



Jacobius, mémoires d'un inquisiteur

Patrice Larcenet

Publication: 2010

Catégorie(s):

Tag(s): "Anticipation" "fantastique"

Verset 1 : Voyage

« La première fois où j'ai contemplé Paris c'était du haut d'une colline. La troupe des apprentis émaristes avait traversé la France, se mêlant parfois aux pèlerins pour rendre le voyage plus sûr. Nous venions tous d'horizons divers, chacun pour une raison différente et je me souviens avoir noué des liens particuliers avec quatre autres novices, d'un âge voisin du mien. Notre jeunesse avait porté nos pas jusqu'à cette colline d'où nous pouvions contempler, les yeux émerveillés, le joyau de l'archidiocèse de France : Paris.

Nous, les apprentis, en étions encore à nous rappeler notre formation au Séminaire émariste qui avait vu dix années consacrées à l'étude couronnées de succès. Je me rappelle, encore maintenant, de ce jour étrange où, gorgé de la fierté de la réussite je fus remarqué par l'archevêque de France. Je me tenais au milieu de l'attroupement des nouveaux prêtres, ceux qui venaient d'être reconnus comme faisant partie du clergé de la nouvelle Église. J'étais le meilleur de ma promotion et ne m'en cachait pas auprès des autres. L'homme se tenait en retrait mais je l'avais déjà remarqué bien avant qu'il ne vînt me trouver aux baraquements afin de me persuader de venir à Paris, rejoindre le collègue inquisiteur.

C'était un vieillard, sec et grêle, mais son regard, son maintien ne laissaient pas de place à la désobéissance. Il m'ordonna, plus qu'il ne demanda, de devenir un Inquisiteur. De porter la gloire de notre Ordre à son zénith pour faire respecter l'évangile de Saint Francis. Il évoqua d'autres sujets sûrement grave, à voir son visage, mais je ne l'écoutai déjà plus : j'étais sous le choc de cette annonce, délicieusement fier d'avoir attiré l'attention de cet homme puissant mais aussi angoissé à l'idée de l'importance du sacerdoce qui allait être mien. J'avoue maintenant avoir ressenti à cet instant l'attrait puissant du pouvoir, cet éclat doré qui attire l'homme, si sage soit-il. Je redevins un apprenti immédiatement après avoir répondu oui car lorsque l'on est inquisiteur, la première chose que l'on apprend c'est l'humilité. Je venais de donner dix ans de ma vie au Séminaire et tout recommençais. Mais l'orgueil, loin de me faire frémir à cette idée, me poussait aveuglément en avant, effaçant résolument les souvenirs pénibles que je gardais du Séminaire. Alors j'acceptais avec empressement. Je couru, à peine l'entrevue terminée, préparer mon sac afin d'être prêt aux aurores. Je ne dormis pas de la nuit et l'excitation, loin de me quitter, perdura jusqu'à l'arrivée à Paris.

J'étais frappé par la démesure de la ville, qui s'étend en ondoyant le long des flots noirâtres, jusqu'à l'horizon. Pour moi qui n'avais vu du monde que les cabanes de paysans de ma modeste campagne, la vision de ces monstres de pierre que sont la cathédrale Saint Basile mais surtout le Collège Inquisiteur de Paris étaient la preuve de l'existence de Dieu sur terre. D'où nous étions, nous pouvions voir la file interminable des pénitents s'étirer au rythme des fouets et des gémissements jusqu'aux abords de la capitale, serpenter entre les nuées de lépreux aux moignons purulents pour s'enfoncer dans les ruelles étroites, vers les quartiers plus aisés et mourir sur le parvis des trente martyrs. Je pouvais même apercevoir le sommet de la chapelle et le bruit produit par le sinistre cortège, amplifié par les hautes façades des maisons nobles, envahissait nos oreilles jusqu'à nous assourdir.

De loin en loin, nous distinguons des caravanes de marchandises venant de tous pays affluer avec l'espoir de trouver ici la solution à leur misère. Les milices de l'Église régulière filtraient tous les arrivants à la Grande Porte de la première enceinte, refoulant sans douceur ceux qui se montraient trop insistants et les hordes de mendiants de la ville basse se massaient sans peur autour des convois, espérant trouver de quoi tenir jusqu'au lendemain. Ils volaient sans se cacher, rassurés par le nombre, puis disparaissaient. Et de toute façon, le porche empêchait l'accès de la capitale à ceux que le Mal rendait agressifs, brûlant les chairs souillées et déchirant les âmes impures. D'où nous étions, ils me faisaient penser à un essaim de mouches voraces attirées par une charogne. Bien qu'habitué à la misère, ce spectacle jeta une ombre sur mon enthousiasme.

Je me rappelle que le soleil n'était pas encore levé mais l'aube lumineuse nous permettait de ne rien manquer du fantastique spectacle : nous devinions, dans les gigantesques masses sombres en contrebas, les monuments fabuleux dont nous avait tant parlé père Beauvais, là-bas au séminaire. Mais tout était encore plus grand, encore plus beau que dans ses leçons. Je n'avais pas assez de mes deux yeux pour me gorger à loisir de tant de majesté. Nous poussions des exclamations au fur et à mesure que nous reconnaissions les lieux.

Puis le soleil s'est levé, peignant d'écarlate ce grandiose paysage. Lentement, le disque de lumière s'est élevé dans le ciel et l'ombre de la croix,

celle qui orne la plus haute tour du collège Inquisiteur, s'est étendue jusqu'à nous. La croix de l'Inquisition. Et soudain, nous nous sommes tus. Dans le lointain les clochers célébraient à l'unisson la gloire de ce jour nouveau, appelant les ouailles de leurs voix grêles, comme pour nous rappeler que le calme de ce moment n'était dû qu'au sacrifice du Nouveau Messie, dernier cadeau aux hommes au cœur de l'Enfer. Nous étions à peine parvenus au terme de notre voyage qu'un nouveau commençait : celui plus intérieur de la formation.

Nous entamions notre descente dans le plus grand recueillement, témoins muets de la grandeur de la Nouvelle Église, lorsque le jour se fit complet. La lumière se reflétait de mille façons sur les vitraux d'églises et de cathédrales, brillant ici telle un diamant, prenant là la couleur d'un charbon ardent. A mesure que nous approchions de la ville les bâtiments prenaient leur véritable mesure et nous écrasaient de leur taille irréaliste. Je me souviens avoir un instant tremblé, perdu dans des pensées confuses et effrayé par la vie qui allait dorénavant être la mienne. Je n'arrivais pas à croire que mon long périple touchait à sa fin.

L'habit que nous portions nous préservait du passage obligé à la Grande Porte : nous n'étions pas encore des inquisiteurs mais en ce jour nous comprîmes l'importance de notre charge. La foule se fendait à notre arrivée, les hommes se jetaient à terre les bras en croix alors que femmes et enfants détournaient le regard, en signe de soumission. Lorsque nous arrivâmes au poste de garde, tous s'écartèrent pour nous laisser le passage et nous entrâmes dans Paris.

Nous nous dirigeâmes vers le centre ville, dernière étape de notre quête. Nous pouvions nous repérer facilement car les flèches effilées du collège étaient visibles de partout. Nous étions dans le cœur de la capitale et là le contraste avec les bas quartiers était saisissant. Nous découvrîmes des magasins débordant de vivres, des rues si larges que quatre charrettes auraient pu y passer de front, des bâtiments si grands qu'ils semblaient toucher le ciel. Les passants paraissaient manger à leur faim, les enfants n'étaient pas noirs de crasse, même les animaux étaient en pleine santé : le Mal Maudit semblait absent, comme s'il n'avait jamais été qu'une histoire pour gamins désobéissants. J'avais du mal à comprendre mais je laissais mon esprit et mes sens aller à la rencontre de cet univers si nouveau. J'étais sous le charme.

En longeant le parapet qui court le long de la Seine nous finîmes par arriver au pied du collège, oppressant par sa taille inhumaine, trônant sur l'île du calvaire au milieu du fleuve tel une bête immense, à l'affût. Un pont de pierre en assurait l'accès, gardé par une dizaine d'imposants Géorgiens en armes qui parlaient avec plusieurs groupes d'apprentis. Nous n'étions pas les seuls. Le parvis devant le collège regorgeait de soutanes grises, signe distinctif des Novices. Des Formateurs, vêtus d'une véritable bure inquisitrice noire mais sans ornements, passaient dans les rangs pour recueillir les recommandations rédigées par nos maîtres d'étude, nous toisant avec le mépris de ceux qui savent. Bien qu'ayant le même rang que nous, ils avaient l'avantage d'avoir plusieurs années d'études derrière eux, ce qui leur donnait l'assurance hautaine et la langue prompte à l'humiliation.

Lorsque sonna la messe de midi, mes compagnons et moi-même avions enfin réussi à nous déplacer suffisamment près des gardes pour voir l'intérieur du collège. Le chanoine géorgien bloquait le pont, n'autorisant que des groupes de cinq à passer par intervalles réguliers. Sa stature imposante et les mouvements de la foule de novices, tous Ordres mélangés, encore sur le parvis ne me permettaient pas de voir précisément mais j'apercevais par moments la cour intérieure ainsi qu'une partie du premier cloître. J'arrivais parfois à distinguer la forme furtive d'un inquisiteur, reconnaissable à sa robe noire, rehaussée de la croix inquisitrice.

Puis ce fut notre tour. Nous nous engageâmes sur le pont avec humilité, car c'est ainsi qu'il convient de pénétrer dans la demeure du Seigneur. Je me rappelle avoir sondé les eaux agitées pour savoir s'il ne valait pas mieux faire demi-tour maintenant. Pendant une éternité mon esprit a hésité, mais mes jambes étaient mues par un irrésistible élan et je voyais la herse intérieure de plus en plus proche. Nous nous arrêtâmes. Lentement, dans un bruit infernal de ferraille rouillée elle s'est élevée. Je devinais les puissants rouages capables de déplacer une telle masse. Le soleil était au zénith. Sa lumière inondait le pont mais empêchait nos yeux de percer la pénombre sous le porche. Une voix s'en éleva, sèche et grave : «

Il était écrit qu'un homme viendrait, né parmi les humbles pour guider l'homme vers la lumière.

Sur les cendres de l'Apocalypse il bâtit une paix nouvelle, portant avec lui la parole de Dieu.

Rien ne lui était impossible, car il était son fils.

Son amour détourna les hommes des murmures empoisonnés de la Bête, son sang unifia le Royaume.

Et l'homme se remit à croire.

Il était écrit qu'un homme viendrait et que sur les ruines du monde il bâtirait l'empire de Dieu.

Il éleva des églises à la gloire de son Père, il lutta jusqu'à la mort contre les maléfices de la Bête et de son Mal.

Il laissa aux hommes sa voix et sa sagesse, consignées dans le Grand Livre.

Il donna un Pape aux hommes, pour qu'ils ne puissent jamais connaître le doute.

Il donna un Royaume au Pape, pour que les hommes vivent à jamais en paix, à l'abri du Mal et du Péch.é.

Il était écrit qu'Il viendrait et qu'Il mourrait pour nous sauver,

Afin que l'Homme connaisse la valeur du sacrifice.

Il laissa aux Justes son Église pour que son amour perdure,

Il laissa aux hommes ses enfants drapés de noir,

Pour que tous sachent que la justice de Dieu est éternelle.

Honorons tous sa mémoire afin que le sacrifice du nouveau Messie ne soit pas vain.

Louons le nom du Pape car nous ne devons jamais oublier qui est le seul Maître.

Obéissons à ses fils car ils connaissent la Vérité.

Humilions-nous devant l'Inquisition,

Car elle est la parole de Dieu. »

Et on nous donna l'ordre d'entrer rejoindre les autres. Nerveusement, nous nous mîmes en marche. Les versets passaient et repassaient dans ma tête : « La genèse », chapitre un, premier verset du Grand Livre. Le fondement même du Saint Royaume et de la Nouvelle Église Nous passâmes devant le mystérieux orateur, sans faire un geste. Nous venions de la lumière et mes yeux avaient du mal à s'habituer à la pénombre, cependant je suis sûr que l'homme qui nous accueillit ce jour était le Grand inquisiteur en personne, le garant de la Foi pour l'archidiocèse de France.

Il ne nous tint jamais grief de notre manque de respect car aucun de nous ne le salua, l'esprit accaparé par tant de nouveauté.

C'est ainsi que je suis entré dans l'institution la plus puissante du royaume. En passant le seuil du collège inquisiteur, je renonçais à ma vie passée pour enfin embrasser le divin sacerdoce. J'allais devenir plus qu'un homme : j'allais devenir inquisiteur. »

Verset 2 : Acceptation

« La première semaine passée au collège inquisiteur est la plus dure de toute la formation : on apprend à obéir, sans penser, sans ressentir, sans même se demander pourquoi on obéit. Harcelés par les formateurs et les familiers du lever jusqu'aux heures silencieuses, nous étions tous au bord de l'effondrement. La présence de civils dans le collège inquisiteur me surpris : les familiers, même s'ils sont investis du pouvoir de l'inquisiteur, n'en sont pas moins extérieurs au clergé et il m'était dur, dans ma fierté juvénile, d'être commandé par eux. Mais on leur devait respect et obéissance, car à travers eux, c'est leur maître, le Grand Inquisiteur que nous honorions.

Je suis entré dans le premier cloître après avoir passé le pont, les pensées troublées et l'angoisse au ventre. Les Formateurs chargés de notre accueil nous menaient, tel un troupeau soumis, dans les corridors sombres afin de nous familiariser avec l'architecture compliquée du collège. J'ai encore en mémoire le visage du jeune homme boutonneux, rasé de trop près, chargé de nous apprendre l'histoire des lieux. Il pérorait, déclamant avec conviction les sentencieuses paroles écrites par l'historien du centre, le père Jacques. Il forçait l'articulation et ses intonations mal assurées, loin de lui apporter le crédit qu'il souhaitait, montraient qu'il connaissait par cœur son sujet sans en comprendre une once. Il n'était pas là depuis plus d'une semaine avais-je compris en surprenant les chuchotements des plus audacieux d'entre nous. Sa première mission. Je crois avoir été l'un des seuls à croiser le regard du père Thomas, un des Géorgiens du centre, qui suivait avec attention nos réactions à l'écoute de ce discours malhabile. Il m'a semblé le voir griffonner fiévreusement sur un petit carnet à reliure de cuir noir puis repartir prestement vers ses appartements, dans l'inaccessible aile Ouest où logent les professeurs.

Le novice n'avait pas remarqué le manège du religieux et je n'avais, en tant que nouveau venu ici, qu'une idée vague de sa signification. Il continua donc sa visite jusqu'à la salle d'enseignement où nous attendait le chanoine De Montorgueil, avec un large sourire. Il était chargé de faire de nous des novices à part entière et, en bon propagandiste, réussit à dissiper nos craintes pour détendre un peu l'atmosphère...

J'avais souvent imaginé mon entrée dans l'Inquisition comme un moment magique dans une immense cathédrale aux multiples vitraux. Je voyais un archevêque, dans sa robe noire à col d'hermine, s'approcher de moi avec le plus sincère des sourires et me remettre la bure inquisitrice. Puis, dans un élan de sentiments inattendu, je le voyais se pencher pour m'étreindre, heureux de faire de moi son fils. Les cloches se mettaient à voler et une musique triomphale éclatait pour signifier au monde ma seconde naissance.

Je crois avoir abandonné ce rêve lorsque, sortant d'un sac des robes usées avant de les jeter sur le sol, le chanoine lança ironiquement : « Habillez vous maintenant, vous êtes des inquisiteurs. Vous avez cinq minutes ». Une bousculade immédiate s'ensuivit. Je n'y pris pas vraiment part car j'étais d'une constitution peu robuste, préférant me tenir à l'écart pour éviter les coups. Tant pis, j'aurais une robe râpée. Cela me permit de voir le père De Montorgueil appeler notre novice instructeur. Il se pencha pour lui parler à l'oreille. Pas plus d'un mot ou deux. Le novice se raidit et son visage perdit toute couleur. Lentement, il s'inclina devant le chanoine avant de sortir à reculons. Ce dernier l'observait attentivement, avec ce petit sourire étrange qui le caractérise. On aurait dit qu'il jugeait sa réaction, attendant un signal invisible aux yeux du profane. La porte se referma sur le visage contracté du novice. Je crois avoir ressenti pour lui à cet instant précis une compassion sans bornes. Je ne sais si c'était la peur que je lisais sur ses traits ou la maladresse dont il faisait preuve en quittant la pièce, mais je me souviens à cet instant d'avoir prié pour lui.

La mêlée s'était calmée. Tous les apprentis, devenus novices par la magie d'une robe et des paroles d'un professeur, bombaient fièrement le torse. Je profitais du répit pour fouiller les hardes restantes à la recherche d'une bure décente, à genoux sur le carrelage.

Soudain, une brûlure cinglante, juste entre les deux omoplates, immédiatement suivie d'une autre, perpendiculaire. La douleur blanche qui me fait fermer les yeux et serrer les dents noue mon corps en entier. Je n'ai pas le temps de comprendre qu'une autre série s'abat déjà. Je me recroqueville instinctivement sur le sol comme un enfant, protégeant ma figure de mes mains. Un ordre jaillit, inhumain et sec : « Un Inquisiteur ne craint que son créateur, novice ! ». Lentement, j'entrouvre les yeux. Mes bras, mes jambes sont zébrées de rouge. Je vois mon sang goutter sur le

sol de mes multiples blessures et s'infiltrer entre les pavés. Le chanoine se tient bien droit, à un mètre de moi. Il sourit toujours : « Baisse les bras, novice, et accepte la punition. Les cinq minutes sont écoulées et tu n'es toujours pas habillé ». Et il attend. Tous me regardent. Il en fallait un et c'était moi.

Je me redresse et baisse les yeux, laissant mes bras glisser le long du corps. Puis je me tourne pour présenter mon dos à mon supérieur mais il dit : «Le seul regard qu'un inquisiteur ne saurait croiser est celui de Dieu. Alors regarde moi ». Je me retourne et redresse mon visage, cherchant ses yeux dans une ultime bravade.

Le claquement retentit dans toute la pièce. Les visages se tordent sous la violence du coup. Je n'ai presque rien vu. Juste le chanoine lever et abattre son bras. Je ne comprends pas pourquoi tous me regardent ainsi, comme pris d'une soudaine compassion à mon égard. Et vient la douleur. Elle explose sur ma face et les larmes coulent. Perdu, j'essaie de les contenir mais tout devient rouge. Tout se trouble, un gémissement monte dans ma gorge. Je sens la pièce tourner autour de moi. Mes sens s'éteignent les un après les autres pour m'empêcher de souffrir plus. Dans la brume je vois le chanoine lever son fouet, encore et encore. Je n'entends que le flux du sang dans mes oreilles. J'essaie juste de rester debout mais la brume devient noire. Je sens mon esprit chercher asile dans ce recoin obscur de ma tête, là où la folie se cache en attendant son heure. Et j'entends cette phrase : «Le premier devoir d'un inquisiteur est l'obéissance, novice. Je ne pense pas qu'il sera nécessaire de te le répéter. Bon, messieurs, direction le réfectoire. Vous quatre, emmenez novice forte tête à l'infirmerie ».

Je me souviens avoir été réveillé par une insupportable démangeaison à la face. Je ne savais pas où j'étais et mes yeux refusaient obstinément de s'ouvrir. Paniqué, j'essayai de me redresser, mais peine perdue. Mon agitation avait attiré l'attention du médecin, un familier d'une douceur inhabituelle. Il me calma et m'expliqua la gravité de mon état. Il avait suturé mon visage, qui devrait se remettre vite, mais les ecchymoses me laisseraient aveugle pendant une bonne semaine. Il était surtout inquiet pour ma main droite, que le père De Montorgueil avait sérieusement écrasée du talon.

Je suis resté à l'infirmierie pendant deux semaines. Ma vue est revenue rapidement, juste pour que je puisse voir les ravages causés par le fouet plombé de Monseigneur De Montorgueil. J'avais appris qu'ici la seule manière de survivre est d'obéir. Non, obéir est encore trop doux. Lorsqu'on est inquisiteur on n'obéit pas, on appartient à ses supérieurs. Cela s'appelle le vœu d'obéissance. Les autres novices l'avaient prononcé dans la chapelle, après que je sois transporté à l'infirmierie. Moi, j'ai scellé ce vœu de mon sang et jamais je ne pourrai l'oublier.

Mais je m'en suis remis. Avant que je ne sois autorisé à reprendre les cours, on amena un blessé dans le plus grand secret. Sa chambre était gardée, de jour comme de nuit et je l'entendais hurler de douleur ou de folie. Plus d'une fois j'ai demandé au familier médecin la raison de ces cris, mais il restait évasif, évitant le sujet. Je n'ai su la vérité que le jour de ma sortie. Les gardes avaient relâché leur attention et par la porte entrebâillée je vis une forme sous les couvertures. Il portait des bandages sur tout le corps et semblait ne pouvoir trouver de position confortable, se retournant sans cesse.

Je me suis approché, passant la tête par l'ouverture. Sa chambre, comme la mienne, ne comportait qu'un lit ainsi qu'un crucifix fermement ancré au mur. Sa tête pansée dépassait des couvertures. Je devinais le sang en train de sécher sous les bandages. Immédiatement ses yeux furent sur moi. Les yeux d'un animal pris au piège. Il semblait en proie à une peur sans nom et ramenait ses mains devant son visage. Il articulait des mots sans suite, une tâche de bave maculant les bandages à côté de sa bouche. Il avait perdu la raison.

Une poigne vigoureuse s'abattit sur mon épaule et m'attira hors de la chambre. Mais j'avais eu le temps de reconnaître ce regard. C'était le novice qui nous avait accueilli. Je n'ai jamais su quel commandement il avait enfreint, quelle fierté il avait provoquée ou à qui il avait déplu, mais je sais qu'après avoir vu ses yeux je n'ai jamais plus manqué au vœu d'obéissance. »

Verset 3 : Mémoire

« Durant ces deux semaines de méditation forcée, pour garder mon esprit de la folie encore proche et éloigner les élancements de douleur, je me pris à repenser à la terre de mon enfance. A tout ce qui avait concouru à ce que je me retrouve au centre du cercle des novices, cisaillé par les coups du chanoine De Montorgueil. Comme une litanie douce-amère, je me rappelais de tout. De mon village perdu au fond des vallées d'Almería, de mes parents disparus si vite, de la chapelle et du reflet argenté de la croix en son faîte, lorsque les derniers rayons de lumière résistent un instant avant de céder aux assauts des nuits sauvages de ces contrées éloignées.

Ce dont je me souviens encore précisément, même après ces années loin de ma terre natale, c'est cette lumière blafarde qui baigne les profondes vallées de l'est du Saint Royaume. Dans l'ombre perpétuelle des montagnes acérées, même le soleil semble trop timoré pour réchauffer le sol ou percer la futaie des forêts aux troncs serrés. On y vit dans un crépuscule perpétuel, où chaque coin d'ombre abrite une terreur sans nom. Un monde obscur, froid, bien loin du luxe et de la sûreté des Provinces Pacifiées qui s'étendent des îles de Britania jusqu'à la frontière de Germanie. Ceux qui n'y sont pas nés lui ont donné le nom de Barbaresques. Ceux qui en sont natifs lui préfèrent celui de Terres Souillées.

Car malgré la dureté de la vie là-bas, je ne me suis jamais senti si vivant en aucun endroit du Royaume. J'ai pourtant contemplé la richesse de la Nouvelle Rome, ses dômes métalliques aux peintures chatoyantes, ses monuments gigantesques à la gloire du Nouveau Messie et ses églises aux proportions inhumaines. J'ai longtemps officié en France, berceau du Monde Pacifié, enquêté en Espagne, vu les merveilles mécaniques des fiefs marcusiens, chassé l'hérésie jusqu'aux confins de diocèses depuis longtemps oubliés. J'ai rencontré les Entravés, ces moines soldats Géorgiens qui vivent en autarcie dans des monastères inaccessibles de Germanie. Je me suis recueilli auprès des colonnes sacrées d'Hy, j'ai prié de conserve avec la Fraternité Flamboyante, ces marcusiens qui ne vivent que pour l'Art Divin et la connaissance du Métal Vivant. Je crois, sans vanité, avoir visité chaque archidiocèse du Saint Royaume, contemplé chaque paysage de notre terre. Mais jamais, non jamais, je n'ai pu oublier mon enfance auprès de ces montagnes, même si à un moment de ma vie je fus séduit, je l'avoue, par l'attrait clinquant des

merveilles dorées des Provinces Pacifiées. Ce que j’y ai vu, ceux que j’y ai rencontrés resteront à jamais, même si ma vie est maintenant ici.

Comment laisser les souvenirs d’une enfance troublée mais heureuse et les abandonner à la grisaille des moments passés ? Comment oublier la maison de mes parents, bâtie en pierres brutes des mains mêmes du père de mon père ? Comment oublier les heures passées à courir, libre, avec mes camarades de l’époque, à travers les forêts de légende qui bordent la frontière du Saint Royaume ?

Durant ma convalescence, privé de la vue, j’ai pris un plaisir presque morbide à me souvenir de chaque détail, chaque couleur, chaque odeur, parvenant presque, par moment, à croire que j’y étais réellement. Je me suis même souvenu des circonstances exactes de mon départ pour le Séminaire de Varseau, capitale d’Évéria, mené par le chanoine Beauvais. Je n’arrive toujours pas à comprendre comment j’ai pu me cacher à moi-même cette partie de mon enfance pendant si longtemps. Soudainement, la punition de monseigneur De Montorgueil avait pris un autre sens et je l’acceptais, non plus comme une réprimande injuste assignée à un apprenti, mais plutôt comme une purification de mon âme, pour me rappeler qu’il n’est d’autre Gloire que celle du Seigneur. Et en l’acceptant comme telle j’ai pu me souvenir de ces moments si précieux.

Les jours d’été, sur les Terres Souillées, ne durent jamais bien longtemps. Lorsque le soleil décline et passe au dessus des montagnes enneigées, l’air devient terriblement froid dans les minutes qui suivent. Le souffle se fait court, les dos s’arquent, les silhouettes se pressent pour rentrer dans les maisons avant la nuit. Car ici la nuit est le domaine de la Bête et de ses serviteurs. Tous les enfants du village savent que lorsque la cloche de la petite chapelle émaristee retentit, il faut sans tarder retrouver la sûreté du foyer car le Diable guette l’imprudent au détours des chemins.

Je devais avoir huit ans alors que ce funeste jour touchait à sa fin. Mes compagnons d’alors et moi-même avions décidé d’explorer une mystérieuse grotte des environs, à une heure de marche du village. C’était un lieu à la réputation trouble que les paysans aimaient à croire hanté par les Fées. Mais ceux qui refusaient de croire à la superstition savaient que rien de bien dangereux ne s’y passait. C’était juste une grotte, que des centaines d’enfants avant nous avaient déjà explorée et que tous avaient

trouvée mystérieuse. Une sorte de rite de passage vers l'adolescence. Nous y étions parvenus sans encombre, jouant à perdre haleine sans nous soucier de l'heure. A ce moment, nous étions tous les héros d'une histoire compliquée, où nous rivalisions pour prendre le rôle de l'inquisiteur, celui qui lutte sans relâche contre le Mal Maudit, la maladie du Diable. Personne n'avait vu le soleil s'approcher dangereusement de la montagne, plongeant dans cette niche où, avant de disparaître vaincu par l'obscurité, il projette ses plus beaux rayons. A cet instant, la petite gorge où nous nous trouvions prenait toujours une teinte rouge - orangé, maintenant quelques instant l'illusion d'un monde de chaleur et de paix.

Je ne me rappelle plus si c'est le son de la cloche nous parvenant du village ou la brusque froideur de l'air qui nous fit prendre conscience de l'heure tardive. Nous ne pouvions plus, avant la nuit, retrouver l'abri réconfortant de nos maisons. La luminosité baissait rapidement, plongeant la forêt jusque là enchanteresse dans une obscurité grise et lourde. Les arbres et les buissons que nous connaissions parfaitement se transformaient doucement en créatures de cauchemar, les chemins maintes fois arpentés se fondaient dans l'ombre grandissante. Nous perdions nos repères et la panique montait : les plus jeunes, dont je faisais partie, s'étaient regroupés en une masse pleurnicharde tandis que les aînés tentaient de masquer leur frayeur par des bravades et des sourires forcés. Rapidement ils décidèrent de rentrer quoi qu'il en soit, d'affronter ce qu'ils pensaient n'être que des superstitions pour vieillards.

Le groupe se mis en route, agglutiné autour de trois torches fabriquées à la va-vite par un des plus âgés. Le cercle de lumière, loin de nous rassurer, semblait attirer tout ce que le Royaume comptait de brutal et de sauvage. Nous devinions, ou croyions deviner, des yeux avides, des crocs saillants, des griffes dans le noir. Les aînés tenaient leur rôle avec sérieux : ils nous entouraient armés de pierres et de bâtons. Leurs discussions se voulaient enjouées, comme si nous vivions là la plus drôle des expériences mais je savais que derrière ces paroles se cachait la peur. Pas cette peur d'enfant qui pousse à dormir toutes lumières allumées. Non. Cette peur insidieuse, poisseuse, que nulle raison ne peut dissiper. Cette peur qui prend aux tripes lorsque douleur et mort deviennent une réalité bien trop proche.

Notre cheminement dans la forêt reste encore trouble. Je me souviens nettement de bruits de pas, nombreux, dans les sous bois juste en dehors

de notre vue. De chuchotements anormaux se répétant de loin en loin comme une oraison, accompagnant notre progression d'augures funestes. Et ces formes sombres que l'on apercevait parfois à la limite de notre champ de vision. Difficile aujourd'hui encore de démêler le réel du fantasme. Ce dont je suis certain c'est du silence absolu du reste de la forêt. Pas un cri animal, pas un mouvement autre que celui de nos inquiétants poursuivants et cette étouffante sensation d'être perpétuellement épié par des yeux d'une voracité inhumaine. Je suis incapable de dire combien de temps nous avons marché dans le noir, guidés par la lumière tremblotante de nos torches. Peut être une heure, peut être plusieurs. Mais quand on s'attend à mourir à chaque instant, le temps n'est plus le même.

Quand nous émergeâmes de la forêt nous émîmes un soupir de soulagement dans un ensemble parfait. En face de nous, baigné de clarté lunaire, s'étendait le vallon au bout duquel, nous le savions, nichait notre village. Et, bien vite, les terreurs nocturnes s'effacèrent. Oubliés silhouettes fantomatiques et chuchotements gutturaux. Nous nous mîmes à courir d'un même élan, le sourire aux lèvres : la vie retrouvait son cours normal et notre désobéissance n'aurait pas plus de conséquences. Bien sûr je savais déjà que je serai puni pendant plusieurs semaines mais la joie simple de retrouver mon foyer dépassait de loin la peur de la réprimande. Nous courions tous comme des fous, riant, piaffant, nous bousculant alors que nous atteignons l'entrée du village. Le mur d'enceinte qui en gardait l'accès était infranchissable et orné en son sommet de ferrailles pointues. Le seul point de passage était le porche métallique, dépourvu de porte, donnant sur la rue centrale. L'arche était faite de ce métal sacré qui éloigne ceux que le Souffle de la Bête a touché, ceux que le Mal Maudit a pris. De ce qu'on nous en avait dit j'avais retenu qu'il nous protégeait des atteintes du Diable car un peu du sang du Nouveau Messie entrainait dans sa composition. Il flétrissait les chairs des damnés, brûlait comme le feu les Régressifs (ces animaux autrefois humains que le Mal a dévoyé) et gardait ses habitants de l'emprise du Mal.

D'une facture grossière, orné de la Croix, le porche semblait nous attendre. Comme à chaque passage sous son faite je frissonnais à l'idée de réagir à son influence. Et si je me mettais, moi aussi, à hurler de douleur et me tordre par terre car le Mal m'avait touché ? Avais-je été un bon croyant ? Avais-je respecté les Écrits ? Et puis je passais, sans sentir un seul de mes cheveux bouger. Machinalement, je levais toujours le regard

pour observer le métal terni et ses inscriptions : « La race des Justes sera bénie » pouvais-je lire. A chaque fois mon émoi était le même : j'étais un Juste, membre du peuple choisi par Dieu pour survivre en enfer et perpétuer l'espèce. J'avais été sauvé par l'Hostie, corps du Nouveau Messie et seul remède contre le Mal. J'en portais encore la trace sur mon front, là où le prêtre l'avait pressée : un disque rougeâtre s'estompant avec les années, signe indéniable de ma salvation. J'avais été atteint, j'avais été touché par la Maladie du Diable mais le Seigneur m'avait sauvé et l'Hostie avait stoppé sa progression.

Certains ne réagissent pas à l'hostie car leur ascendance est Pure, exempte de la Souillure. De part leur naissance ils appartiennent à la Race des Justes et le Seigneur est avec eux. Mais dans les Barbaresques ils se font rares, préférant se réfugier dans les cités Pacifiées où le risque de contamination est moindre. Ils ne portent pas cette cicatrice rouge qui orne le front de ceux que la classe sociale n'a pas placés à l'abri du Mal. Dans les Barbaresques, la pureté n'est pas cette ségrégation qui sépare les hommes des Provinces Pacifiées. Un homme est reconnu pour ses actes, non pour son ascendance. Ici, où l'évangile de Saint Francis est bien implanté, on sait que la valeur d'un homme ne tient pas qu'à sa pureté : ceux qui ont été baptisés et ont accepté l'Hostie sont tous dignes de faire partie de la Race des Justes. Mais dans les fiefs marcusiens de l'ouest, il n'en est pas de même : on ne saurait mélanger Purs et Impurs.

A chaque passage sous le porche tout me revenait : mes jambes devenaient lourdes et j'attendais ce bruit intolérable de chair rôtie, signe indéniable d'impureté. Sûrement un souvenir enfoui de cette épreuve lointaine qu'est le Baptême, là où le corps apprend que son salut passe par la souffrance, la brûlure de l'hostie. Comme si le miracle de la Guérison devait subitement s'éteindre pour me précipiter hurlant dans l'enfer du Mal et de ceux qu'il transforme en animaux. Ce soir là, ainsi qu'à l'habitude, j'ai marqué un temps d'hésitation devant le porche. Mes camarades, maintenant redevenus les intrépides aventuriers de l'après-midi, couraient dans la large rue centrale, retenant avec peine leur joie d'être rentrés. Les lumières étaient maintenant éteintes. Nos parents, revenus de leur harassant travail aux champs du Duc, devaient se tenir chaud dans le grand lit de paille près de la cheminée. J'imaginais déjà les retrouvailles, empruntées de colère et d'amour sans borne ; les réprimandes immédiatement suivies d'embrassades ; les couleurs de ces maisons éclairées par la flamme et leur odeur, mélange de nourriture, de

sueur et de fleurs séchées. Après mon habituelle seconde d'hésitation, j'entrepris de passer sous le porche.

C'est là qu'ils sortirent de la forêt. Le mystérieux chuchotement que nous avons entendu dans la forêt devint clameur alors que la horde de Régressifs sortit des bois pour marcher sur le village. J'avais déjà croisé ceux que l'hostie ne peut guérir, ceux que le Mal a privés de leur humanité, de leur identité. J'avais déjà contemplé leurs tumeurs invraisemblables, leurs silhouettes de cauchemar et leurs membres déformés. Je les avais reconnu immédiatement. Mais ceux là... Ils étaient tous plus grands que nos guerriers, armés de troncs ou de pierres énormes. Leurs haillons leur conféraient une humanité dérangeante, démentie par la folie sanglante dans leurs yeux. Le côté ordonné de leur déplacement fût, pour moi, le paroxysme de l'horreur. Les Régressifs redeviennent des animaux et sont, d'habitude, incapables d'actions concertées. Leurs besoins sont primaires, comme leurs réactions. Leur dangerosité vient des pouvoirs conférés par le Mal, comme cette force terrifiante dont ils font tous preuve ou cette capacité à traquer l'être humain, mais il est facile de les berner car leur esprit est mort. Mais ceux là...

A la place de passer sous le porche, une subite impulsion m'ordonna de fuir loin de l'armée grimaçante. Ma tête me criait de rentrer dans le village car le porche les empêcherait de passer et, comme d'habitude, ils finiraient par retourner dans l'ombre de la forêt le matin venu. Il arrivait souvent qu'un ou deux spécimens s'aventurent aux pieds des remparts, grattant le bois de leurs ongles écaillés. Il arrivait même qu'un ou deux chenapans, plus hardis que les autres, leur jettent des pierres afin de contempler leur rage muette. Mais jamais une meute de cette importance : ils sortaient des bois sans crainte, les épaules rejetées en arrière. Ils allaient deux par deux, parodie grotesque d'une armée organisée. Loin de céder à leurs instincts (ce que des Régressifs ordinaires n'auraient pas manqué de faire) les membres de la troupe se déployaient efficacement aux pieds du rempart.

Le bruit de leur armée avait dû être entendu du village. Le garde de faction devait sûrement scruter l'obscurité, cherchant la présence de deux ou trois individus ne représentant pas un grand danger. Il ne pouvait pas, d'où il était, voir l'entièreté de la meute. Et de toute façon, on savait que ces Régressifs seraient partis au matin. J'imagine que c'est ainsi que les habitants ont interprété la clameur car pas une lumière ne s'est

allumée, pas un volet ne s'est ouvert. Un de mes compagnons, déjà à la porte de chez lui, s'est retourné pour me regarder. Il n'a pas compris quand il m'a vu prendre mes jambes à mon cou en direction de la forêt. Il était sur le point de m'appeler, puis, son regard s'est posé sur la meute. Je pense qu'il avait compris le danger, il l'avait senti mais il ne voulait pas y croire. Il s'est retourné, a entrebâillé la porte et s'est faufilé par l'ouverture, convaincu qu'une fois encore la menace serait partie à l'aube.

Je courus me mettre à l'abri sur les berges de la Vada, la rivière paresseuse et sombre qui traverse notre vallon. J'en avais exploré tous les recoins et connaissais un boyau étroit, donnant sur une anfractuosité circulaire où personne ne pourrait me suivre. Avant de m'y engouffrer j'ai jeté un œil sur la troupe monstrueuse, tant pour m'assurer de n'être pas suivi que par curiosité, un défaut dont je n'ai jamais vraiment pu m'affranchir. Les silhouettes s'approchaient du rempart dans un ordre impeccable. La clameur s'était mu e en un chant lancinant et rauque, ponctué de cris sauvages. Juste devant le porche s'était formé un cercle autour de celui qui semblait mener la cohorte cauchemardesque. Je le voyais très clairement : il était encore plus grand que les autres, sa tête trop grosse et ses mâchoires prognathes. Il était entièrement nu, dressé face au porche dans une posture de défi. Les autres restaient prudemment en arrière, hors d'atteinte des rayonnements du métal et de la Croix. Ils semblaient attendre. Puis, le chef pris une inspiration profonde et s'engouffra sous le porche. Interdit, je suis resté la main levée devant ma bouche entrouverte. Jamais des Régressifs n'avaient eu ce comportement et tous, sans exception, ne pouvaient approcher l'entrée sans souffrir. Et là, j'en voyais un passer délibérément sous le porche sacré. Son dos s'est recourbé, racorni. Le bruit de la chair qui brûle est venu jusqu'à moi. Ses mains ont serré son arme jusqu'à ce que je puisse en deviner les tendons, même d'où j'étais, et sa gorge a émis le plus atroce de tous les cris, où souffrance inhumaine et malice indicible se sont mêlés en une inquiétante symphonie. Il était passé.

J'ai détourné le regard, pressé de disparaître à de sa vue. Jamais la peur n'avait paralysé mon être de cette façon. L'air froid gelait mes poumons. Je respirais par courtes bouffées silencieuses. Je tremblais, incapable de me maîtriser. Mon village était attaqué mais l'ennemi, loin d'obéir aux séculaires traditions, bravait tout ce que je savais du monde. Le Mal, que cette nuit je vis sans fards ni déguisement, d fiait le Seigneur

et ses Lois, tout le fondement de ma vie dans cette partie du Royaume. Et j'étais incapable d'agir. Bien sûr j'étais un enfant. Je n'aurais jamais pu me mettre en travers de leur route ni même les ralentir ne serait-ce qu'une minute. Je pensais à ceux qui venaient d'avoir la joie de retrouver leurs familles ou leurs enfants, ignorant le danger mortel à leur porte. Je les savais déjà perdus. Mon esprit s'affolait tel le compas d'un navire trop prêt du Bord du Monde. D'incohérentes images me traversaient l'esprit, mes parents, mes frères, ma sœur, tout ce qu'avait été ma vie ici. Pendant ce temps, j'entendais les hurlements des Damnés et sentais l'odeur de leurs chairs brûlées accompagnant leur passage sous le porche. Ils étaient dans l'enceinte du village.

Alors que les premiers cris d'horreur s'élevaient des maisons profanées par la cohorte démoniaque, je plongeais dans l'ouverture à peine assez large pour ramper. Sans lumière. Sans repères. La terre humide et odorante semblait m'engloutir dans son ventre. Les racines gênaient ma progression haletante, écorchant au passage coudes et genoux. Je crois avoir perdu le contrôle de mes gestes lorsque, assourdis par l'épais manteau de terre, j'ai perçu les cris d'une femme livrée à un sort bien pire que la mort. Les notes stridentes de sa voix, la clarté de son timbre... je savais ma mère en train de mourir, déchirée par le Mal. C'est alors que je jaillis au centre de la petite grotte, crotté, trempé, effrayé. Je repliai mes genoux sur ma poitrine, les enserrant de mes bras dans une pathétique tentative d'oubli. Seul dans le noir, les cris de mes proches se répercutant dans mon abri, je compris combien nous avions eu tort. Les bruits dans la forêt, les formes fantomatiques... ils ne cherchaient pas à nous attraper... ils voulaient juste que nous les conduisions au village...

Seul dans le sol, bien à l'abri, j'ai attendu dans le noir que l'horreur cesse. J'ai attendu la fin des cris, la fin des gémissements. Le poing serré contre ma bouche, j'ai prié pour qu'ils ne me trouvent pas. Puis, lorsque le temps a perdu tout sens, mon esprit s'est éteint d'un seul coup, laissant mon corps se remettre. »

Verset 4 : Rencontres

«A ce point précis de mes souvenirs j'étais dans une situation irréaliste : les bandages couvrant les plaies infligées par Monseigneur De Montorgueil me plongeaient dans la nuit, assourdisaient les sons inconnus du collègue inquisiteur. J'avais parfois l'impression de dériver d'un temps vers l'autre, souffrant des mêmes maux : j'étais privé de la vue, inquiet, sur le qui-vive. Les sons, étrangement déformés, n'arrivaient à trouver aucun sens. La fièvre s'était emparée de mon corps, renforçant l'irréalité de ce que je vivais. Pendant les quelques jours où le délire me prit, je crois être retourné à cette époque. Non pas au travers d'un souvenir cauchemardesque mais comme si j'y étais vraiment.

Le voile blanc de l'inconscience s'est déchiré après un temps indéfinissable. L'un après l'autre mes sens se réveillaient, confirmant chaque fois l'horreur de ma situation. Les sons me parvinrent en premier. Le bruit d'un halètement, d'un grognement, de griffes qui fouillaient furieusement la terre, comme celles d'un chien dans le terrier du gibier qu'il a débusqué. Des bruits de gorge, des claquements de dents. Puis vint l'odeur. D'abord celle de la terre noire, celle de l'humidité. Puis cette odeur atroce de viande rôtie, presque masquée par celle, pestilentielle, du Mal. Une sorte de mélange écoeurant d'excréments, de pisse, de sueur et de pourriture. Le toucher revint soudainement, au contact d'une pierre aux arêtes saillantes qui semblait taillée pour ma main. Je crois que ma première pensée cohérente accompagna cette découverte : une arme. De quoi se défendre. De quoi tailler, briser, couper. De quoi mourir en homme. A cet instant cette seule pensée emplissait mon esprit. Je refusais de finir comme eux, pire qu'un animal. Je refusais d'abandonner mon humanité et mon seul rempart contre l'abjection était cette pierre. Tout mon être y trouvait, non pas courage ou réconfort, mais un but : ne pas devenir un des leurs. Ne pas perdre ce cadeau du Seigneur qu'est l'honneur de faire partie de la Race des Justes.

C'est à ce moment que mes yeux se remirent à voir. D'abord de faibles clignotements puis des raies de lumières parvinrent dans mon refuge depuis l'étroit boyau d'entrée. Même si la vue n'est qu'un sens parmi les autres il est toujours étonnant de voir à quel point nous nous en remettons presque entièrement à elle. Avant même de le voir je savais où se trouvait mon poursuivant. J'avais senti son odeur, estimé la distance qui me séparait de lui. Je n'avais pas utilisé ma vue et pourtant je le savais.

Mais j'étais incapable de réagir, comme si ces informations n'appelaient pas de réaction. Lorsque je pris conscience de la lumière, mon esprit redevint entier : je pouvais réagir à nouveau. Je rampais dans la boue jusqu'à passer un œil circonspect dans le petit tunnel qui donnait sur la berge. Au passage je saisis la pierre de la main gauche, serrée comme si je souhaitais l'incruster dans ma paume.

Il avait le nez en l'air, reniflant mes effluves alors que ses bras, maigres et anormalement longs, cherchaient à se frayer un chemin dans la terre jusqu'à moi. Les serres qui lui tenaient lieu de mains éraflaient les parois, griffaient les racines. Ses mouvements étaient brusques, d'une rapidité et d'une fébrilité étonnantes. Ses mains reflétaient parfaitement son avidité d'arriver à moi. Comme une bête enragée, il grognait en fouissant le sol. Heureusement, il était beaucoup trop large pour le boyau, même avec la force qui était la sienne. Il progressait de plus en plus doucement, signe indéniable que son torse s'imbriquait étroitement dans la terre et les racines. Il ne s'en rendait pas compte pourtant, continuant pouce par pouce à se rapprocher de sa proie. Vint le moment où, bloqué, il ne pouvait ni avancer ni reculer. Ses lèvres se retroussèrent, laissant apparaître une longue langue effilée qui pointait. Ses dents noirâtres claquaient dans le vide en ma direction.

Il semblait comprendre la dangerosité de sa situation mais, loin de réagir comme tout animal, cela décuplait sa rage, son envie d'arriver à moi. La lumière me parvenait parfois, lorsque ses mouvements décollaient pour quelques instant ses chairs de la terre. Il présentait un aspect étrange, trop semblable à celui d'un homme. Il n'était affecté d'aucune déformation, d'aucune tumeur. Son aspect me fit penser que j'étais face à un fou, non à un Régressif, et, l'espace d'un instant, je faillis le rejoindre, trop heureux de rencontrer enfin un homme, un adulte et de me remettre à lui. Mais l'absence dans son regard, où nulle ombre de pensée ne se reflétait, la bizarrerie de ses mouvements, plus proches de ceux d'un insecte que de ceux d'un homme, me rappelèrent que le Mal peut prendre bien des apparences. Lorsqu'un rayon éclaira un instant sa figure, je compris l'étendue de mon erreur : rien en lui n'était normal. Son visage était celui d'un nouveau-né, barré d'une bouche de cauchemar. Sa tête était enfoncée dans ses épaules, réduisant son cou à une mince bande de chair. Le reste de son corps, par contre, semblait appartenir à un homme adulte. Les muscles, noueux et hypertrophiés, contrastaient avec la face du monstre. A la vue de cette créature, des impossibilités qu'engendre le

Mal Maudit, je défailis presque. L'espace autour de moi sembla se réduire, des nuages rouges s'amoncelèrent devant mes yeux. Je faillis presque lâcher la pierre.

Dans un grognement d'effort, il réussit à arracher son bras à la ferme emprise de la terre. Ancrant ses griffes dans le sol, il parvint à parcourir encore quelques coudées. Le visage poupin se crispait en une affreuse grimace de convoitise mêlée de frustration. Je le reconnus alors. L'enfant du plus jeune couple de notre village. Je l'avais tenu dans mes bras le jour de son baptême, lorsque le prêtre avait imposé sur son front l'Hostie consacrée. Je me rappelle la joie de ses parents lorsque, surpris, l'ecclésiastique avait constaté qu'il ne réagissait pas. Il était né pur, un miracle sur les Terres Souillées, et son avenir était radieux. Je me souviens même avoir ressenti de la jalousie envers ce nouveau-né pendant que ses parents lui rêvaient un futur prometteur, loin des Barbaresques.

Au fond de mon trou je ne ressentais plus maintenant que du dégoût. Un écoeurément profond. J'avais devant moi ce que le Mal Maudit avait fait à mon village, mes parents, mes amis. J'avais devant moi ce qu'il était advenu des hommes du monde d'Avant. Je contemplais, béat, l'horreur de la Souillure. Un enfant, un bébé, transformé en monstre sanguinaire d'une force inhumaine. J'avais bien évidemment à l'esprit les passages du Grand Livre où l'Apocalypse est décrite. La chute de l'Homme, la victoire de la Bête et de son Mal. Mais surtout je pensais à ces gravures effrayantes montrant la fin du monde d'Avant, où des armées de cadavres, animés du souffle de la Bête, dévoraient les vivants, répandant l'épidémie à toute la race. J'avais souvent imaginé ces dessins comme des métaphores visant à mettre en garde les Justes contre la tentation et la Souillure. Maintenant je les savais correctes. Bien que n'ayant jamais vu un cadavre se remettre à marcher, j'avais devant les yeux la preuve que le Mal pouvait engendrer les pires abominations.

Il se mit soudain à cracher, baver et s'agiter, provoquant de petits éboulements poussiéreux. Je réalisai que, dans mon émoi, je m'étais révélé à sa vue. Ses bras fouettaient l'air, cherchant ma peau. Sa langue jaillissait hors de sa bouche, de la salive dégoulinait de ses dents. Ses mouvements brusques projetaient ses crachas vers moi. Je m'efforçais de rester hors d'atteinte car tous les habitants du Saint Royaume savent que le Mal se propage d'une façon fulgurante, transitant par le sang et les fluides corporels. Le simple fait d'être en contact avec la salive d'un Régressif

pouvait me transformer. Il dû comprendre ma stratégie car il redoubla d'efforts pour tenter de m'atteindre. Mais j'avais une alliée : je resserrais mon emprise sur la pierre, ressentant chacune de ses fissures, de ses arêtes. Mon bras se leva, tendons et muscles se crispant en une prise infaillible, se courba, portant le projectile juste à côté de mon oreille puis se détendit brusquement, avec une force telle que je ressentis une douleur fulgurante me déchirer l'avant bras. La pierre siffla dans l'air, traçant un sillon invisible dans l'espace entre nous.

J'ai souvent eu la troublante sensation d'une distorsion du temps lors de ces instants étranges où le monde semble s'arrêter et retenir son souffle, suspendu à l'issue de nos actes. Comme si tous les futurs possibles se concentraient, se croisaient ici et maintenant. L'esprit et l'œil captent tout, sans l'ombre d'une pensée consciente. Le corps réagit instinctivement, plus rapidement, plus sûrement qu'il ne le fera jamais volontairement. Et tout ce qui nous est invisible apparaît alors, révélant la perfection de la Création. En ces instants bénis je crois que l'âme seule gouverne à nos actes. Le Seigneur est derrière nous, son souffle sur notre nuque. Il n'y a alors plus de peur, plus d'incertitude. Juste la perfection du geste. Puis, en un crépuscule flou, le temps reprend son cours alors que l'esprit renâcle à quitter la béatitude, ensorcelé par la beauté de l'instant. Et le geste redevient malhabile, la réflexion hasardeuse.

Je me souviens clairement du trajet de la pierre, volant de ma main pour s'écraser sur la face du rejeton monstrueux. Je revois encore nettement l'impact et ses conséquences : les dents éclatant en morceaux brillants, le sang mettant un temps infinitésimal pour affleurer là où la chair s'était ouverte. J'entends encore le craquement des os de la pommette, pulvérisés par la puissance du lancer, le cri infernal du monstre où la voix du bébé s'est faite entendre un court instant, affreusement mêlée à celle de la bête. Je suis sûr que l'obscurité profonde de ma cachette ne m'a jamais permis de voir ces détails, pourtant je m'en souviens, presque trop parfaitement. Je peux même décrire précisément l'ovale sanglant de la blessure, les endroits où la peau, trop mince, a éclaté, exposant l'os. Je sais qu'une seule seconde suffisait à la pierre pour atteindre sa cible, mais c'était comme si des vies entières n'auraient pu remplir l'instant. Seules importaient la pierre et sa trajectoire.

Puis le moment s'est évanoui, laissant place à l'horreur et au sang. L'abject simulacre se mit à siffler, hurler, se débattre. Je pouvais sentir la

terre autour de moi trembler alors qu'une amère poussière remplissait la cavité. Ses mains s'étaient repliées sur son visage, à l'endroit de la blessure, mais elles semblaient loin de lui apporter un quelconque réconfort. Son torse, agité de spasmes inhumains, cognait les parois avec violence. Quelques cailloux tombèrent de la voûte de terre. Je m'empressai de les ramasser et de les jeter vers lui, sans attendre de voir si elles avaient fait mouche. Puis, je me suis replié dans l'espace circulaire de ma tanière, quasi étouffé par le manque d'air. Là, mon esprit s'est fermé à nouveau, me précipitant hurlant dans un cauchemar empli de cris de douleur et de rage.

C'est la soif qui me fit reprendre conscience. L'impression de n'avoir plus une once d'eau dans le corps. Ma respiration était sifflante, ténue, des glaires sombres coulaient sans relâche dans ma gorge râpeuse. Et immédiatement j'ai regardé vers lui, passant une fois encore ma tête dans l'étroit conduit. D'abord je n'ai rien pu voir. La poussière en suspension bloquait toute lumière et il fallut un temps infini avant que cela ne cesse. J'entendais de rauques soupirs, des couinements pathétiques. Parfois, il me semblait entendre des sons articulés, sans pour autant que je fusse capable de les identifier. La voix se faisait changeante et je suis sûr d'avoir reconnu, au moins une fois, la voix de l'enfant que fut un jour l'aberration mourante. Lentement, je le découvris : la face cachée dans le creux des bras, le sang noir recouvrant presque entièrement son crâne glabre. Des traces de griffes écorchaient la terre autour de lui, parfois même des traces de morsure. Dans sa rage et sa douleur, il avait agrandi quelque peu le passage de sorte que le soleil couchant dessinait sa silhouette, colorant la scène de rouge.

Ma gorge se rappela brusquement à moi dans un raclement gras. Mes yeux piquaient. Tout mon être hurlait sa soif et je crois m'être emparé d'une pleine poignée de boue grasse, la pressant entre mes doigts. J'y collai mes lèvres pour cueillir le peu d'humidité qu'elle recelait. L'eau saumâtre coulait lentement, apaisant ma soif. Je renouvelais l'opération plusieurs fois jusqu'à une relative satiété pendant que l'horreur agonisait quelques mètres plus loin. Plus le temps passait, plus ses geignements s'atténaient et plus je retrouvais un semblant de raison. Lorsque, enfin, ma gorge cessa de me tourmenter, je retournai l'observer mourir. Dans la lumière du couchant je voyais nettement de la matière grisâtre s'écouler de la blessure jusqu'au sol où elle formait une large flaque. Un être normal serait mort sur le coup. Lui s'agitait encore, faiblement. Dodelinant

de la tête, il ressemblait tellement à un enfant cédant au sommeil... Une nausée subite s'empara de moi. Je rejetai pêle-mêle les glaires et l'eau boueuse, incapable de me retenir. Lorsque je relevai la tête, je croisai avec stupeur son regard, d'où toute trace d'humanité avait disparut. Il me regardait à la manière des chats : la tête tournée de trois quart, les yeux mi-clos, comme plongé dans le plus exquis des songes. Une malice millénaire se reflétait dans ses prunelles. La Bête avait définitivement pris le dessus. Je crois même avoir discerné un sourire fugitif sur ses lèvres ensanglantées avant qu'il n'attaque une ultime fois.

Tout son être s'est soudainement tendu vers moi, avec violence. J'entendis les os de son dos craquer sous l'effort. J'eus un mouvement de recul, plus par dégoût irraisonné que par réelle peur car je savais sa prison de terre trop étroite pour lui permettre de me blesser. Et pourtant... Dans cette ultime attaque il porta le plus fatal des coups. Accompagnant son geste, du fluide corporel traversa l'espace nous séparant, retombant sur moi en une fine bruine. Simultanément, un crachat sanguinolent vint s'abattre sur mon visage, juste là où les racines avaient laissé de profondes égratignures dans ma chair. Puis il se laissa retomber au sol où il mourut quelques secondes plus tard.

Certains affirment que l'on ne ressent rien lorsque frappe le Mal Maudit et c'est là son arme principale. Pourtant, lorsque le sang de la créature vint se mêler au mien, j'ai senti une vague froide me submerger et paralyser peu à peu mon corps. L'infection se propageait rapidement, à chaque battement de mon cœur affolé. La seule chaleur était ce cercle brûlant au milieu de mon front, là où l'hostie avait mordu ma chair pour me libérer. Je m'en remis à elle totalement, espérant une fois encore le miracle de la salvation. « La race des justes sera bénie ». Je répétais cette phrase inlassablement, pour ne pas oublier mon nom ni celui de mon Seigneur. Pour ne pas devenir un animal. A mesure que le Mal se répandait dans mes artères, corrompant chairs et muscles, l'horreur de la Régression pris son sens. Des pensées éparses, rouges et tièdes, baignant dans le murmure mourant de mes souvenirs. La victoire de la folie.

Après cela, tout m'apparaît comme un cauchemar. Des couleurs, des odeurs inconnues. Des formes, des bruits. Rien de ce dont je me rappelle ne trouve de sens, encore aujourd'hui. Des cauchemars qui n'étaient pas les miens. Des mains plongeant dans les entrailles des mourants, fouillant les viscères, arrachant tendons et peau. Des scènes

crépusculaires dans des citées gigantesques, où l'armée grise du Diable dévore les vivants. Ce cauchemar me hante parfois, lorsque je m'endors la peur au ventre et chaque fois je ne peux m'empêcher de penser aux gravures de l'Apocalypse. Je crois, dans le délire de la fièvre, avoir touché les souvenirs même du Mal, comme si une maladie pouvait avoir une conscience. Le temps a perdu son cours. Mon esprit s'est égaré. Je regardai par mes yeux comme par une fenêtre, simple spectateur de la transformation de mon corps.

Puis, lorsque même la lumière fût sur le point de mourir, je l'entendis. Des marmonnements incompréhensibles, des coups sourds dans la terre. Et le monde retrouva un court instant sa couleur alors que ma conscience blessée, éveillée par la chaleur des derniers rayons solaires, me criait son horreur. J'étais en train de disparaître, avalé vivant par la Bête. Le cadavre monstrueux fut tiré brutalement en arrière, laissant le soleil embrasser mon refuge et je vis la silhouette de mon Sauveur se dessiner à l'entrée. A cet instant la Bête eut raison de moi. D'après les récits qui m'ont été rapportés, je me suis jeté sur lui comme un blaireau acculé. J'ai essayé de le mordre, de le griffer mais sa force et son expérience du combat lui permirent de me dominer aisément, malgré l'effrayante puissance de mon corps. La Régression n'était pas encore totale. Il me maîtrisa, clouant au sol mon enveloppe possédée. Alors que je crachais et feulais comme un chat, ses compagnons lui enjoignirent de libérer mon âme en mettant fin au simulacre de vie qui m'animait, comme je le fis en de nombreuses occasions après cela.

Mais il préféra me ligoter à un arbre, les bras en croix. Les hommes de sa troupe grognèrent contre sa décision mais aucun n'osa s'élever ouvertement. Lorsqu'il fut sûr d'avoir convenablement entravé mon corps, il se tourna vers eux, dans le couchant, pour leur parler : « Que celui qui croit avoir le droit de juger l'enfant s'avance ». Face au silence maussade de la troupe, il mis la main à sa besace pour en sortir une bourse de toile grossière. Un murmure de contrariété circula parmi les soldats : il allait me soumettre à l'hostie, pour savoir si j'avais encore ma place dans le monde des Justes. D'aucun pensaient que c'était un gâchis, que le Mal était trop avancé... qu'aucun espoir ne m'était permis. En réponse, il sortit une hostie consacrée et me la présenta.

Je me rappelle la brûlure du Seigneur, comme si on m'avait placé au cœur d'un incendie de blancheur. Le Mal réagissait. Je le sentais chercher

abris au fond de moi. Il criait par ma bouche, griffait avec mes mains mais, incapable de supporter le rayonnement de l'hostie, il souffrait horriblement. Sa volonté cassait mon corps, le pliant à la façon d'une marionnette désarticulée. Il ne voulait pas partir. Et l'homme s'est avancé jusqu'à moi, sans peur aucune. Je sentais la chaleur augmenter encore. Mes yeux étaient des globes de douleur ne demandant qu'à sortir de leurs orbites, ma gorge n'en pouvait plus de crier la haine du damné, la gueule ouverte et tournée vers le sol. Avant d'apposer l'hostie sur mon front, il me murmura : « N'aie crainte mon fils, si ceci ne te guérit pas, il vaut mieux que tu meures rapidement ». Puis, souriant doucement, il s'est mis à prier.

Ce contact, je n'ai jamais pu l'oublier complètement. J'étais paralysé de douleur dans un monde de métal chauffé à blanc. Mon corps cherchait instinctivement à s'éloigner, comme si je pouvais pénétrer le bois pour échapper à la torture. Les hommes de la garde, captivés par le spectacle mais inquiétés par mes soubresauts, avaient peur que mes liens ne lâchent. Mais leur chef connaissait son affaire et mes gestes frénétiques n'eurent aucun effet. Rapidement, la douleur fit place à une intense fatigue. Et je suis tombé. Tombé en rêve. Tombé dans la réalité. Je hurlais en chutant au plus profond des abysses et, alors que je me résignai enfin à mourir, sa voix m'est parvenue à travers les épaisses ténèbres : « Tu es sauf mon fils, le Seigneur t'as accepté de nouveau ».

C'est ainsi que j'ai rencontré mon maître. Mon Sauveur. Le chanoine Beauvais était homme de grande piété mais pour moi, il était l'incarnation du Salut dans ce monde rongé par l'Enfer. »

Verset 5 : Maîtres

« Le hasard des rêves est étonnant : alors que le salut accordé par monseigneur Beauvais résonnait encore dans mon crâne, le familier oeuvrant à l'infirmerie ôtait les bandages de mes yeux, me glissant parfois des paroles rassurantes. L'espace d'un instant, je crus reconnaître le visage de mon mentor alors qu'avec des gestes soigneux et précis le médecin coupait la dernière bandelette. Mais la vision s'estompa vite lorsque je pris conscience de la gravité des blessures infligées par le fouet. Je gisais sur le côté, le regard tourné vers la minuscule meurtrière de la chambre. Il m'était impossible de bouger car mon dos comme mon ventre étaient si tuméfiés qu'une simple respiration faisait rejaillir la souffrance. Et comme tout bon émariste je refusai absolument l'illusoire réconfort des médecines marcusienes. L'homme fit cependant son possible pour m'apporter le repos avec des soins plus naturels, élaborés grâce aux plantes qu'il cultivait dans le jardinet de la tour nord.

Le souvenir du supplice infini infligé par l'hostie, encore proche, m'aidait à mieux circonvenir les décharges de douleur. Elles n'étaient rien en comparaison. Cette simple constatation suffisait à supporter l'immobilité forcée, les démangeaisons intolérables et la nausée consécutive à la sortie de l'inconscience. Car les heures peuvent être des années pour ceux qui sont prisonniers de leurs corps. De plus, les souvenirs retrouvés de mon enfance occupaient suffisamment mon esprit pour me rendre moins perméable à la souffrance. J'étais atterré d'avoir éteint cette partie de ma vie, pourtant si importante qu'elle en conditionna la suite.

Le familier tournait autour de moi, aspirant les humeurs, débridant les hématomes. Sa présence me rassurait. Il me fit boire, m'ordonna d'avaler un maigre bouillon qui manqua m'étrangler puis termina les soins matinaux en changeant les pansements sur mon dos, mes mains et mon abdomen. Il s'éclipsa ensuite discrètement alors que je sombrais dans un véritable sommeil, me sachant entre de bonnes mains. Presque immédiatement, les souvenirs revinrent : le chanoine Beauvais m'avais détaché dans un silence absolu. Les hommes de la garde étaient sidérés par le miracle qui venait d'avoir lieu. Comment un simple fils de paysan pouvait-il survivre au Mal après avoir été si dangereusement infecté ? Quelle qualité si précieuse possédait-il pour que le Seigneur lui accorde la rémission ? Je lisais ces interrogations dans le froncement des sourcils, le clignement des yeux. Mais le miracle avait eu lieu et, quelles que soient

leurs questions, elles ne pouvaient trouver de réponse : le Seigneur seul savait.

Soutenu par monseigneur Beauvais, je traversai le camp dressé à la hâte sur les ruines de mon village, observé de tous. A chaque pas je découvrais une nouvelle horreur : d'abord le porche jeté à bas, fracassé avec minutie. Chaque fragment avait été maintes fois piétiné et, à en juger par l'odeur, les Régressifs avaient déféqué dessus. Quelques hommes avaient été dépêchés pour récupérer ce qu'ils pouvaient, car le métal Sacré doit être conservé coûte que coûte. Malgré la sainteté de leur tâche, je pouvais voir sur les visages la répulsion, le dégoût. Tous craignaient la contamination, mais, comme je l'appris plus tard, rien ne peut souiller ce métal touché du sang divin et ils étaient sûrement plus en sécurité ici, auprès des restes que partout ailleurs dans le campement.

Puis je contemplai la chapelle détruite, brûlée avec ceux qui avaient cru y trouver refuge. Je fus choqué de découvrir le cadavre carbonisé du curé, miraculeusement debout dans une posture de panique indigne de son rang. Et des corps... partout, portant tous les stigmates de la Souillure. Certains avaient monstrueusement mutés et n'avaient plus l'apparence, même lointaine, de l'homme. Les autres semblaient épargnés si ce n'est qu'ils arboraient tous un rictus d'une lubricité insoutenable, figé par la mort. Les enfants des Terres Souillées connaissent les effets du Mal car ils y sont confrontés très tôt. Ils apprennent à les interpréter car de ce savoir dépend leur survie. Mais jamais je n'avais vu des régressifs aussi « intacts », je n'avais même jamais entendu parler de telles créatures. Paradoxalement leur proximité me devint vite insoutenable : j'étais habitué aux malformations, pas à cette malignité suintante et perverse.

Mes jambes me portaient vaillamment depuis ma rédemption mais elles me lâchèrent soudainement lorsque, sur la place du village je rencontrai le regard enfiévré de ma mère. On l'avait mise à l'attache, comme un molosse avant la chasse. Elle arpentait le périmètre que lui laissait la courte chaîne, grognant et montrant les dents. Parfois elle articulait des sons, comme pour parler, mais son regard démentait toute trace de raisonnement. Juste quelques résurgences de son humanité perdue qui ne tarderaient pas à disparaître. Puis elle se mettait à tirer sur sa chaîne avec une vigueur folle. A sa vue, ma seule pensée cohérente fut de m'assurer qu'elle était assez solide pour la retenir. Tout sentiment m'avait quitté

car d'une femme pleine de vie et de délicatesse le Mal avait fait un monstre sadique qui ne pouvait plus être ma mère, malgré ses traits toujours reconnaissables.

Monseigneur Beauvais m'avait rattrapé, soutenu et remis debout lorsque je m'étais effondré. Maintenant il me forçait à marcher, l'abandonnant à son sort. Il me murmura tout bas, alors que le regard du monstre se fixait sur moi : « Le Seigneur donne et le Seigneur reprend, mon Fils, c'est la marche impitoyable du monde. Mais n'oublie jamais : ce que tu contemples n'est plus ce que tu connaissais. Le Mal a pris ce qui t'était cher, laissant l'enveloppe vide pour que la Bête s'y glisse et te trompe. Mais le Seigneur t'as sauvé alors souviens toi de ce jour comme celui de ta naissance. Et si tu suis Ses Lois avec assez de Foi et de persévérance, sois sûr qu'un jour eux aussi seront sauvés par tes prières. »

Puis il m'orienta vers les tentes noires montées par ses hommes en bordure du village. Des drapeaux ornés de la Croix Inquisitrice flottaient sous le vent froid du crépuscule, éclairés par la flamme tremblotante des torches solidement plantées au sol. Les chevaux étaient tous parqués à l'écart car ils sont extrêmement sensibles au Mal et risquent de casser leur attache lorsqu'ils cèdent à la panique. Même dressés par les meilleurs maîtres il est impossible de les faire approcher d'un foyer d'infection, à la différence des chiens qui semblent ne pas y prêter attention. Comme chaque soir, le soleil passa derrière la montagne, nous plongeant dans la nuit glaciale. Comme chaque soir, il resurgit quelques instants plus tard pour se lover dans cette petite niche d'où il aime contempler le monde avant de le laisser aux mains des ténèbres. Monseigneur Beauvais était à mes côtés, sa grande silhouette encapuchonnée dressée dans la lumière orange. Il ne connaissait pas cet instant magique où, dans les derniers rayons solaires, on se prend à croire en la beauté du monde mais il contemplait la scène avec un recueillement total.

Son regard bleu profond était captivé par le spectacle, faisant presque oublier le reste de son visage fin et racé, planté dans le noir de sa bure. Il ne clignait pas des yeux, affrontant l'astre déclinant sans se détourner. Mais, loin d'être une lutte, c'était comme la rencontre de vieux amis : sans un mot, sans un geste, d'une profondeur et d'une pureté extrêmes. Dans la lumière mourante, je le détaillai enfin : grand, probablement musclé mais sec et alerte. Sa grande robe de bure cachait une vieille veste de cuir, rapiécée de mille façons, qu'il portait au dessus d'une chemise

claire, épaisse et de facture grossière. Sa pilosité sombre portait l'attention sur son regard, terriblement pénétrant. Tel qu'il était alors, abandonné dans la contemplation du Miracle, je devinai des détails invisibles lorsqu'il se déplaçait : deux courtes épées passées à la ceintures et maintenues le long des cuisses pour plus de discrétion formaient une petite excroissance de chaque côté de sa taille. Le petit sac cérémoniel d'où il avait sorti l'hostie était lui aussi fixé à la ceinture, sous sa bure. Le col ouvert de sa veste laissait entrevoir un minuscule crucifix d'argent, terni par les années. Une simple lanière de cuir tressé le retenait. Il portait des sandales laissant apparaître ses pieds, chose inconcevable dans cette partie glaciale du royaume, mais il ne semblait pas y prêter attention.

Puis, alors qu'il se gorgeait des derniers instants de lumière, je fixai son front. Pas une marque, l'absence totale de cette cicatrice arborée de tous dans les Barbaresques. Il était pur. Et pourtant il était ici, où le Mal est si virulent. Il semblait n'avoir pas conscience de l'endroit où il se trouvait, de l'incongruité de sa présence. Comme si nous avions accueilli un ange au milieu de l'Enfer. L'instant prit fin lorsque son regard se tourna vers moi, nullement offusqué de l'insistance de mon inspection. Il me sourit, laissant transparaître sa fatigue, sa colère mais aussi sa joie de me voir sain et sauf. C'est alors que je repris conscience, du fond de ma paille, dans la chambre de l'infirmerie du collège inquisiteur de Paris. Quelqu'un était entré dans la pièce et ce n'était pas le familier. Les jours de cécité avaient du aiguïser mon nez car je reconnaissais ceux qui entraient et sortaient à leurs senteurs particulières. L'intrus restait sur le pas de la porte, sans un bruit. Je sentais une odeur familière, sans parvenir à me rappeler où et quand elle était venue jusqu'à moi. J'évitai de me retourner : d'une part, mes blessures m'auraient fait souffrir atrocement si j'avais tourné ne serait-ce que la tête ; d'autre part, je savais que rien ici, au collège inquisiteur de Paris, ne pouvait être un danger pour un novice. Je pris le parti d'attendre.

L'inconnu fit quelques pas dans la petite cellule, pour se placer à mi chemin du lit. Son odeur se fit plus forte et, soudain, mes certitudes de sécurité s'évaporèrent. Cette odeur, je l'avais reconnue : c'était celle de monseigneur De Montorgueil, plus précisément celle du fouet qu'il porte en permanence. Une odeur de vieux cuir mêlée à celle, écoeurante, du métal oxydé et de l'huile avec laquelle il protégeait les lames. Malgré ma peur, je réussis à ne pas faire un geste, juste à articuler ceci : « Que monseigneur me pardonne, mais mes blessures m'empêchent de le recevoir

comme il sied à une personne de son rang ». Interloqué d'avoir été reconnu sans un regard, peut être aussi d'avoir été si peu discret, il mis quelques secondes avant de reprendre le contrôle de la discussion : « Mon cher fils, c'est avec joie que je vous trouve en meilleure forme. Votre séjour ici semble bénéfique, pour votre corps comme pour votre esprit. Je suis heureux de pouvoir faire un rapport positif à monseigneur Cristobal. » Je sursautait involontairement. Le Grand inquisiteur lui-même voulait de mes nouvelles. J'étais estomaqué.

Monseigneur De Montorgueil fit lentement le tour de ma couche, appréciant son effet, avant de venir à la tête du lit. Il s'était placé de manière à faire barrage à la lumière. J'étais incapable, dans le contre jour, de distinguer l'expression de son visage lorsqu'il parla de nouveau : « Sachez, jeune homme, qu'il est rare qu'un novice attire son attention. Je suppose que votre pureté en est la cause ». Il laissa cette dernière phrase en suspend, s'attendant sans doute à ce que je m'explique, mais, conscient de mon avantage, je décidai de laisser le silence parler pour moi. Il reprit après m'avoir consciencieusement examiné : « Monseigneur Cristobal souhaite connaître vos origines ainsi que le nom de vos ancêtres, qui devaient être d'ascendance glorieuse si je me fie à vos résultats sanguins : votre pureté vous permettrait d'accéder aux plus hautes castes si vous n'étiez pas un fervent émariste. C'est plutôt rare dans cette partie du Royaume où vous avez été élevé. »

Je sentis l'acidité de sa dernière remarque. Cela sentait la frustration.

« Que monseigneur me pardonne, mais je n'ai que peu de souvenirs de mon enfance » mentis-je « de plus, j'ai prononcé le vœu absolu d'anonymat lors de mon ordination. Je suis né lors de la cérémonie, le reste de ma vie appartient au passé et à notre Seigneur.

- Il est étrange, mon fils, que votre dossier n'en fasse pas mention. Cependant, afin de m'assurer de la véracité de vos dires j'enquêterai auprès de votre Ordre. Vous êtes conscient qu'un mensonge compromettrait dangereusement votre avenir au collège ?

- Je n'ai dit que la vérité votre Grâce, ainsi qu'on me l'a enseigné. Que monseigneur me pardonne, mais mes blessures se rappellent à moi et j'ai de plus en plus de mal à parler ».

Feignant un tremblement excessif de la main, je cachai mon visage au creux du coude, en une attitude soumise. Il prit une profonde inspiration, retint son souffle et attendit une bonne minute avant de relâcher

l'air, à grand bruit. C'était sa technique pour ne pas céder à la colère. Car monseigneur De Montorgueil était un homme violent. D'une violence mesquine et gratuite. Et je compris aussi que la pureté qui m'avait été accordée serait à jamais une cause de jalousie, même de la part d'hommes d'église. Le chanoine De Montorgueil avait gravi les échelons de la hiérarchie pas à pas, mais, malgré une ascendance pure, il ne pourrait plus jamais évoluer : sa pureté ne lui permettait pas d'accéder aux hautes castes, contrairement à moi, jeune novice émariste né aux Barbaresques. Un affront qui expliquait mieux la séance de fouet. Avant de refermer la porte, je crus qu'il allait me lancer une ultime pique mais il se ravisa et tourna les talons. Ce jour là, il partit vaincu et cette petite victoire me fit plus de bien que toutes les médications du monde.

Je restai seul avec mes interrogations. On avait prélevé mon sang, sans mon consentement, pour le porter à l'analyse et les résultats étaient extraordinaires. Je savais pertinemment que mon sang avait été purifié par l'apposition de l'hostie mais je n'avais pas idée des transformations que cela avait engendré. Et jusqu'à maintenant, je n'avais pas eu besoin de m'en soucier : les émaristes ne pratiquent pas la ségrégation de la pureté. Tout homme acceptant l'hostie est digne de faire partie de la Race des Justes, ceux qui seront sauvés lors du Jugement Dernier. Il n'y a pas, chez eux, de distinction, de degré de pureté comme on en trouve dans les diocèses marcusiens et géorgiens. Pendant la durée de mon enseignement au séminaire, jamais je n'avais eu à penser en ces termes.

C'est là, au fond de ma chambre où j'ai réalisé la Grâce qui m'avait été donnée : cette pureté, acquise dans la douleur et la mort était un sauf conduit. Nul savoir ne me serait dorénavant interdit, nulle envie ne saurait rester insatisfaite. Je ne connaissais que de loin les castes des Provinces Pacifiées et les révélations du chanoine ne me permettaient pas de connaître exactement celle à laquelle j'appartenais. Cependant j'étais sûr d'une chose : la jalousie du religieux suffisait à me prouver que je devais appartenir à une caste supérieure à la sienne. J'avoue en avoir tiré une grande jouissance. C'était une petite revanche sur mon tortionnaire. De plus, l'intérêt du Grand Inquisiteur me plaçait hors d'atteinte dans l'immédiat.

Les paroles de Beauvais me revinrent alors que ces sentiments mesquins occupaient mon esprit : « Jeune Homme, la Grâce du Seigneur est

sur toi. Tu as accepté Son Hostie. Tu as été brûlé par son feu mais tu es revenu. Tu fais partie de la Race maintenant.

- Monseigneur, pourquoi moi ? Je n'ai rien fait pour mériter cet honneur !!! Je n'ai même pas tenté d'avertir les autres ! J'ai fui lâchement, les mains sur les oreilles pour ne pas entendre les gémissements et les cris. J'ai laissé ma famille tomber sous la violence du Mal. J'ai abandonné ceux que j'aimais sans même chercher à les secourir. Alors, Monseigneur, pourquoi moi ? »

J'avais prononcé ces mots la voix prise par les sanglots. Trop. Trop d'évènements. Trop d'horreur et trop de morts pour un enfant. Trop de douleur aussi. Trop de fatigue. Les larmes roulaient sur mes joues pour terminer leur course à la pointe de mon menton où le froid des Barbaresques les transformait en cristaux blancs. J'adressais ces mots non pas à Beauvais mais au Seigneur lui-même en une supplique pathétique. Je ne me sentais pas digne d'avoir été sauvé alors que ma propre mère s'asseyait à quatre pattes dans la fange comme un chien malade et que mon village agonisait sous mes yeux. Comme un écho à mes paroles, un hurlement puissant venant de la forêt alentours brisa le calme du crépuscule. Quelque chose de bestial mais qui retentissait comme une insulte, une injure faite au Seigneur. La bande de régressifs était toujours aux aguets dans les bois, menée par son chef à la voix sépulcrale.

Instinctivement je m'étais recroquevillé par terre, m'attendant à les voir surgir pour nous détruire tous, ou pire... Monseigneur Beauvais avait immédiatement tourné la tête en direction du cri, ses traits impassibles ne permettant pas de deviner ses pensées. Il donna quelques ordres secs en une langue qui m'était inconnue à trois gardes portant la croix inquisitrice sur leur tunique. Immédiatement les familiers se mirent en route vers la forêt, sans l'ombre d'une crainte, armés seulement de longues piques, puis disparurent rapidement dans l'ombre. Je fus saisi par le courage qui les habitait. Beauvais, se tournant vers moi, me dit avec une voix calme :

« Ecoute moi, mon garçon. L'important n'est pas le pourquoi mais plutôt de savoir ce que tu vas faire maintenant de la Grâce donnée. Dans les Provinces Pacifiées, les Hosties telles que celle qui t'a sauvé sont réservées aux ecclésiastiques, pas aux gens du peuple. Elles sont destinées, là-bas, à conserver la pureté de ceux qui naissent à l'abri du Mal et ce que j'ai fait pour toi ce soir me placerait sûrement en fâcheuse posture. Mais

nous sommes sur les Terres Souillées, ici, et chaque âme sauvée renforce l'armée des Justes, quelle que soit sa pureté. Le Mal qui a touché ton village est très virulent. J'avoue n'avoir jamais rencontré de telles créatures, mais le remède doit être à la hauteur du Mal. Ce n'est pas ta pureté qui te donnera ta place à la droite du Seigneur, c'est ce que tu en feras pour sauver la Race des Juste. Alors ne te lamente pas, ne pleure pas, ne crie pas. C'est inutile, ici. Prie, prie avec ferveur car tu as été sauvé aujourd'hui. Le sang du Nouveau Messie coule maintenant dans tes veines et te place hors d'atteinte du Mal, même de celui que tu as vu ce soir, sois-en digne. Ce que tu feras sera ton choix mais n'oublie jamais que tu dois la vie au Seigneur. A ce titre, il serait juste qu'un jour tu paies ta dette envers lui. Et jamais, jamais, ne tire fierté de ce qui t'a été donné : ta pureté vient du Seigneur, sûrement pas de toi».

Plus tard cette nuit, alors que les trois familiers rentraient au camp indemnes, je suis né à nouveau. Dans la grande tente de monseigneur Beauvais je lui ai demandé de m'accepter en tant qu'apprenti au cœur de la nuit, dans le silence de ma couche. J'ai choisi de servir le Seigneur pour Lui prouver que je saurai me montrer digne de son inestimable présent. Là, Il m'a donné mon nom, Jacobius, et j'ai abandonné mon passé. J'ai choisi d'oublier ma mère, d'ignorer ce qu'était advenu du reste de ma famille, de tourner le dos à mon enfance ici. J'ai prononcé le vœu d'anonymat pour renaître parmi les Justes et oublier ce qu'était ma vie avant de Le trouver. J'ai décidé de Lui vouer mon existence, Lui qui a donné son Fils aux hommes pour que perdure la Race. J'ai embrassé le sacerdoce, avec au ventre cette dette qui ne saura jamais être payée. J'ai rejoint l'Ordre émariste sous la tutelle de mon mentor et ami, Monseigneur Beauvais, car dans les Barbaresques c'est la seule voix que l'on puisse suivre. J'ai prêté serment sur l'Évangile de Saint Francis de ne jamais me laisser corrompre par ce qui a provoqué la chute du monde d'Avant. J'ai juré de sauver la Race pour Sa plus grande Gloire. J'ai juré de ne plus jamais laisser la Souillure m'atteindre. Et, aidé par mon maître, j'ai été entendu ».

Verset 6 : Jacobius

« Monseigneur Beauvais me donna mon nom en cette nuit tourmentée et son choix fut des plus justes. A la lueur du feu mourant, après qu'il eût accepté ma décision, il me raconta l'histoire de Jacobius jusqu'au matin. Dans cette tente, aux lourds relents de fumée, j'appris d'où venait ce nom qui était dorénavant mien. J'écoutais mon maître parler, suspendu à ses lèvres. Ses mots, en fixant mon attention, dissipèrent pour quelques temps le cauchemar encore proche de ce qu'avait été ma vie ces derniers jours. Je me laissais aller à la rêverie, plongeant dans l'histoire du Saint Royaume pour mieux repousser le retour à la réalité.

Alors qu'au dehors les gardes et familiers de monseigneur Beauvais montaient la garde ou traquaient les Régressifs, protégés par leurs crucifix de Métal Sacré, je remontai le temps jusqu'à la glorieuse époque des Croisades, guidé par la voix profonde de l'Inquisiteur. Car il était le représentant de l'institution dans ce diocèse mais n'était en aucune manière semblable à ces anges impitoyables des Provinces Pacifiées que décrivaient les marchands itinérants. Leurs récits parlaient d'hérésie, de torture, de jugements et d'exécution. Mon maître, lui, apparaissait calme, sensé, loin des bourreaux fanatiques dépeints par les colporteurs. D'une douce fermeté avec ses hommes, il savait apporter le réconfort au cœur de ceux qui entendaient ses prêches. Il aimait ses ouailles avec conviction. Il savait pardonner leurs péchés, écouter leurs suppliques, les guider sur le chemin car il portait en grande estime ceux qui vivent sur les Terres Souillées, quotidiennement confrontés au Mal.

Il m'avait installé dans son lit, recouvert de fourrures soyeuses et chaudes. Il s'était assis de l'autre côté du feu sur une bûche inconfortable. Son regard s'est rapidement fixé sur les flammes alors qu'avec des mots simples il me conta l'histoire de mon pays et de celui qui m'avait donné son nom. Je l'écoutais fasciné, trouvant dans son récit une raison de lutter contre la torpeur due à la relative sécurité de la tente et la fatigue accumulée ces derniers jours. Ses paroles enflammaient mon esprit car leur force d'évocation me captivait et me plaçait au cœur du récit :

« Lorsque la dernière croisade prit fin et que les Armées Saintes furent de retour à Rome, le Pape accorda aux Apôtres le droit de choisir un endroit du Saint Royaume où ils pourraient faire connaître la parole du Nouveau Messie. Georges, Francis et Dominique acceptèrent. Ils jurèrent

allégeance à Rome puis partirent choisir leurs terres. Les trois autres Apôtres, moins sages, refusèrent le partage. Ils furent bannis et leur enseignement interdit. Ils devinrent des Renégats, pourchassés sans trêve par l'Inquisition car ils avaient refusé l'autorité suprême du Pape.

Francis choisit de retourner dans les Barbaresques, là où le Mal était encore puissant. Georges fit le choix de s'installer au centre du Saint - Royaume, là où il était né. Dominique prit possession des Provinces Pacifiées, là où le Métal Vivant était encore présent. Et chacun transmit son Evangile à la Race des Justes. Pendant longtemps Francis arpenta les Terres Souillées pour y éveiller les hommes. Il visita chaque village, chaque hameau pour apporter la guérison. Son nom fût bientôt sur toutes les bouches et les miracles qu'il accomplit furent répétés dans ses chapelles jusqu'à aujourd'hui.

Il vint jusqu'ici, dans ce vallon et y demeura quelques temps. Il restait en contemplation des jours entiers, le regard levé vers les montagnes et le ciel. Le froid ne le touchait pas. Il ne mangeait pas, ne dormait pas, ne parlait pas. Ses fidèles, inquiets, lui demandèrent pourquoi il restait ainsi plutôt que de partir guérir les hommes des Barbaresques. Il leur montra les montagnes et dit ceci : « Regardez le soleil se coucher. »

Ses fidèles obéirent, ne voulant pas contrarier leur maître, mais ils ne comprenaient toujours pas. Le soleil déclinant cédait la place à la nuit et ses cauchemars. Ils se mirent à grelotter car le froid est intense, ici, mais il leur dit de prendre patience. Ils se mirent à parler pour tromper leur peur car les démons sortent la nuit, ici, mais il leur dit de se taire. Ils se levèrent pour rentrer dans leurs demeures, car il faut se cacher pour survivre, ici, mais il leur dit de se rasseoir. Alors les bruits de la nuit vinrent les tourmenter. Ils avaient peur mais n'osaient pas désobéir au Maître. Les créatures des ténèbres, démons et sorcières, vinrent près d'eux pour les tourmenter et souiller leur humanité. Mais Francis ne bougeait pas. Immobile, il attendait le regard levé vers les montagnes.

Les fidèles furent bientôt cernés par ceux que le mal avait touché, sans possibilité de fuite. La nuit était totale, le froid leur coupait les jambes mais tous restèrent assis, comme le Maître l'avait demandé. Ils pouvaient sentir le souffle des régressifs sur leurs cous et la peur s'était installée dans leurs ventres. Toujours silencieux, le Maître fixait la montagne. Il ne

voyait pas le Mal et n'avait pas peur. Ses yeux étaient rivés à une petite niche, une fracture dans la montagne, située en dessous de la crête.

Alors que les démons s'assemblaient pour l'assaut, chuchotant et psalmodiant des prières impies dans les ténèbres, les fidèles crurent leur dernière heure venue. »

A ce point de l'histoire la fatigue avait disparu. L'esprit absorbé par l'histoire du Saint, j'oubliai les parties douloureuses de mon corps comme de mon âme. La description de la montagne, les créatures chuchotant dans le noir, tout cela ne me parlait que trop. J'imaginai le paysage, le soleil qui disparaît et la nuit qui tombe. Je revoyais le chemin parcouru dans la forêt juste avant la cataclysmique arrivée au village. Surtout, je revoyais sans cesse ces démons à forme humaine qui avaient dévasté mon village, leurs attitudes grotesques, leur sauvagerie plus qu'animale. Tout cela ne m'était que trop familier. A tel point que l'histoire, dans mon esprit, ne pouvait avoir eu lieu ailleurs qu'ici.

« Un fidèle fut saisi par les cheveux, traîné hurlant sur le sol gelé. Les autres, pris de panique, se levèrent pour lui porter secours. C'est alors que Francis se mit à prier. Une lueur intense jaillit de la niche dans la montagne pour n'éclairer que leur troupe. Le soleil, passé sous la crête, réapparaissait maintenant, baignant de feu le vallon où se trouvait le petit groupe. Debout dans la lumière, l'Apôtre se tourna vers les diables et leur intima l'ordre de retourner en Enfer. L'hostie consacrée à la main, il maintenait à distance ceux que le Mal avait irrémédiablement transformés. Les fidèles se sont serrés autour de lui, sachant que le Seigneur les protégerait. Le soleil leur donnait ses derniers rayons et réjouissait leur cœur. »

Je pouvais véritablement voir la scène car c'était un spectacle auquel j'avais assisté : la renaissance du soleil au cœur de la nuit, l'impression de puissance et de paix qui se dégage de cet instant béni. La majesté des derniers rayons qui révèle la perfection de la Création, brisant la nuit d'une impitoyable blessure. Tout cela était bien trop proche pour que je prenne le récit de mon mentor comme une lointaine légende : je sentais encore la chaleur de l'astre sur mon visage et la sérénité qui l'accompagnait.

« Les régressifs restaient à distance, apeurés et blessés par la puissance du Seigneur. La lumière dorée s'était concentrée sur les fidèles dans une auréole orange. Les derniers rayons leur étaient destinés. Puis un démon, plus impétueux que les autres, osa briser le cercle et défia dans un beuglement celui qui tenait le Corps de Dieu. Son muflle se retroussait sur ses babines et ses griffes déchiraient le sol. Il avançait lentement, son corps brûlant sous la morsure de l'Hostie, mais il avançait tout de même. Le Mal devait être profond, chez lui, car le pouvoir du Seigneur sur les ténèbres suffit à écarter ceux qui ont croisé le souffle de la Bête. Lui continuait malgré la douleur. »

Ce passage me fit revoir brièvement la brute servant de chef à la horde anormale qui avait ravagé mon village : son dos arqué crissant sous le pouvoir du porche, ses mains se flétrissant... l'odeur des chairs brûlées surtout. Et l'infâme cri qu'il avait jeté pour signifier sa victoire sur le Métal Sacré lorsque, pantelant, il avait pénétré dans l'enceinte. Mais surtout je me rappelle la brûlure de l'Hostie et la haine animale qui l'accompagne, comme si le mal lui-même se tordait dans le corps.

« Ecartant violemment les fidèles, il se fraya un chemin jusqu'à Francis. Il l'empoigna de toute sa force infernale, le soulevant du sol, prêt à frapper. Francis ne chercha pas à se défendre ou à se battre. Il savait qu'ici, dans les Barbaresques, le seul pouvoir est celui du Seigneur et il lui apposa l'hostie sur le front. Immédiatement, les autres régressifs détaquèrent, effrayés par les hurlements de leur chef et la lumière du couchant. Le démon, cloué au sol, se débattait vainement dans de violents soubresauts. Les fidèles constatèrent la force du Seigneur et se regroupèrent pour assister à la fin de l'infâme créature. Certains, afin de hâter sa mort, lui jetèrent des pierres et le rouèrent de coups de bâtons. La créature ne semblait pas vouloir s'éteindre, se rebellant contre l'inéluctable et griffant l'air comme pour en déloger le Seigneur.

Mais Francis s'interposa en silence. Les bras levés, il fit signe à sa troupe de reculer avant de s'agenouiller, le visage tourné vers les souffrances de la créature. De la fumée s'élevait de son front, prenant une teinte de sang dans la lumière mourante. Puis, alors que les mouvements de la créature faiblissaient, il la prit dans ses bras en une étreinte fraternelle où la peur n'avait pas sa place. Les fidèles ébahis ne comprenaient pas : une telle créature ne pouvait revenir dans la Race car si le Mal l'avait touchée à un tel point c'était que son âme était irrécupérable. L'un

d'eux s'approcha, l'épée au clair, pour achever le monstre. Il repoussa le Maître et leva le bras.

Mais il s'arrêta. Son bras retomba mollement, son regard incrédule fixé sur la créature : à la place du monstre gisait maintenant un homme. Alors que les fumées s'évanouissaient dans le crépuscule, les fidèles découvrirent un corps sain allongé à terre, le visage reflétant la paix. L'hostie avait disparu, laissant sur son front sa marque caractéristique. Francis vint se placer à ses côtés puis se retourna vers ses ouailles pour leur dire : « Voyez, il n'appartient pas aux hommes de juger ceux que le Mal a touchés. Nul ne saurait savoir sans se tromper ceux qui méritent de faire partie de la Race des Justes. Vous pensiez son âme perdue mais contemplez le miracle de la Rédemption. Son corps est réparé, son esprit retrouvé et son âme est guérie. Le Mal l'a quitté. Il a été jugé digne de revenir vers la Race. Alors reculez, vous qui souhaitiez sa mort, car il est choisi par le Seigneur ! ».

Monseigneur Beauvais leva le regard du feu pour observer ma réaction. Je le regardai, indécis. L'histoire me paraissait trop proche, trop crédible. J'avais ressenti tout ce que cet homme, Jacobius, avait dû ressentir lors de sa salvation. La brûlure infernale suivie de l'apaisement. Les cauchemars de la Bête...

Il reprit : « Juste après sa guérison l'homme s'est avéré incapable de parler : son esprit avait été retenu prisonnier trop longtemps, il n'avait plus la maîtrise de ses lèvres ni de ses mains. La fatigue consécutive au Miracle le maintenait dans un sommeil étrange, proche de la mort. Ses yeux ne s'ouvraient qu'une fois par jour, au moment où le soleil apparaît dans la niche au cœur de la nuit. Sa gorge émettait alors un effroyable grognement de souffrance, arrachant des larmes à ceux qui l'entendaient. Puis il retournait en sommeil. Francis l'accompagnait nuit et jour, lui parlant dans ses rêves, l'exhortant à revenir parmi son peuple, celui des Justes. Il le nourrissait, forçant la cuiller entre ses dents serrées. Il le faisait boire, tenant sa tête inclinée pour qu'il ne s'étouffe pas. Et il lui récitait les plus beaux cantiques pour qu'il entende la parole du Seigneur même du fin fond des abysses, là où se trouvait son âme.

Un matin d'été, alors que des mois avaient passés depuis sa Rédemption, il ouvrit les yeux sans émettre un son. Francis était à son côté et se pencha vers lui, caressant ses cheveux avec tendresse pour l'apaiser. Il

loua le nom du Seigneur, le remerciant d'avoir ramené un homme de l'Enfer. Et l'homme se mit à prier. Il chantait d'une voix éraillée et tâtonnante, mais il célébrait Seigneur avec une ferveur que peu pouvaient se targuer d'avoir. Quand ils eurent terminés, Francis lui demanda son nom et l'homme lui répondit : Jacobius.

Il lui fallut ensuite plusieurs semaines avant d'être en état de marcher. Cependant, tous pouvaient voir que le Miracle n'avait pas sauvé que son âme : son corps changeait rapidement, comme pour effacer au plus vite les traces du Mal. A mesure que les jours passaient les injures infligées à son corps par la régression s'estompaient. Il devint évident que la Guérison allait même au-delà : lorsque les stigmates du Mal eurent disparus, son corps continua de changer. Il devint plus grand, ses traits s'affinèrent et ses cheveux virèrent du noir absolu à une blondeur toute angélique. Les moindres petits défauts disparaissaient jour après jour : les cicatrices se résorbaient, les imperfections étaient gommées. Ses traits s'affinaient et même la marque de l'Hostie sur son front était en train de disparaître.

Francis resta à son chevet tout ce temps, répondant avec patience à ses questions. Il lui expliquait où il était, ce qu'il y faisait et essayait de découvrir ce qu'avait été sa vie avant. Mais Jacobius n'avait que peu de souvenirs : il était né du Mal, n'avait jamais connu que lui. Ses cauchemars lui contaient des histoires de violence, de carnage et de sang. Il faisait souvent un rêve dans des cités mortes, où l'armée grise des damnés fondait sur le monde en dévorant les vivants ».

Cette phrase me laissa pantois. Ce rêve dont parlait mon maître, je l'avais fait moi aussi lorsque la régression avait pris mon âme. Et les termes que j'aurais choisis pour le décrire n'auraient pu mieux convenir : des cités en ruine, des hordes de régressifs se repaissant de la vie dans un crépuscule gris, tout cela était identique. L'histoire de Jacobius prenait une tournure inattendue : vieille de plus de trois siècles, elle me parlait de mes propres cauchemars. Mon maître continuait, m'observant parfois à la dérobée mais je n'écoutais plus. Cette révélation acheva de me convaincre de la volonté du Seigneur : je devais vivre pour suivre l'exemple de Jacobius. Si j'avais été sauvé c'était pour cette seule et unique raison. Mes yeux accrochèrent de nouveau ceux de mon mentor et je parvins à retrouver le cours du récit.

« Pendant sa convalescence, Francis lui enseigna les voies du Seigneur. Il lui apprit à lire et à écrire au grand dam de ceux qui ne voyaient en lui qu'un animal miraculeusement sauvé. Sa soif de connaissances n'avait pas de limites, comme si toutes ces années sous le joug du Mal devaient être rattrapées. Lorsqu'il fut entièrement guéri, il s'avéra capable d'assister le Saint dans la célébration de l'Eucharistie et d'aider à la messe. Ceux qui n'avaient pas connu sa guérison n'arrivaient pas à croire à son histoire, car il était parfait.

Il vécut longtemps, dans ce vallon, à étudier les Ecrits sous la houlette de Francis et embrassa le sacerdoce. Il ne quitta pas son Maître lorsque, des années plus tard, éclata la guerre des Démons. Ils partirent ensemble pour repousser le Diable aux frontières, accompagnant les Croisés. Et lorsqu'ils en revinrent victorieux et que le Pape congédia les Armées Saintes, il fut celui que Francis choisit pour l'accompagner sur le mont Eloch, où tout avait commencé. Dans la grotte du recueillement, là où le saint s'agenouilla en prière pour ne plus se relever, Jacobius recueilli sous sa dictée ce qui est maintenant l'Evangile de Saint Francis. Et, lorsque son Maître fut changé en statue par le Seigneur pour lui permettre d'attendre Son appel, Jacobius rassembla ses Ecrits et partit. C'est grâce à lui que l'Evangile fut révélé aux hommes des Barbaresques, même si son nom est maintenant tombé dans l'oubli ».

Sans ajouter un mot, Beauvais me sourit en ouvrant sa couche. Il tisonna les cendres, me souhaita la bonne nuit d'un signe de tête amical, souffla la bougie et se coucha. Dans le noir, ma décision était déjà prise mais l'histoire de cet homme m'avait coupé le souffle. Je l'avais imaginée avec une telle acuité que j'avais du mal à croire ne l'avoir pas vécue. Tant de points communs avec la mienne...

Le lendemain, aux aurores, le camp s'éveilla. Les hommes mirent le feu à mon village afin de purifier les lieux et écarter les régressifs qui s'y cachaient sûrement. La troupe se mit en route vers Varseau, la glaciale capitale de l'Évéria. Elle comptait un membre de plus qui se nommait Jacobius, un membre qui était né cette nuit là, au cœur des Terres Souillées. Je quittais les lieux de mon enfance, tournais le dos à mon histoire pour ne plus jamais revenir. Le vœu d'anonymat prêté sur la Nouvelle Bible garantissait un oubli total de ma vie passée, tant pour moi que pour l'Eglise et, plus qu'heureux d'avoir à nouveau un ami, un

protecteur, je partais le cœur léger pour dix longues années d'apprentissage, afin d'honorer un jour ce nom sacré qui était devenu le mien. »

Verset 7 : Rumeurs

« La chaleur douce d'un rayon de soleil traversant la meurtrière de ma cellule suffît à m'éveiller. Le repos m'avait permis de retrouver toutes mes forces et, au bout d'une semaine d'alitement, je commençais à trouver le temps long. Mes blessures se remettaient rapidement. Le familier pensait que c'était dû à ses talents et je le laissais croire car c'était un homme attentionné, dont le travail irréprochable méritait louange. Mais je savais mon état dû à cette fameuse nuit où j'avais échappé aux griffes du Diable : l'hostie n'avait pas fait que stopper le mal. Elle m'avait guéri totalement et transformait mon corps alors que je chevauchais vers Varseau, le jour suivant. Elle avait même effacé l'ancienne cicatrice datant de mon baptême, en l'espace d'une nuit.

Pendant un mois, durée du voyage jusqu'en Evéria, je me suis mis à changer : je suis devenu grand, bien plus grand que ne le laissait présager ma stature rachitique. Mes épaules se sont élargies, mes bras ont grossi et jamais plus je n'ai été malade. Jamais. La couleur de mes yeux s'est éclaircie considérablement jusqu'à atteindre ce gris pâle dont on me fait souvent remarque. Comme Jacobius, mes cheveux sont devenus blonds. Je n'ai par contre souffert d'aucune séquelle : au lendemain de ma salvation j'étais parfaitement reposé, prêt à prendre la route. Les hommes de la troupe me regardaient encore avec suspicion, car ils étaient toujours sous le choc de ma transformation, mais ils avaient une confiance infinie en leur chef. Sa décision de m'accepter valait pour eux aussi, bien qu'il leur faille un peu plus de temps avant de me considérer comme l'un des leurs. Et même lorsque je fus assez à l'aise pour partager leur feu, il y avait toujours de leur part une retenue qui me criait ma différence : j'avais été choisi, par monseigneur Beauvais et par le Seigneur. Mon corps changeait trop rapidement, mes blessures se remettaient trop vite. Je ne faisais pas partie de leur groupe, j'étais accepté uniquement par loyauté envers l'inquisiteur.

Mes yeux s'ouvrirent sans douleur, sans humeur séchée emprisonnant les cils, sans bandages ni compresse. Le souvenir du voyage s'effaça, remplacé par l'irrépressible envie de bouger enfin de mon inconfortable lit. Car j'étais déjà en état de me déplacer seul : les plaies, pourtant profondes, se refermaient si rapidement qu'il m'arrivait de ruser pour ne pas surprendre le médecin et attirer ainsi la curiosité de monseigneur De Montorgueil. Je devais feindre la douleur car un homme normal ne pouvait se remettre si vite. Et, depuis ce fameux jour où il vînt me visiter, je

m'attendais toujours à le retrouver dans ma chambre, après les courtes sorties dans le jardin ensoleillé de l'infirmierie. Mais il ne venait pas.

Je me dressai sur un coude, frottant mes yeux dans la lumière matinal et prêtai une oreille attentive aux bruits diffus annonçant le réveil du collègue inquisiteur. Claquement sec de la lourde porte condamnant l'accès au réfectoire, indice de l'arrivée des marmitons et du début des préparatifs de la journée. Glissement feutré des sandales du novice d'astreinte sur le marbre de la chapelle, juste avant qu'il ne monte jusqu'au clocher pour sonner le réveil et la venue du jour nouveau, comme il est de coutume ici, à Paris. Puis cliquètement maladroit des fioles de médecine rangées par l'apprenti du familier, avant que son maître n'arrive. Marmonnements fatigués des gardes de nuit relevés par leurs camarades, bruits de sabots des chevaux tirant les lourdes carrioles chargées des denrées dont le collège avait besoin pour nourrir et loger ses élèves. Mais surtout chuchotements offusqués de ceux qui venaient se plaindre auprès de l'Inquisition, massés sur le pont qui enjambait la Seine.

Chaque matin, c'était le signal : la rumeur gonflait à mesure que le collègue s'éveillait, pour atteindre son paroxysme à onze heure, début des entretiens avec les greffiers de monseigneur Cristobal. De ma cellule, je pouvais entendre à loisir les tracas et turpitudes de ceux qui croyaient légitime de recourir à l'institution la plus puissante du Saint Royaume pour régler leurs problèmes. Des histoires les plus ridicules aux témoignages les plus importants, tous passaient devant ma fenêtre avant de se rendre dans les salles de greffe. De par ma position privilégiée j'aurais pu écrémer le nombre de témoins pour ne garder que ceux dont les déclarations relevaient réellement des tribunaux inquisiteurs. J'aurais pu désengorger le fleuve impétueux des délateurs et des jaloux pour ne conserver que les témoignages dignes de foi. J'étais même surpris qu'un des familiers servant de greffier n'y eût son bureau car c'était une place de choix.

Je sais maintenant qu'ici, dans les Provinces Pacifiées, on prête une oreille attentive à tous les témoignages. D'une part il est important de ne négliger aucune piste, d'autre part il faut toujours recevoir les familles de noble ascendance avec considération, quelles que soient leurs demandes. Ce sont elles qui subviennent souvent aux besoins de l'Église, par leurs dons et leur dévouement. Le collège inquisiteur est construit au centre de Paris sur l'île du calvaire, en plein cœur de la troisième enceinte réservée

aux plus hautes castes. Ceux dont la pureté est inférieure ne peuvent passer le porche sacré sans tromper les gardes : ils se tordraient de douleur dans la poussière, brûlés par le pouvoir du Seigneur et seraient rejetés sans pitié dans la deuxième enceinte, réservée aux castes inférieures. Car les trois enceintes sont protégées chacune par un porche différent, ne permettant le passage qu'à ceux dont la pureté correspond.

La foule amassée devant la porte était d'ascendance noble, aucun manant ne devant être admis. On les laissait venir et raconter leurs histoires, garantissant à chacun poursuites immédiates et sanctions exemplaires. Mais c'était uniquement pour ne pas les léser : parmi les nombreux témoignages quotidiens seuls deux ou trois relevaient du tribunal de Dieu. Et parmi ceux là un seul arrivait jusqu'au procès. C'était d'ailleurs devenu pour moi une sorte de jeu : j'essayais de deviner en les écoutant ceux qui repartiraient déboutés et ceux qui seraient réellement entendus. Je me trompais rarement. J'avoue par contre avoir ressenti de la colère devant la mesquinerie avouée de certaines demandes, la petitesse des revanches perfides ou la bêtise des esprits bornés. S'ils avaient été conscients de mon écoute, ils auraient mieux tenu leurs langues car leurs réactions à la sortie étaient parfois trop marquées ou empreintes d'un contentement trop ostensible.

A force d'écoute attentionnée, j'avais fini par reconnaître les rares témoins dignes de foi à leur voix car ils étaient les seuls à revenir régulièrement afin d'approfondir l'enquête et lorsque mes jambes acceptaient de me porter, je montais sur un frêle tabouret pour tenter de les apercevoir. Là, les doigts crispés à la petite meurtrière, je demeurais sans bouger jusqu'à leur départ tardif.

Trois affaires avaient retenu mon attention jusqu'à présent : l'histoire d'un noble âgé, dont le sang pur avait coulé dans la deuxième enceinte suite à une embuscade. Il s'était fait dérober bourse et bijoux, rouer de coup et fut laissé pour mort dans une sombre ruelle. Le crime était passible de lourdes sanctions, je le savais, car on ne blesse pas impunément un pur. Cette affaire cependant devait être réglée plus pour l'exemple que pour sa réelle gravité : le vieil homme se remettait bien. Mais il était important de punir les coupables pour marquer les esprits et éviter la récidive.

J'avais aussi remarqué depuis plusieurs jours la voix discrète d'un homme. Poli, aimable, effacé. On l'entendait rarement si ce n'est pour s'excuser de bousculer son voisin dans la file d'attente mais il était là chaque jour et repartait toujours le dernier, signe indéniable de l'intérêt de l'inquisiteur général. Ma curiosité naturelle était aiguillonnée par cet homme dont je ne savais rien : il ne parlait pas de son affaire, n'échangeait jamais que des civilités et n'affichait aucune satisfaction lors de ses sorties tardives. J'avais pu glaner quelques éléments en écoutant les autres membres de la file, mais rien de bien concret : il avait un fils, âgé de vingt ans, vivait à la bordure de la troisième enceinte, ce qui en faisait un honnête bourgeois non le descendant d'une famille noble. Il tenait seul une échoppe de tailleurs connaissant un succès certains auprès des dames de la haute société. Il avait perdu sa femme dans une sordide affaire voilà de ça cinq ans et cette partie de l'histoire semblait être de la plus haute importance pour ses compagnons d'attente : à chaque visite, lorsqu'il passait craintivement la lourde herse du collège, les langues dans son dos se déliaient. Il avait laissé sa femme seule au magasin. Il connaissait les agresseurs ou trempait dans de louches affaires. Il devait de l'argent et sa seule solution avait été de vendre la dépouille de sa femme à des sorciers, car tout le monde sait qu'ils utilisent des cadavres purs pour leurs rituels. Il consommait les drogues interdites, buvait plus que de raison mais surtout ses affaires étaient florissantes, et à leurs yeux c'était la plus irréfutable des preuves.

J'étais effrayé de la méchanceté gratuite, des supputations perverses et de la malveillance des conversations. J'étais aussi révolté par l'hypocrisie manifeste de ces personnes dites respectables, capables pourtant d'assassiner verbalement un homme que rien n'accuse. Et c'est quelque chose que je ne connaissais que peu : la méfiance est respectable lorsqu'elle permet la survie, elle est même primordiale dans certaines régions du Saint Royaume. Mais ici, à Paris, loin des abominations cauchemardesques créées par le Mal, elle est pathétique. Surtout que, comme je l'apprenais lors de mes rares sorties au jardin de l'infirmerie au contact des gardes, cette affaire avait déjà été jugée et l'homme acquitté. Mais rancunes et rumeurs ont la vie dure. Il leur faut plus que le verdict d'un inquisiteur pour disparaître.

Comme personne ne savait pourquoi il demandait audience au tribunal de la foi, les curiosités étaient piquées, les imaginations enflammées mais surtout la déception de n'être pas dans la confidence vivait les

théories audacieuses : son fils l'avait dénoncé car il pratiquait la sorcellerie dans sa cave. La nuit venue il revêtait une peau de loup pour chasser dans les ruelles sombres de la première enceinte ou bien encore il participait aux sabbats des sorcières les soirs de pleine lune.

J'avais réussi à obtenir un petit carnet ainsi qu'une pointe de plomb auprès de l'aide du médecin. Je pouvais ainsi à loisir consigner les remarques fantasmagoriques de ses détracteurs, ainsi que leurs noms. Je ne savais pas pourquoi mais je pensais qu'il était primordial de noter toutes ces fables inventées par des individus aigris. Il me fallait les avoir sous la main, par souci d'équité. Dans la lumière du matin, j'écoutais avidement les conversations et consignais soigneusement celles qui intéressaient « mon affaire », prenant soin d'en noter la date et l'heure. Depuis une semaine, j'avais déjà recouvert plus de trente pages de diffamations humiliantes et contradictoires, de quoi remettre leurs auteurs dans le droit chemin. Mais jusqu'à présent je n'avais toujours pas idée du pourquoi de sa présence ici. Je l'entendais, le soir après avoir salué les gardes, s'éloigner dans les profondeurs de la ville en sanglotant doucement. Personne pour venir tenir son bras ou apaiser sa tristesse. Il repartait lentement, essuyant ses yeux trop fréquemment.

Je l'observais ainsi, plaqué à la meurtrière alors que le soleil descendait sur Paris, peignant sur chaque fenêtre un éclat différent. Le dos voûté, les épaules trop avancées, il me touchait sans que je sache pourquoi. Sa digne peine, éloignée des conversations hypocrites de ses compagnons d'attente, trouvait en moi un écho amical. Je me sentais proche de lui : il souffrait avec une telle retenue qu'il m'était impossible de croire à une quelconque supercherie.

Il venait tous les jours depuis mon arrivée à l'infirmerie et, comme je l'apprenais en écoutant les ragots qui circulaient sur son compte, était dans la file depuis un bon mois. Il entrait dans les premiers pour ne repartir que bon dernier. Il était même arrivé qu'un des novices vienne le chercher sur le pont, le faisant passer devant tous les autres, à son grand embarras. Bien évidemment, à dater de ce jour, il devint le sujet de conversation favori des habitués de la délation qui campaient jour après jour sur le parvis. Certains essayaient toujours de le faire parler innocemment. D'autres avaient même amené spécialement pour lui des flasques d'alcool afin d'obtenir de croustillants détails sur son affaire. Sous prétexte de lutter contre le froid et l'attente, ils lui proposaient une ou deux

gorgées, puis une ou deux autres en espérant que cela fût suffisant à lui délier la langue. Mais, même s'il acceptait toujours avec cette étincelle de convoitise dans le regard, propre à ceux qui apprécient la compagnie de l'alcool, jamais il ne disait plus que ce qu'il ne fallait. Il pénétrait dans le collège avec une démarche un peu moins assurée, repartait le soir en sanglotant un peu plus fort, mais il ne parlait jamais de son affaire.

Le dernier cas auquel je me consacrais concernait une jeune femme des hauts quartiers. Elle était issue d'une des grandes familles de France descendant directement du Chevalier De Vallombreuse, un croisé qui s'était illustré au combat lors de la Guerre des Démon. La fortune de la famille provenait en grande partie de l'exploitation de ses terres fertiles mais surtout des nombreuses attaches qu'elle avait dans les Barbaresques, auprès des marchands de main. Elles lui permettaient d'organiser le transit des populations impures désireuses de venir travailler dans les Provinces Pacifiées, à l'abri du Mal. Contre la promesse d'un monde en paix, ils étaient nombreux à quitter les Terres Souillées pour venir travailler dans les champs et les fabriques des familles nobles, à peine mieux considérés que des bêtes.

Les De Vallombreuse vivaient confortablement du commerce des mains impures : ils étaient les principaux importateurs pour la France. Toutes les familles possédant de la terre faisaient appel à eux pour cultiver leurs biens à moindre frais. Surtout que les De Vallombreuse garantissaient transport, stockage et achalandage, pour reprendre les termes entendus dans la file d'attente. Ils s'occupaient de tout.

Quand, au bout de quelques jours, je compris la teneur de leur activité, je fus saisi d'effroi. J'avais entendu parler de ces gens, là-bas aux Barbaresque, mais jamais en ces termes. Pour les paysans des Terres Souillées les marchands de main sont considérés comme des sauveurs : ils permettent aux enfants de partir vivre là où le Mal a presque disparu. Il arrive même que certains donnent les économies de toute une vie pour placer leurs rejetons. Mais tous ignorent comment on parle d'eux, ici. Tous ignorent comment on les exploite, comment on les déprécie. Comment, sous une bonté apparente, ils sont utilisés comme de vulgaires marchandises. Car en France, où l'Évangile de St Dominique est largement enseigné, les impurs ne valent guère mieux que les régressifs. Leur seul espoir est de servir une famille pure jusqu'à la mort ou de se résoudre à vivre

hors des villes, dans des dortoirs précaires, avec pour seul horizon le travail éreintant dans les champs des nantis.

Pour moi, venant tout droit des territoires les plus dangereux, cette révélation apparaissait comme la plus grande des injustices. Même si ma pureté m'assurait un sort différent, le destin de mes compatriotes me plongeait dans une colère noire. Je me rappelais le courage de ceux dont la vie est au cœur de l'Enfer, leur humble fierté et leur sincère amitié. Cette absence totale de ségrégation et ce sentiment rassurant d'appartenir à un même Dieu. Bien loin des remarques hypocrites, des astuces rhétoriques, des regards condescendants. J'étais révolté par la manière dont ici on traitait ceux de mon peuple. Révolté par cet évangile donnant les pleins pouvoirs à ceux dont le sang garantissait la pureté. C'est pourquoi lorsqu'elle faisait son apparition dans la file je concentrais toute mon attention sur elle.

Elle avançait voilée d'un linge blanc, de légère facture. On devinait sous le tissu des cheveux et des yeux sombres. Sa peau se confondait avec la blancheur du linge, devant être d'une grande pâleur comme il sied aux demoiselles de bonne famille. Ses gestes étaient emprunts d'une élégante noblesse. Le périmètre respectueux autour d'elle témoignait de l'importance de son rang. Elle était accompagnée en permanence de trois hommes en livrée sombre, arborant le blason compliqué des De Vallombreuse. Ils avaient l'obligation de laisser leurs armes au poste de garde mais je savais pertinemment que leur fouille n'était pas aussi poussée qu'elle le devait. Qu'avait elle vu ou fait pour obtenir une telle entorse aux règles ?

Puis ils entraient et disparaissaient jusqu'au soir, passant sûrement devant quelque greffier irritable chargé de préparer le dossier. Je savais les audiences sur le point de finir lorsque j'entendais résonner sur le pavé les sabots ferrés des quatre purs sangs halant le carrosse rouge et brun du Vicomte de Vallombreuse. Il s'arrêtait toujours près du pont, assurant à sa passagère le minimum d'efforts. Les rares plaignants encore présents s'effaçaient respectueusement pour faire place. Quelques minutes plus tard elle apparaissait au milieu de son escorte, la tête basse. Et toujours, avant de s'asseoir dans l'ombre, elle jetait un regard au loin. Elle semblait guetter, allant jusqu'à faire durer l'instant un peu plus qu'il n'est convenable pour une noble dame. Puis, encore plus abattue, elle s'abandonnait dans les sièges recouverts de velours carmin, vaincue par

la fatigue des interrogatoires. Le cocher donnait alors du fouet et le corège disparaissait dans la nuit jusqu'au lendemain.

Les premiers jours, son apparente suffisance me la fit détester : l'étalage de ses richesses, la déférence forcée des autres, son impunité même au sein de la maison du Seigneur, tout cela représentait pour moi l'injustice absolue. Là-bas, aux Barbaresques, j'aurais pu nommer plus d'une centaine de fervents croyants plus méritant qu'elle, bien que de modeste naissance. Mais le soir précédent ma sortie de l'infirmierie je compris mon erreur.

Contrairement à son habitude elle sortit la tête haute, le regard perdu au dessus des toits de Paris. Elle n'attendait pas d'être sur le marchepied de son carrosse. Les gardes, incrédules devant une telle insolence, n'osaient pas la reprendre. Le plus grand, qui semblait mener le groupe, lui fit comprendre son mécontentement par un raclement de gorge réprobateur. Mal lui en prit. Elle se tourna vers lui, les épaules agitées de tremblements. D'une voix sèche et habituée au commandement elle le remit à sa place, ponctuant sa phrase d'un camouflet qui retentit jusqu'à moi. Puis elle repartit à grandes enjambées trouver refuge dans le carrosse où, pour la première fois, se trouvait un homme. La porte se referma mais j'eus le temps de la voir, prostrée sur son siège, avant que l'attelage ne se mette en route.

Elle pleurait, le corps secoué de sanglots douloureux. La voix du passager se fit entendre, impitoyable : « Il n'est plus temps, ma fille, il n'est plus temps. Trop tard pour les regrets, pour la peine. Remercie plutôt monseigneur Cristobal de sa mansuétude et oublie tout. Tout sera bientôt oublié. Tout ne sera bientôt plus que fumée ». Cette dernière phrase, prononcée avec tellement de cynisme, devait avoir un rapport avec l'affaire. L'homme l'avait soigneusement prononcée, presque avec délectation et cela sonnait trop comme une revanche.

Le carrosse s'éloigna rapidement, me laissant prendre conscience de l'engourdissement de mes mains toujours crispées au rebord de la meurtrière. J'allais desserrer ma prise, convaincu d'avoir moi aussi terminé ma journée lorsqu'un mouvement ténu attira mon attention. Sur le toit d'un prétentieux manoir, proche du collègue, quelqu'un rampait. Ses habits d'un gris bleuté lui assuraient un camouflage presque parfait sur l'ardoise et il m'était difficile de bien voir. Mais il faisait preuve d'une

agilité surprenante : il descendait plaqué à la paroi, la tête la première. Comme un insecte. Il toucha le sol dans une ruelle un peu en retrait, où l'obscurité garantissait sa discrétion.

Je ne pouvais détacher mes yeux de sa silhouette étrange : grand, maigre, enveloppé d'un ample manteau râpé. Il était aux aguets, prêt à détalier au moindre bruit. D'où j'étais je pouvais à loisir l'observer sans risque d'être repéré. Il n'était qu'à une vingtaine de mètres de ma meurtrière, la tête coiffée d'un bonnet sombre garantissant son anonymat. Ses gestes étaient mesurés pour être les plus silencieux possibles, cependant leur vivacité extraordinaire, leur rythme saccadé ne laissait aucun doute sur sa condition : c'était un impur. Et sûrement dans la plus basse limite. Un exclu, un paria. Un homme qui ne fera jamais vraiment partie de la Race des Justes, du moins pas dans les Provinces Pacifiées.

Un dernier indice dissipa mes ultimes doutes : l'odeur caractéristique de la chair brûlée. Pour venir ici il avait souffert. Il était passé sous le porche de la troisième enceinte alors que sa pureté ne le lui permettait pas. Il avait bravé une souffrance terrible, rien que pour la voir. Et elle... Était-ce lui que, chaque soir, elle attendait avec tant d'ardeur ? Que représentait-il pour elle ? J'eus soudain honte de mon hâtif jugement : à n'en pas douter, la raison de la présence d'une noble dame dans les murs du collège inquisiteur de Paris était liée à cet homme. Et si l'homme était ici, encore vivant malgré le blasphème de sa présence, c'était qu'elle devait le protéger.

Il semblait anxieux, tournant silencieusement dans sa sombre ruelle en proie à une indécision poignante. Je percevais son anxiété, même d'où j'étais. Il murmurait sans cesse, tournant souvent son regard vers le collège inquisiteur. J'eus bientôt la certitude qu'il répétait le prénom de la femme : Isabelle. Je compris alors leur situation : ils avaient eu le malheur de s'aimer, en dépit des règles et des Écrits. Dans un pays où tout les séparait, où leur amour demeurerait à jamais interdit. Ils avaient eu la malchance de naître au mauvais endroit car, d'où je viens, cet amour n'est pas interdit. Mais ici, au cœur des Provinces Pacifiées où l'Évangile de Dominique est loi, ils ne pourront jamais vivre ensemble sans se rendre coupable du plus terrible des péchés. Le femme, pure, ne sera pas inquiétée mais son amant impur sera impitoyablement exécuté, quelle que soit la force de leur amour.

Au bout de quelques instants l'homme tourna les talons et disparut si rapidement que j'en vins à douter l'avoir réellement vu. Je retournai à mon lit, les mains fatiguées et abîmées d'avoir trop longtemps agrippé la meurtrière, l'esprit agité de pensées contradictoires. L'histoire de ces deux âmes déchirées, destinées à ne jamais être ensemble m'emplissait d'amertume. Si seulement ils avaient eu la chance de naître sur les Terres Souillées... Touché plus que je ne le souhaitais mais aussi honteux de mon jugement hâtif, je tournai et retournai dans ma tête mille plans héroïques pour les aider. C'est ainsi que le sommeil me trouva, emportant avec lui doutes et espoirs. Et, encore une fois, il me ramena bien des années en arrière... ».

Verset 8 : Eveil

« C'était un endroit étrange, un étroit goulet entre deux falaises colossales où les hommes avaient dû mettre pied à terre pour mener leurs montures par la bride, en file indienne. Notre troupe, forte d'une cinquantaine de soldats, progressait au ralenti au fond de cette tranchée à ciel ouvert d'à peine quelques mètres de large. Nous représentions des cibles faciles ainsi exposés, les hommes le savaient tous. On lisait l'anxiété sous les sourcils froncés et les mâchoires serrées. Personne n'osait rompre le morne silence car les sons, déformés par les parois de pierre, gagnaient en puissance par un curieux effet d'écho. La moindre parole devenait un insoutenable cri qui aurait trahi notre présence. Monseigneur Beauvais, avant de s'engager dans le défilé, avait intimé le plus grand silence et aucun de nous n'avait envie de lui désobéir.

Nous avons quitté mon ancien village depuis plus d'une semaine. Curieusement, mes souvenirs s'effaçaient à un rythme inquiétant : lorsque je tentais d'évoquer le visage de mes parents je devais me concentrer longtemps avant de faire naître de la brume un visage à peine reconnaissable. Et même alors, c'étaient des contours imprécis, des volutes changeantes. Loin de m'inquiéter, je trouvais dans cet oubli le réconfort nécessaire pour affronter la rudesse du voyage. Un esprit préoccupé ne peut faire face aux dangers. Et des dangers, il y en aurait plus d'un sur la longue route jusqu'à Varseau : nous devons traverser toute l'Aléria, prendre la route du Col Borgo, censée nous faire traverser les montagnes noires qui bordent la frontière d'avec l'Évéria, puis enfin traverser les Champs Gelés, dernière demeure des Croisés tombés lors de la Guerre des Démons. Là nous pourrions enfin apercevoir ses remparts blancs au milieu de la désolation, comme un phare dans la brume, à quelques kilomètres seulement des forêts frontière de l'Est qui marquent le bord du monde, limite séparant le Saint Royaume des Enfers.

Je savais où je me rendais mais je n'avais pas peur : monseigneur Beauvais nous menait et sous son commandement rien ne me semblait impossible. Je connaissais l'histoire de cette partie du monde, souvent répétée par les hommes au coin du feu. Comme une litanie destinée à les soulager de la peur, car ici le Mal est aussi présent que l'air. La géographie de l'Évéria est changeante, les contours de ses provinces incertains. La Bête y marche parmi les hommes, tête nue, décimant en une nuit ce qu'ils mirent des années à construire. Et c'est ce qui amenait notre chef à

y retourner : le Mal qui avait prit mon village, comme bien d'autres en Aléria, était d'une malignité semblable à ce que l'on trouve au bord du monde. Cela ne s'était jamais vu à pareille échelle, de toute l'histoire du Saint Royaume.

C'est pourquoi nous traversions cet endroit inquiétant, à l'acoustique si particulière : c'était un raccourcis permettant d'écourter le voyage de plus de deux semaines. Mais Beauvais n'avait pas révélé le pendant de ce gain de temps et son silence avait d'autant marqué les esprits. Les hommes étaient à son endroit d'une loyauté sans égal mais depuis quelques jours je sentais l'inquiétude gagner la troupe, bien qu'aucun n'eût osé lui en faire part. C'étaient des hommes intrépides, que la mort n'effrayait pas car tous l'avaient côtoyée, bien trop tôt. Leur cœur était inflexible et dur. Sur un ordre de leur chef, ils auraient tranché la gorge d'un nouveau-né sans le moindre remords, affronté une armée cent fois plus nombreuse que la leur ou donné leur vie pour lui, avec joie. Mais ce qu'ils affrontaient ici n'était pas la mort : la Régression corrompt les corps, certes, mais elle s'empare des âmes pour les précipiter hurlantes dans la bouche abyssale des Enfers. Et ceci, aucun croyant ne peut l'envisager sans trembler.

Depuis trois jours nous cheminions au fond de la crevasse dans un mutisme total. Nous marchions six heures d'affilé puis nous reposions deux heures, le temps de mâcher cette viande séchée mêlée d'épices utilisées par tous ceux qui voyagent sur les Terres Souillées. C'était une blessure profonde infligée au palais tant la brûlure qui accompagnait sa mastication était intolérable. Mais comme cela on est sûr que la viande n'est pas contaminée et qu'elle se conservera longtemps. D'ordinaire, le Mal épargne les animaux car ils sont privés de la divine grâce de l'âme. Mais bien des légendes, vivaces encore de nos jours, parlent de bêtes monstrueuses, d'animaux corrompus rampant à la lisière des forêts frontières. De lointains écrits parlent de l'Évéria comme du « Fief de la Bête », décrivant la région comme impropre à la vie. Mais, par la volonté du Seigneur et le sang de son deuxième fils, l'homme a appris comment y survivre : les bêtes sont élevées dans l'enceinte des rares villes protégées par les porches sacrées, à l'abri de la contamination et abattues par des lames sanctifiées.

Il est blasphématoire de consommer la chair des animaux sauvages mais c'est avant tout un acte insensé : le Mal prend un vicieux plaisir à

cache sa présence. Personne, sans l'aide de l'hostie consacrée, ne peut identifier une viande infectée d'une viande saine, sauf si l'animal présente les anomalies symptomatiques. Le goût est le même, l'odeur semblable, la texture identique. Et, jusqu'à ce que le corps commence à changer, on ne ressent rien d'anormal. L'interdiction de consommer le gibier fut décrétée lorsque les Croisés parvinrent sur les Terres Souillées et succombèrent par centaines, intoxiqués par la nourriture. Cependant je dois avouer n'avoir encore jamais aperçu ni animal contaminé ni bête monstrueuse au cours de mes nombreux voyages dans ces régions. L'arrivée de la Race des Justes et la présence du sang du Messie ont du avoir raison de ces aberrations depuis des siècles. Malgré cela, la bulle pontificale demeure et personne ici ne s'aviserait de la violer sciemment.

Le soir du troisième jour notre chef décida d'une halte plus longue que les précédentes et c'est avec délectation que je me couchai à même le sol, emmitouflé dans une épaisse couverture rugueuse. Le reste de la troupe fit de même, à l'exception de Monseigneur Beauvais qui, je ne sais comment, trouva la force de passer la nuit à veiller le campement. Le sommeil vint sans prévenir, entre deux battements de cil. Il fut sans rêve, d'une profondeur étrange mais apaisante, pour le corps comme pour l'âme.

Le soleil matinal, d'un pourpre resplendissant, éveilla doucement les hommes. Les premières lueurs de l'aube tombaient sur nous depuis le sommet de la crevasse, éclairant la pierre et la glace des parois. Nous passâmes du noir absolu à un monde de nuances de rouge alors que l'air se réchauffait de seconde en seconde. Nous avions tous les yeux rivés au ciel, hypnotisés par la majesté de l'endroit et de l'instant. Je n'avais jamais contemplé tel spectacle, pas même dans mes montagnes où, pourtant, la venue du soleil est un perpétuel émerveillement. Du fond de notre trou nous assistions pantois à la victoire éternelle du Seigneur sur les ténèbres, au miracle de Sa Création. Et, mieux qu'aucun prêche, la chaude lumière emplit nos âmes d'espoir.

Monseigneur Beauvais savait exactement ce qu'il faisait : si nous avions campé ici c'était pour cet instant, béni mais trop court. Dans deux heures le soleil n'éclairerait déjà plus notre fosse. L'ombre reviendrait, accompagnée du froid et de la morosité. Alors, pour nous aider à continuer notre voyage, il avait décidé de nous accorder le privilège de cette aube magnifique. Les hommes, d'ailleurs, oublièrent toute prudence,

marmonnant entre eux, s'extasiant à voix basse. La ravine se chargea d'amplifier les sons si bien que l'on aurait pu croire à la présence d'une armée de dix mille hommes. Mais Beauvais laissa faire car il était inutile de briser la magie qui s'était emparée des lieux. Je surpris même sur quelques bouches, d'habitude crispées en un rictus guerrier, l'ébauche de sourires au moins aussi lumineux que le levant. Cela acheva de me convaincre de la perspicacité de Monseigneur Beauvais et de son expérience de l'âme humaine.

Lorsque je me tournai vers lui je le trouvai agenouillé près d'une paroi, dans un petit recoin d'ombre que le soleil n'avait pas encore dissipé. Il cherchait quelque chose, mains posées à plat sur la roche et paupières closes. A le voir ainsi on aurait pu le croire en prière, mais ses gestes reflétaient une impatience incompatible avec l'acte de foi. Le reste de la troupe, tout à la contemplation de l'aube, ne nous prêtait guère attention. Je me rapprochai de mon maître et je compris à son geste de défense qu'il ne m'avait pas entendu venir. J'en fus étonné car monseigneur était un combattant aguerri : rien ne semblait pouvoir le surprendre. Sa réaction me fit réaliser que la raison de notre présence ici n'était pas uniquement liée à la contemplation du soleil, si magnifique soit-il et, sa surprise passée, il retourna à sa fouille méthodique de la paroi rocheuse encore plus empressé.

« Nous n'avons que peu de temps, Jacobius » siffla - t'il entre ses dents pendant que ses mains appuyaient avec force sur des pierres saillantes. « Lorsque la lumière fuira notre ravin il sera trop tard. L'entrée ne se dévoilera pas avant la prochaine lune et il n'est pas question d'attendre ». Alors qu'il parlait, la danse impatiente de ses doigts s'escrimant sur la paroi me mis mal à l'aise. Je savais devoir agir mais je ne savais comment. Mon ignorance m'exaspérait tant et si bien que je m'agenouillais dans l'herbe encore gelée, fouillant sol et paroi avec autant de hâte que d'exaspération. « Le secret est bien gardé. Nous ne saurions affronter les dangers de la passe sans lui rendre visite. Il est le gardien. Sans sa bénédiction notre mission s'arrête là. Nous ne pouvons plus faire demi-tour. Nous devons absolument trouver l'entrée ». Ses paroles énigmatiques piquèrent ma curiosité. Je me mis à arracher l'herbe, gratter les rochers avec l'espoir de trouver ce qui lui échappait. Il semblait converser avec moi mais il ne parlait qu'à lui-même, seul remède contre l'anxiété qui, de minute en minute, rendait ses gestes enfiévrés.

Lorsque, dans un accès de frustration, il dégaina et frappa la pierre nue de ses courtes épées, je perçu enfin l'homme sous la bure. Il frappa, encore et encore, jusqu'à ce qu'un éclat de métal arraché à sa lame rebondisse sur la roche et vînt s'enficher dans son avant bras. La douleur lui rendit ses esprits. Elle lui fit prendre conscience des regards interloqués pesant sur lui. Tous les hommes s'étaient tus. Ne retentissait encore, tel le fracas d'une troupeau affolé, que le tintement déformé des armes sur la pierre. Dans un abattement inhabituel chez lui, il s'assit la face tournée vers le sol, les épaules affaissées. Le désespoir tangible de cet instant nous apparut d'autant plus qu'il émanait de Beauvais, notre seule ancre dans l'océan de l'horreur. Bien que personne ne parle, c'était comme si un nuage malin flottait sur nos têtes, cherchant à absorber chaque parcelle de cette joie que l'aube avait si bien su faire naître.

Absorbé par la scène, mon esprit mis du temps à réagir à ce que mes mains ressentaient indubitablement : une douce chaleur au milieu du sol gelé. Reportant mon attention vers la terre, je fus témoin du plus infime des miracles : une violette ouvrait ses pétales délicats à la lumière orangée du jour naissant. Le gel, à l'endroit où j'étais assis, reculait, s'effaçait, et, dans la terre maintenant humide, une myriade de fleurs fragiles éclosaient comme autant de minuscules brasiers. En un instant un cercle de chaleur se forma autour de moi, s'élargissant à chaque seconde. D'abord je crus aux effets naturels du soleil sur la végétation. Mais, tandis que le froid s'écartait de moi comme le chien s'écarte de la main qui bat, je compris que l'endroit réagissait à ma présence. Et Beauvais, un sourire béat sur les lèvres, hocha doucement la tête, semblant rire à quelque plaisanterie prononcée par d'invisibles bouches. Je me relevai prestement, centre d'attention de notre groupe. Le cercle autour de moi avait maintenant un diamètre de plusieurs coudées. Les fleurs croissaient toujours, seules tâches de couleur dans notre fossé grisâtre. Interdits, les hommes étaient à genoux. Certains priaient silencieusement.

Je me retournai vers Monseigneur Beauvais, cherchant le réconfort dans ses yeux. Il s'était lui aussi agenouillé, mais tourné à nouveau vers la paroi, non vers moi. Il avait repris sa fouille avec cette fois beaucoup plus de déférence que d'impatience. Il se trouvait à l'endroit précis où le cercle rencontrait la pierre et en inspectait chaque centimètre. Je me dirigeai vers lui, incapable de soutenir un instant de plus les regards incrédules de mes compagnons.

« Il réagit, Jacobius. Il sent encore ta présence. Ta pureté va tous nous sauver ». Il braqua sur moi son regard impérieux mais, loin d'y trouver reproches et colère, je n'y lisais que de la joie.

- Et maintenant, tu vas devoir apprendre à vivre avec ta réputation nouvellement acquise » dit-il avec un mouvement de tête en direction de la troupe et un petit rire.

- Monseigneur, je ne comprends rien. Que se passe-t'il ici ? Quel est ce prodige ?

- La vie, mon fils, la vie est toujours ici, au cœur de l'Enfer et c'est un présage plus que favorable » déclara – t'il en éclatant d'un rire franc.

Sa main passa soudainement au travers de la paroi. Le gel avait jusqu'à présent caché l'entrée d'un boyau, emprisonnant racines, feuilles et pierres dans un étau glacial. La chaleur soudaine en avait fragilisé les contours si bien que lorsqu'il la retira, l'amalgame se brisa en éclats bleu-tés, laissant apparaître une entrée. Elle était creusée à même la roche, à peine plus haute qu'un homme se tenant debout. Le sol était recouvert d'une épaisse couche végétale brunâtre, sèche et froide mais par endroits j'apercevais d'antiques pavés grossièrement taillés. Beauvais épousseta soigneusement la glace sur la paroi tout autour de l'entrée, révélant des inscriptions qui dessinaient d'élégantes arabesques sur la pierre nue. Beauvais les lu à haute voix : « En prière ici je demeurerai. La tête baissée, les yeux clos je chuchoterai le nom du Seigneur dans les ténèbres. Par l'humilité je trouverai le courage, par la pauvreté le salut, par l'immobilité la force. Et s'il advient que sur le chemin je trépasse, que mon sacrifice scelle à jamais cette route ».

A cette époque, ma connaissance du catéchisme émariste était sommaire, se bornant aux passages de l'Évangile enseignés à tous les jeunes du Royaume ainsi qu'aux textes fondateurs de la nouvelle Bible. Sur l'instant je ne saisis pas la portée de ces quelques lignes, pensant à tort qu'elles étaient les dernières paroles d'un ermite important. Si j'y avais reconnu les préceptes fondateurs de mon Ordre, j'aurais montré plus d'humilité. La seule différence résidait dans la dernière phrase, absente des livres. Mais, ignorant de tout cela, je fis un pas dans le sombre corridor. La réaction de notre guide fût immédiate : il tenta de me tirer violemment en arrière, agrippant le col de mon ample manteau avec une force décuplée par une peur palpable. Cependant, là où son geste était vif et puissant, sa prise manquait de force : il laissa retomber sa main gantée pour la presser entre ses genoux, en proie à une douleur aigüe.

J'étais interloqué, tant par cette empoignade que par l'odeur : la chair brûlée, cela empestait la chair brûlée. Comprenant soudainement, j'accourrai auprès de monseigneur Beauvais pour lui apporter mon aide mais il me repoussa vivement vers l'entrée, de toute sa force. Quand il se redressa pantelant, je pensais voir sur son visage de la colère, de la fureur peut être. Mais au lieu de ça il souriait au milieu de ses larmes de douleur, me fixant comme s'il me voyait pour la première fois. Il ôta son gant pour montrer sa main : la peau noirâtre et fumante était craquelée par endroits jusqu'à hauteur du poignet, laissant affleurer la chair rose : « Regarde, Jacobius ! Regarde donc ! Je n'ai pas le droit de pénétrer ici. Même si je suis né pur, je ne le suis pas encore assez pour pénétrer dans ce sanctuaire. Toi seul le peux. Lorsque l'hostie t'a guéri, elle t'a donné la pureté telle que je ne l'ai jamais connue avant ! Tu es un miracle, Jacobius, tu es un miracle ». Pour un peu il aurait mis un genou à terre devant moi. Mais il dû percevoir mon trouble et au lieu de cela se rapprocha pour m'embrasser paternellement : « Mon enfant, tout ceci doit être confus pour toi. Mais tu es la preuve vivante du pouvoir du Seigneur sur le Mal. Il t'a choisi, Jacobius ! Toi seul à le droit de pénétrer ici, ta pureté te met à l'abri de Sa colère. Tu ne brûleras pas. Alors tu dois rentrer et nous ramener l'eau qui coule au cœur de la grotte, c'est l'unique manière de protéger notre groupe du Mal. Je me croyais suffisamment pur pour le faire mais j'avais tort ! L'orgueil m'a aveuglé, mon fils et tu m'as ramené à la raison ! Le Seigneur t'a placé sur notre route, nous devons nous rencontrer pour cet instant. Tu es notre guide, ne nous fait pas défaut ».

Sa dernière phrase aurait pu sonner comme une menace mais c'était une supplique. Il savait qu'il demandait beaucoup à un enfant malmené par la rudesse de la vie sur les Terres Souillées. Il craignait un refus obstiné, qu'il aurait malgré tout compris et accepté car il n'était pas homme à imposer ses décisions. Lorsque j'y repense aujourd'hui, je suis convaincu qu'il aurait tenté d'y aller lui-même si j'avais refusé. Il aurait affronté une souffrance indicible, pour ses hommes menés jusqu'ici par ses décisions. Et il serait probablement mort en essayant.

Devant son insistante gentillesse, je regardai fixement l'obscur portail, tentant d'y percevoir le danger. Puis je fixais de nouveau mon mentor : toute anxiété avait disparu de ses traits, remplacée par une gravité insoutenable. Je pouvais presque entendre son esprit me supplier, m'exhorter à agir. Mais cela ne passerait jamais le barrage de ses lèvres, il était trop

humain pour ça. Pris d'une soudaine impulsion, je détournai le regard et me dirigeai vers le sombre passage, affichant cette bravoure irréfléchie propre à l'âge tendre. J'entendis son soupir de soulagement avant de me lancer dans les ténèbres. »

Verset 9 : Épreuves

« La lumière s'arrêtait à quelques mètres de l'entrée. Je parcouru l'espace éclairé, feignant la bravoure, puis ralentis le pas lorsque la pâle lueur de l'aube ne pu m'éclairer d'avantage. Dans un automatisme de survie mes mains se tendirent pour rester en contact avec la paroi, seul garde-fou dans les ténèbres et, malgré l'impression de danger qui faisait naître en moi de violentes vagues d'angoisse, je me forçai à continuer implacablement. Je devais me montrer digne de la confiance que mon maître avait placée en moi. Je ne voulais pas faiblir.

Pas hésitant après pas hésitant, je progressais dans les ombres. Les craquements sinistres sous mes pieds me hurlaient de faire marche arrière, évoquant avec force de terribles images de crânes blanchis et d'ossements entassés. Puis, après une éternité d'obscurité, je réalisai soudain que je distinguais mon chemin : ma vision s'était habituée aux ténèbres. Le couloir suivait une droite rugueuse, en pente douce. L'écho de mes pas m'apprit la présence d'un dallage solide sous les détritrus. Le plafond, d'abord oppressant par sa proximité, allait en s'élevant si bien que la claustrophobie naissante recula rapidement. Ca et là des tâches claires confirmèrent mon intuition : j'avais dans un cimetière. Le sol était jonché d'ossements mais ils n'étaient pas normaux à en juger par leur taille aberrante ou leurs difformités caractéristiques. Des régressifs. En nombre incalculable. Tous étaient venus ici et avaient trépassé. Je revis la brûlure de mon maître, pourtant pur, infligée par ce lieu étrange. Toutes ces créatures étaient arrivées très bas dans le corridor, malgré les souffrances qu'elles enduraient. Un supplice au-delà de toute compréhension, de toute résistance humaine que s'étaient infligés ces monstres. Pourquoi ? Je me remémorais la brûlure de l'Hostie, son impitoyable morsure. Jamais je n'avais ressenti pareille torture et, l'espace d'une pensée, j'éprouvai presque de l'admiration devant la détermination de ces êtres prêts à regarder sans ciller un destin de douleurs impensables.

Je butai soudain contre une masse blanchâtre qui s'en fût rouler avec bruit le long du couloir. J'étais certain d'avoir touché un crâne mais remerciais le Ciel de ne l'avoir pas clairement distingué : je l'aurais découvert tordu, grimaçant, animal mais aussi humain. De rares théologiens, dont les hypothèses frisent l'hérésie, pensent le Mal à la manière d'un révélateur, supposant ainsi que la Bête influence uniquement ceux qui y sont prédisposés. Les bons croyants ne sauraient être atteints car ils ne

peuvent agir contre les Ecritures mais les mauvais, eux, voient leurs sombres espoirs les dévorer vivant. Ils ne peuvent qu'obéir à leurs pulsions abjectes, dont la force d'attraction est décuplée par la Maladie. Puis, quand ils abandonnent toute foi, le Diable les prend, donnant à leur corps l'apparence et les pouvoirs de leurs désirs inavoués. Selon ces penseurs chaque homme porte en lui sa propre damnation. C'est ainsi qu'ils expliquent la diversité des mutations observées chez ceux qu'emporte le Mal Maudit.

J'écoutais attentivement. Les yeux fermés, j'attendais la horde de régressifs qui, à n'en pas douter, surgirait bientôt pour mettre un terme à mon existence. Je les devinais d'une brutalité sans limite. Horribles, obscènes, puants. Je les imaginai tant et si bien que je m'agenouillai, tête baissée, prêt à recevoir le coup fatal. Rien ne vint pourtant. Presque étonné, il me fallut plusieurs minutes avant de me résoudre à reprendre espoir. Je retrouvai le contrôle de mes pensées, luttant pour réprimer l'envie de déguerpir au plus vite et d'abandonner ce lieu obscur.

C'est à ce moment que je sentis le tranchant d'une lame gisant au sol à moitié enfouie dans la poussière, sur laquelle ma main pesait lourdement. J'ôtai ma paume du mordant de métal, surpris d'y trouver l'odeur du sang : je m'étais profondément entaillé mais ma peur semblait avoir paralysé toute sensation. Je ramassai l'objet avec circonspection pour l'étudier précautionneusement avec mes doigts plus qu'avec mes yeux.

C'était une longue et fine dague, à la forme simple mais sûrement subtilement ouvragée. Un éclat ténu m'indiqua son parfait état de conservation : la poignée recouverte de cuir n'avait pas subi l'outrage des ans. Je décidai de la garder car mon maître n'avait pas estimé nécessaire de m'armer malgré la dangerosité de notre voyage. De toute façon, j'aurais été bien incapable de la manier efficacement, n'ayant reçu aucune formation de combattant mais son seul contact m'apportait une assurance plus que bienvenue ici, au fond de la terre.

Je trouvai le courage de continuer dans le noir. Il est toujours terrifiant de réaliser combien, lorsqu'un de nos sens vient à manquer, le temps et l'espace deviennent des étrangers. Trois pas deviennent des kilomètres. Une seconde dure des années. Et les quelques enjambées qui m'amènèrent jusqu'à un tournant traître furent les plus longues de ma vie. Pris au dépourvu, je faillis heurter la paroi de plein fouet mais mes

mains m'indiquèrent le danger à l'ultime seconde. Heureusement car à partir de ce point un escalier aux hautes marches s'enfonçait droit dans la noirceur. A tâtons, j'appréhendais le virage. Ma main saisit un garde-corps branlant, probablement en métal et j'entamai précautionneusement la descente.

L'irrégularité des marches rendait toute précipitation dangereuse. Ma progression aveugle, d'une lenteur abominable, laissait mon esprit libre de vagabonder à sa guise. Il se perdait en de futiles considérations, comme c'est souvent le cas lorsque l'attention accapare tous les autres sens : j'imaginai déjà la future gloire à ma sortie, les compliments de mes compagnons. Mes pensées sautèrent soudain aux os jonchant le sol, à peine devinés mais évocateurs de peurs encore récentes. A la manière d'une flamme tremblante, la lumière de ma réflexion suivait un chemin erratique. Après avoir empli mon âme de terreur, elle m'amena à considérer d'une manière étonnamment détachée la présence d'un bruit régulier, rappelant le gargouillis d'un ruisseau. Comme si l'information, d'une importance primordiale, devait rester à portée de conscience. Puis elle se perdait totalement dans la subite sensation d'une irritation de ma peau, comme une chair de poule persistante, avant de retourner à mes aspirations de gloire et d'héroïsme.

Perdu au milieu d'un escalier d'ombres, et dans mes pensées, je sentis soudain mon pied déraiper. Dans un battement de cil mon esprit retrouva sa place. Ma main droite se raccrocha fermement au guide de métal tandis que je percevais mon corps partir, pieds en avant. La rambarde plia sous l'affront et j'eus le temps de l'imaginer se rompre. Mais le choc de mes reins sur l'arête acérée d'une marche, la douleur qui s'ensuivit, ramenèrent mes pensées vers des considérations plus immédiates. J'avais descendu plusieurs degrés en râpant affreusement le fond de mon pantalon de toile grossière, pourtant d'une résistance éprouvée. Cela avait sûrement évité d'égratigner ma chair mais, comme le suggérait la cuisante sensation de brûlure, n'avait pas laissé mon fondement indemne. Je me relevai lestement pour presser les parties endolories et en atténuer la souffrance mais aussi dans un élan de honte, comme si une foule hilare eût été témoin de la scène. Réaction ridicule, certes, mais qui me fit instantanément reprendre le contrôle de mes gestes.

L'oreille aux aguets, le corps tendu de souffrance et d'appréhension, j'écoutais. Le bruit ténu d'eau courante emplissait alors tout le tunnel.

Jusque là trop absorbé dans mes réflexions, je n'avais pas réalisé que je me dirigeais droit vers lui. Les échos gagnaient en puissance, signe indiscutable d'un écoulement important. Non pas un ruisseau, comme j'avais d'abord pu croire, mais une rivière au flot régulier. Ce fut comme une vague rassurante : un son connu auquel me raccrocher. Le murmure apaisant d'un simple cours d'eau. Je repris ma route en redoublant de prudence. Je tâtais du bout du pied chaque marche rencontrée, appuyant fermement jusqu'à ce que je juge raisonnable de basculer vers l'avant sans trop de risques. Je serrais fermement la dague de ma main libre, car dans ma chute je m'étais sérieusement entamé la cuisse, manquant d'y planter la lame effilée. Je ne voulais pas mourir ici de n'avoir su tenir correctement mon arme et m'être empalé dessus par pure maladresse. Repensant à mes aspirations glorieuses des minutes précédentes, je ne pus m'empêcher de sourire. Quel piètre héros !!!

La peur avait relâché sont oppressante emprise pour se terrer, à l'affût, dans une lourde boule de chaleur au creux de l'estomac. Elle attendait son heure pour surgir. Mais pour l'instant ma chute et le chant rassurant de l'eau la tenaient suffisamment éloignée pour que je retrouve un pas plus sûr. J'avais maintenant l'esprit et les sens assez clairs pour percevoir la lueur diffuse baignant l'extrémité de l'escalier qui jusque là m'avait donné un bon aperçu de l'infini. Une douce luminosité dorée dansait gaiement sur les murs de roches. Je n'étais qu'à quelques marches de l'eau. La vue retrouvée, l'espoir d'être arrivé, la joie d'être en vie mais surtout la perspective de le rester, tout cela se mêlait alors que je survolais les dernières marches, insouciant de la chute. Je riais aux éclats. Des larmes d'allégresse roulaient sur mes joues pour s'écraser au sol ou sur les ossements déformés, toujours présents. La joie n'eût été si forte, j'aurais immédiatement remarqué leur présence par leur stupéfiante multitude. C'était étrange : j'avais recouvré l'usage de la vue mais ne voulait rien voir d'autre que cette salvatrice lumière, ignorant l'évidence macabre des squelettes, figés dans la mort en d'improbables postures de souffrance.

Je pris pied sur la petite terrasse en bas de l'escalier au milieu des craquements d'os. Il était impossible de marcher sans les éviter. Mais mes yeux étaient déjà fixés sur l'eau, avides de lumière. Un rayon d'un jaune chaud et rassurant filtrait d'une fine crevasse dans le plafond de cette immense cavité naturelle où j'étais parvenu et se reflétait à la surface d'une rivière cascasant en contrebas, à quelques mètres à peine. De

l'écume bouillonnait près de la berge argileuse. Le courant était plus fort que je ne l'avais cru. La lumière, ici, était d'une majesté incomparable, revêtant les teintes les plus improbables au contact des cristaux multicolores pris dans les sédiments ou lorsqu'elle se reflétait à la surface de l'eau bleu clair. Les murs de ce sanctuaire, bariolés de couleurs changeantes, semblaient vibrer de cette même jubilation naturelle qui anime le monde lorsque revient le printemps et que le soleil rend la vie à la terre gelée. Tout n'était qu'émerveillement.

Jusqu'à ce que mon regard se pose sur le spectacle apocalyptique offert par les ossements : des centaines, peut être plus, à la forme grotesque, recroquevillés sous les feux d'une douleur infernale. L'escalier continuait à descendre après la petite terrasse où je me trouvais, mais il était enseveli sous les cadavres. En dessous, la large berge ressemblait à un champ d'ivoire. Curieusement, l'autre côté du cours d'eau semblait vierge de tout squelette mais une végétation dense et verte y prospérait, juste dans le cercle de lumière tombant du plafond. Tous ces morts, dans leur ultime geste, semblaient tendus vers le centre de la caverne d'où jaillissait à grands bruits d'une cavité située en hauteur, l'eau qui était la source de cette rivière souterraine. D'où j'étais, le spectacle était étonnant : le champ de cadavres formait les pétales blancs d'une étrange fleur dont le cœur était l'îlot illuminé où tombait la cascade.

Une goutte de chaleur suintant de mes narines et s'échouant sur mes lèvres m'arracha à la contemplation. Son goût salé me fit comprendre que je saignais abondamment. Je me mis à trembler. Tout mon corps, pris d'une chair de poule douloureuse, s'agitait spasmodiquement comme en proie à une volonté extérieure. Je tombai à genou, incapable de maîtriser les convulsions. Les bris d'os pénétrèrent douloureusement ma chair. Je me sentis partir en avant dans un effroyable ralenti pour m'affaler au sol, incapable de me retenir. Mon visage heurta le dallage grossier de plein fouet mais je ne perdis pas conscience. Je ressentais la douleur totale de mon corps qui allait croissant. L'air entraît irrégulièrement dans mes poumons, au gré des tremblements. Mon cœur, par de puissants et rapides battements, charriait la souffrance dans toute mon anatomie. Mon esprit était paralysé par cette subite agression. Je ne comprenais pas d'où elle venait ni pourquoi cependant j'avais maintenant la réponse à la présence des cadavres entassés ici. Puis, lorsque la douleur parût ne plus pouvoir grandir encore vînt la brûlure. Ma chair se recroquevilla sous les assauts d'un feu invisible dont la source était sans doute

possible au centre de la caverne et l'odeur de ma peau en train de se consumer satura mes narines.

Curieusement cela eût un effet apaisant, je retrouvai mes esprit. Je compris le pourquoi de ma faiblesse : l'endroit était un sanctuaire. Il était protégé du Mal et de ses rejetons par sa pureté, qui semblait absolue, car ni mon maître ni moi ne pouvions y pénétrer sans risquer notre vie. J'avais présumé de ma foi et le Seigneur me rappelait à l'humilité en consumant mon corps. Avec ce qui me restait de force je parvins, entre deux accès de tremblement, à me retourner pour contempler le plafond où dansait la lumière. Le spectacle était magnifique car les reflets changeants faisaient naître sur les parois un captivant spectacle d'ombres animées. Au milieu de la douleur vînt une paix reconfortante à la vue de ce simple miracle.

Puis les convulsions reprîrent de plus belle. Mon corps, sous leur emprise, se déplaçait par brusques secousses sur le sol poussiéreux. Mes talons, ensanglantés d'avoir raclé la pierre, battaient une terrible cadence qui résonnait jusqu'aux tréfonds de la caverne tandis que ma tête, en un incessant va-et-vient, heurtait le dallage grossier jusqu'à la limite de l'inconscience. L'infâme odeur de chair grillée s'accentua encore. Alors mon coeur s'emballa, irrégulièrement, puissamment. La douleur me transperçait la poitrine à chaque battement, comme une aiguille chauffée à blanc. La sueur inondait ma peau brûlante, rance et acide. Puis, en un affolant paroxysme, tous mes muscles se contractèrent. Mon corps, tendu comme un arc bandé à l'extrême, reposait uniquement sur les talons et le haut du crâne. Mes poumons tétanisés refusaient de laisser l'air entrer. Mes yeux s'étaient révulsés. J'étais centré sur la pression de mon coeur contre ma cage thoracique : ses palpitements désordonnés s'accéléraient encore, charriant toujours plus de sang dans mes veines déjà gonflées par l'effort. Je priais, non pour ma sauvegarde mais pour un terme rapide à ma souffrance. Mes dents crissèrent affreusement lorsque que mes mâchoires se resserrèrent un peu plus. Je sentis même l'émail d'une de mes molaires s'effriter. Mon coeur battit une ultime et douloureuse fois, puis cessa. La douleur s'évanouit instantanément. J'en remerciai le Seigneur avant de laisser mon esprit s'aventurer dans ses propres ténèbres.

Ce fut le froid glacial qui me ramena brutalement à la conscience. J'ouvris les yeux. A travers l'eau je voyais la petite terrasse d'où j'étais tombé. Une chute d'une dizaine de mètres. La lumière arrivait jusqu'à

moi, à peine filtrée par la rivière d'une étonnante limpidité, et jouait sur mes vêtements. J'avais été emporté sur quelques coudées puis rejeté dans un étroit renfoncement de roche lisse où le courant me maintenait sous la surface, non loin de la berge. J'étais stupéfait d'être encore en vie. Tous mes muscles étaient douloureux, particulièrement mon cou et l'arrière de ma tête, mais mon coeur battait régulièrement. La rivière n'était pas profonde cependant la force du courant plaquait mon corps au fond de l'eau, le râpant rudement contre la vase sablonneuse. Les poumons en feu, je pris appui des deux pieds dans le limon pour, d'une impulsion désespérée, crever la surface. L'air s'engouffra dans ma gorge, salvateur. J'eus à peine le temps de me cramponner instinctivement à une aspérité rocheuse avant que l'implacable puissance de la rivière ne tente de m'emporter, définitivement cette fois. Je trouvai la force de me hisser sur la berge humide, saisi par le froid. La vapeur s'élevant de mes lourds vêtements saturés d'eau montait droit dans la lumière dorée coulant du plafond, comme s'ils étaient en flamme. Je les ôtais fébrilement, sachant la mort certaine si je ne me séchais pas dans la minute. Je frissonnai, nu dans le cône de chaleur, la peau couverte d'une chair de poule due autant au froid qu'au pouvoir de l'endroit.

Tout jeune déjà je connaissais les gestes nécessaires à ma survie sur les Terres Souillées : mon père avait suffisamment usé sa patience avec le turbulent garnement que j'étais pour qu'ils soient ancrés profondément, comme une seconde nature. Je pris du sable grossier mêlé de cailloux et entrepris de me frotter avec force. Cela servait non seulement à sécher l'eau mais aussi à activer la circulation du sang pour éviter la paralysie. J'arrêtai lorsque ma peau prît une teinte rouge vif, douloureuse. J'avisai un amas de feuilles mortes tout proche et m'y enfouis totalement. La chaleur revînt doucement, en vagues bienfaisantes. L'épuisement, jusque là repoussé par le froid et le danger, gagna son combat contre ma vaillance. Je plongeais instantanément dans ce sommeil profond où les rêves n'ont pas de place, là où corps et âme peuvent trouver un repos total.

Je repris conscience au fond de mon nid improvisé. La température dégagée par mon corps, combinée à la chaleur du soleil tombant du plafond faisait rempart au froid tenace qui régnait en maître sous la terre. Je renâclais à risquer un oeil hors de mon abri, de peur de perdre ce précieux réconfort. Mais je le devais à tous ceux qui m'attendaient à l'extérieur. Je n'avais aucune notion de l'écoulement du temps car la luminosité n'avait pas faibli. Peut être la réverbération des rayons solaires

sur l'eau limpide et les cristaux colorés empêchait-elle toute conscience des cycles ? Toujours est-il qu'il régnait ici une lumière perpétuelle qui, à n'en pas douter, expliquait la foisonnante végétation aperçue à mon arrivée et m'empêchait d'estimer précisément mon temps de repos. Lentement, je repoussai les larges feuilles séchées de mon visage pour dégager mes yeux toujours clos. Avec précaution, je les entrouvris avant de les refermer précipitamment sous les assauts d'un froid sournois s'insinuant dans mon repaire par tous les interstices. Des larmes glaciales perlèrent sur mon visage alors que le fragile confort de mon nid s'évadait par la trouée. Je n'avais plus le choix. Je rassemblai mon courage et jaillis hors de ma cachette pour me jeter sur mes vêtements abandonnés à portée de main. Avec soulagement, je les trouvais presque secs. J'enfilai avec délice mon épais manteau avant de jeter de rapides regards alentours.

J'étais sur l'îlot central, là où la cascade jaillissait des hauteurs pour fouetter violemment le sol caillouteux dans un bruit de roches entrechoquées. Je pouvais voir, sur l'autre berge, les champs de squelettes tous tournés dans ma direction. Je me trouvais au point de convergence, désignés par tous ces morts comme l'ultime cause de leurs souffrances. Loin d'éprouver un quelconque malaise, j'étais ici plus en sécurité que je ne l'avais jamais été, sentiment aussi réconfortant qu'inexplicable. Au milieu des plantes, entouré de cette eau claire et vive, je savais qu'aucun mal ne pouvait plus m'atteindre désormais. Je comprenais avoir passé une sorte de test imposé par ce lieu mystique. D'ailleurs l'absence de traces de brûlure ou de commotion sur mon corps indiquait indubitablement ma réussite. Le seul bémol à cette sensation de sécurité était une chair de poule persistante, non imputable au froid depuis que j'avais passé mon manteau sur mes épaules. Par vagues régulières, comme une pulsation irritante, ma chair se hérissait inexplicablement.

En reportant mon attention sur la berge, j'eus la ferme conviction que le niveau de la rivière était anormalement haut : à travers l'eau claire je distinguais nettement son ancien lit , presque un mètre en deçà de l'actuel. Des yeux je suivis le cours d'eau pour trouver l'ouverture par laquelle il s'échappait et finis par distinguer, au fond de la caverne, des cavités obscures. Je me dirigeai dans cette direction, lentement car le contact de mes pieds nus sur la terre froide engourdissait mes jambes, pour comprendre rapidement mon erreur : à l'endroit où disparaissait la rivière, ce que j'avais pris pour l'orifice d'un souterrain était en fait un amas de corps difformes, de branches et de rochers, entassés de manière

à boucher le passage. En observant attentivement, j'acquis la certitude d'être face à des cadavres récents car la putréfaction n'avait pas encore commencé son travail. Ils étaient tous marqués des stigmates caractéristiques de l'exposition mortelle au pouvoir du sanctuaire, avaient tous le teint bleuâtre des noyés mais ils n'étaient pas réduits à l'état de squelettes. A les voir ainsi, je sus qu'ils s'étaient sacrifiés à dessein : leurs postures suggérait un agencement intelligent, destiné à obstruer efficacement et durablement le conduit. Je réalisai avec horreur leur détermination, la plupart des squelettes n'ayant pu approcher l'eau plus loin que la berge, ainsi que le degré de leur contamination : ils étaient, certes, difformes mais ils portaient des vêtements en bon état et des armes à l'utilisation complexe. Surtout, ils avaient réussi à s'aventurer dans le cours d'eau pour mener à bien un projet commun, sans succomber immédiatement à la pureté des lieux...

Je n'ai jamais compris l'impulsion subite qui me fit me déshabiller et plonger pour tenter de défaire le barrage hétéroclite. Sans réellement le souhaiter, je me retrouvai sous l'eau glacée, occupé à tirer avec acharnement sur des bras ou des jambes. Un seul mot occupait mes pensées : blasphème. Je luttais âprement contre le froid, le poids des cadavres, le courant violent. Dans un premier temps mes efforts semblèrent vains. Lorsque j'arrivais à desceller une pierre solidement enchâssée, un bras ou une branche poussé par la force de la rivière venait immédiatement colmater la brèche mais après plusieurs minutes éprouvantes je parvins à faire basculer le premier corps. Il était blafard, adipeux et ses membres disproportionnés semblaient prêts à surgir de l'eau pour m'attraper à la gorge. Il sombra soudain, sous une poussée plus puissante, pour se retrouver coincé au ras de l'eau. L'espace dégagé fut immédiatement rempli d'eau s'y engouffrant à grands bruits. Encouragé, je repris ma tâche de plus belle en arrachant avec violence ce qui me tombait sous la main, que ce soit organique ou non. Après avoir dégagé trois autres corps non moins effrayants, je constatai avec soulagement que l'eau avait déjà baissé. La force du courant se chargea d'emporter dans les ténèbres ce qui restait. Harassé et trempé, je m'apprêtais à remonter sur la berge lorsqu'un scintillement rougeâtre au fond de la rivière attira mon attention. Là, juste à l'endroit du barrage, une épée sombre était enfoncée dans le sable jusqu'à une garde hérissée de pointes. La pierre précieuse incrustée dans le métal du pommeau reflétait la douce lumière dorée pour la transformer en un halo sanguinolent.

J'étais intrigué par ma trouvaille mais aussi étrangement mal à l'aise. Je ne saisis pas la signification de la présence d'une telle arme ici, cependant il émanait d'elle une aura inquiétante. J'approchai avec précautions, plongeai mes mains dans l'onde, saisi la poignée à deux mains et tirai brusquement. L'épée vint facilement. Si facilement que j'en tombai à la renverse. Sans prendre le temps de l'observer, je regagnai la berge en la traînant derrière moi avant de m'allonger une fois encore dans mon tas de feuille, à bout de souffle. Les yeux mi clos, j'écoutais l'écoulement de l'eau maintenant paisible. Un sourire de satisfaction se peignit sur mes lèvres sans que j'en comprenne réellement la cause. J'avais confusément conscience d'avoir accompli quelque chose d'important. Je pouvais enfin me reposer. Cela me suffisait pour l'instant. »

Verset 10 : Révélations

« Je m'éveillais dans une douce chaleur après un sommeil profond. J'étais parfaitement reposé, mon manteau avait séché et la lumière abondante qui tombait du plafond baignait mon refuge d'une agréable teinte orangée. Nulle angoisse, nulle impérieuse priorité. Juste un bien-être total. Je passai la tête à travers l'épaisseur de feuilles mortes pour observer la caverne autour de moi, ébahi par le changement : la lumière, toujours présente, était encore accentuée par la baisse du niveau de la rivière. On se serait cru au grand air par un jour d'été. La clarté m'éblouit, puis, lorsque mes yeux y furent habitués, je vis l'endroit dans toute sa splendeur. La végétation n'était pas cantonnée à l'îlot central mais croissait aussi sur les berges. Déjà, de jeunes pousses, des fleurs jaunes et des herbes folles se faufilaient entre les squelettes pour pointer vers le soleil. Soit elles étaient déjà là lorsque j'avais pénétré dans la caverne, cachées par l'ombre, soit elles avaient poussé rapidement pendant mon sommeil. L'os disparaissait maintenant sous la tige et la fleur. L'endroit avait perdu son aspect inquiétant pour redevenir un sanctuaire paisible.

En me redressant, je fus surpris de découvrir les mêmes violettes minuscules qui nous avaient indiqué le chemin, là-haut, dans le froid et le danger. Elles avaient cru en vagues concentriques dans le sol généreux tout autour de mon abri jusqu'à recouvrir entièrement la berge. J'étais enchanté du spectacle ainsi que de ma participation manifeste à ce petit miracle : la destruction du barrage avait libéré les lieux du Mal. Partout les fleurs partaient à l'assaut de la roche, les arbustes tendaient leurs branches encore vertes vers la chaleur et des baies pourpres croissaient dans les buissons émeraude. La saisissante transformation rajoutait encore, si c'était possible, à la majesté de la grotte.

L'endroit où la cascade rencontrait le sol caillouteux avait connu un changement radical : d'élégants bosquets blancs, auparavant rachitiques et nus, s'élançaient hardiment vers le plafond. Pendant mon sommeil ils avaient gagné deux coudées au moins et s'étaient parés d'un sublime feuillage écarlate. Ils formaient un cercle parfait autour de la naissance de la rivière, semblant garder les lieux de leur silence triomphant. Leur beauté irréelle éclipsait le reste. J'étais hypnotisé par le spectacle de leur ramure tremblant délicatement sous la brise légère créée par la cascade. L'eau, que je pouvais distinguer à travers les feuilles, scintillait telle l'argent liquide. Elle coulait sur les racines, perdant ainsi de sa force pour

former un ruisseau tranquille qui nourrissait la rivière. Et, lorsque je me fus gorgé à loisir du spectacle, je sus qu'on m'observais.

Pas hostilement ni sournoisement, néanmoins on détaillait chacun de mes gestes. Pour un peu, j'aurais juré que toute la grotte retenait son souffle, suspendue à mon prochain mouvement. Une onde de chair de poule me prit lorsque mon regard croisa celui d'une forme humaine, agenouillée sous le flot de la cascade, les mains jointes. La posture traditionnelle de la prière. Ma peau douloureuse réagissait une fois encore à l'endroit. Sans doute aucun, je compris que la source du pouvoir émanait d'elle et qu'elle m'observait. Pas réellement, car l'immobilité de sa posture sous la force de la cascade ne pouvait être humaine : une statue, sûrement. Cependant l'impression troublante d'être jaugé ne me quittait pas.

Mes yeux s'arrêtèrent sur l'épée à la garde tourmentée. Sans réfléchir, je tendis la main pour la saisir, notant au passage que, contrairement au reste de la grotte, le sol dans un rayon d'un mètre autour d'elle était vierge de végétation. Il me semblait normal de m'armer, je vivais dans un monde hostile et la sensation rassurante de la poignée m'apporta un bref réconfort. Non pas que je me sentis en danger mais avoir une arme en ma possession c'était rassurant. Et une épée était préférable, dans mon esprit d'enfant, à la dague que j'avais trouvée. Plus imposante, sûrement plus meurtrière bien qu'elle soit aussi grande que moi et que mes bras peinent à en lever la lame. Je me retournai vers la silhouette sombre, la mine crispée en une fausse attitude de défi, car je ne souhaitais affronter personne.

La chair de poule frappa à nouveau, de plein fouet cette fois. Elle descendit par vagues jusqu'à mes mains resserrés sur la poignée. La sensation n'était plus douloureuse. A peine désagréable. Je baissai le regard sur l'arme et eus la surprise de voir une lueur rouge sombre palpiter au coeur du rubis enchâssé dans le pommeau. Je ressentis alors un froid mordant monter en moi et la lâchai immédiatement. Le Mal. Je sentais en elle le Mal, puissant, brutal et sauvage. Cette épée avait été placée ici afin de corrompre le pouvoir du sanctuaire, à n'en pas douter. A quelles fins, je n'en avais aucune idée mais le mystère des piles de cadavres trouvait enfin son explication. Je contemplai un instant mes doigts engourdis, cherchant frénétiquement l'indice d'une contamination, mais le froid s'en fût rapidement, sans plus de conséquences. A l'endroit où gisait l'arme

les fleurs se flétrissaient, laissant apparaître la terre nue. L'aura maléfique était sensible tout autour de moi telle une bulle de glace. Je restais coi, spectateur d'un blasphème sans nom.

Une nouvelle onde de chaleur me tira de mon hébétude. Je n'étais pas seul, encore une fois. La force qui se dégageait du contact subtil était implacable mais douce. Elle me murmurait mon appartenance à cet endroit baigné de la protection du Seigneur. J'étais béni, j'avais passé les épreuves et surmonté ma peur. Je n'avais rien à craindre ici. C'est cette confiance qui me fît saisir l'épée une ultime fois. Résistant à la douleur aigüe qui accompagna ce geste, je me dirigeai vers la silhouette sous la cascade, espérant ne m'être pas trompé. Je parcouru hâtivement l'espace qui m'en séparait, me frayai un passage entre les arbustes majestueux à l'écorce blanche avant de la découvrir totalement.

Sous le flot impétueux elle était agenouillée en une pieuse position. Le flot continu m'empêchait de la discerner parfaitement mais je su au premier regard qu'elle était femme. Elle portait la bure traditionnelle de l'Ordre. Un rosaire balançait à son poignet, agité par le courant. Elle avait la tête baissée, cachée sous son capuchon relevé. Ses pieds et ses genoux baignaient dans l'eau claire. Sa peau avait une teinte terreuse mais semblait encore élastique. Tout autour les fleurs violettes resplendissaient dans la lumière.

Le froid dans ma main me rappela ma mission. L'épée semblait avoir senti le danger et irradiait si fort que mon bras tout entier vibra jusqu'à l'épaule. Je m'en débarrassai avec dégoût en la jetant dans l'eau aux pieds de la statue. Le palpitement au coeur du rubis s'accéléra en projetant des rayons écarlates éblouissants. Pendant un court instant la grotte toute entière prît la couleur du sang. Puis la lumière cessa. L'arme avait touché le fond. Ce fût comme si on enlevait un poids de ma poitrine. L'impression de menace diffuse s'évapora, laissant la place à un grand calme.

L'eau se mit soudainement à frémir. De petites bulles se formaient sur le pourtour de l'arme et montaient éclater à la surface. En un instant, le frémissement se transforma en un bouillonnement sonore qui troubla la limpidité du bassin. Je ne pouvais plus voir le métal sur le fond sablonneux. L'agitation cessa rapidement et, lorsque l'eau eût retrouvé sa tranquillité, l'épée avait totalement disparu. Il ne subsistait rien du métal

blasphématoire. Il avait été détruit, consumé par le pouvoir qui régnait ici.

Ce fût comme sortir d'un mauvais rêve. Tout retrouva sa place. Le souvenir de mes compagnons, dehors à attendre mon retour, la quête qui était la mienne, mon maître et sa foi en ma valeur. J'étais venu jusqu'ici pour leur rapporter le seul moyen de traverser cet endroit infecté et je ne leur ferai pas l'affront d'un échec. Je fouillai fébrilement mon manteau à la recherche d'un réceptacle susceptible de recueillir l'eau sacrée. Je ne trouvai que la longue dague effilée qui avait entaillé ma main dans les ténèbres. A la lumière du jour elle scintillait comme si elle sortait de la forge. Le cuir de la poignée était encore mouillé mais le métal semblait avoir été savamment lustré. La lame, longue et effilée, présentait un tranchant irréprochable. La garde artistiquement décorée de fines frises attestait de son appartenance à une époque lointaine. Elle était exempte de toute trace de rouille, de ce léger voile d'oxydation sombre propre aux armes anciennes. Le pommeau était rond, gravé de méticuleuses scènes bibliques. Une ligne fine le partageait en deux parties égales, indiquant la possibilité de le dévisser. J'attrapai la petite sphère et forçai. Le métal ne résista même pas. J'enlevai la partie supérieure puis plongeai l'arme dans l'eau à l'endroit où le regard de la statue semblait se perdre en contemplation puis la ressortis et remis en place la partie manquante. La quantité ainsi recueillie était infinitésimale, à peine plus importante que le contenu d'un dé à coudre. Un doute me pris soudain : était-ce suffisant ? Son pouvoir serait-il assez puissant pour permettre à la troupe de traverser la longue ravine ?

Je fis taire mon angoisse et me résolu à quitter le sanctuaire. A regrets. La lumière avait baissé d'intensité mais le spectacle qui s'offrait à moi n'en était que plus beau : les arbres aux troncs blancs dansaient doucement sous une brise légère, les reflets colorés du soleil dans l'eau jouaient sur les parois brutes et partout les violettes éclosaient en inondant la caverne d'un parfum subtil et frais. Je me tournai vers la statue, hésitant entre un murmure de remerciement et une prière, maladroite mais dévote. C'est là que j'ai vu son visage ou plutôt son reflet dans l'eau du bassin, maintenant apaisée. Dieu qu'elle était belle. Un front volontaire. Des sourcils clairement dessinés encadrant des yeux clos. Des lèvres charnues à jamais scellées en un sourire plus doux que la vie. J'avais le souffle coupé : il se dégagait d'elle une telle vitalité que pendant un instant j'oubliai qu'elle était statue. Je m'approchai avec respect et

m'agenouillai dans l'eau, sans pouvoir quitter son reflet du regard. Des sentiments inconnus me réchauffaient le corps comme l'âme : je l'aimais sans savoir pourquoi. Elle était à la fois humble, belle et inaccessible mais je l'aimais. Son reflet semblait me sourire, me remercier des souffrances endurées ici. Dans un élan irréfléchi je portai mes lèvres jusqu'aux siennes. Elles étaient tièdes et souples, non pas dures comme la pierre dont elle semblait faite. C'était le baiser d'un enfant, sage et chaste, mais je sus immédiatement que jamais je n'en aimerais une autre. Ses traits habitaient mon esprit, la moindre ligne de son visage était inscrite en moi.

Je reculai, honteux de mon geste. Aucun éclair ne vînt pourtant me frapper pour ce blasphème, aucune punition divine. J'en étais presque surpris. Je me baissai pour observer son impassible visage, guettant le signe d'un courroux justifié. Je n'y lu que sagesse et bonté. Encouragé, j'imaginai déjà où installer un abris qui me permettrait de rester ici, perdu dans sa contemplation. Je réfléchissais à la meilleure manière de détourner l'eau pour l'utiliser facilement, au meilleur endroit pour installer un fumoir à poisson, à la façon d'agrandir la faille lumineuse du plafond pour avoir encore plus de lumière. J'imaginai sans peur des soirées silencieuses où je lui parlerais en pensée, où je vénérerais chaque seconde passée à ses côtés. A mesure que j'imaginai ces moments l'amour grandissait en moi, irraisonné. Les yeux sur son visage, hypnotisé par le spectacle de son sourire, j'étais submergé par sa présence.

Lorsque le souvenir de la raison de ma présence ici refît surface, je compris que le Seigneur dispose d'armes subtiles pour nous faire comprendre nos erreurs. Pas de tremblement de terre, pas de nuées d'insectes, pas de flamme dévorante. Juste l'indicible chagrin, la terrifiante angoisse de la séparation d'avec l'être aimé lorsque l'on sait devoir lui tourner le dos. J'étais descendu jusqu'ici pour la trouver et lui succomber en heureux vaincu. Maintenant qu'il me fallait partir, je savais que le baiser avait scellé mon cœur, qu'il demeurerait ici à jamais auprès d'elle.

La quitter et repartir vers la surface fut sans nul doute l'épreuve la plus difficile. La nausée me prit, les larmes roulèrent, mes jambes flageolèrent alors que la distance entre nous grandissait. J'hésitais à lui jeter un dernier regard qui, je le savais, ferait flancher ma détermination. J'avisai un gué et le traversai hâtivement. La violence avec laquelle je luttais contre moi-même faisait battre mon cœur à tout rompre. Les yeux

embués de larmes, je cheminai à travers fleurs et cadavres sans réellement savoir où j'étais. Lorsqu'au bout d'un temps indéterminé la lumière cessa pour devenir ténèbres, je m'adossais à la paroi en laissant échapper un soupir. J'étais dans le long couloir au bout duquel m'attendaient mes compagnons. Comme dans un rêve j'avais retraversé la terrasse, parcourut le long corridor, gravi les escalier aux marches abruptes avant de m'arrêter. J'étais là, dans l'ombre, au point de non-retour. Un pas de plus et je la quittais à jamais. J'essayais de calmer mes pleurs, de me convaincre d'avoir pris la bonne décision, je tentais de retrouver une contenance analogue à celle que j'avais en entrant mais l'impériale beauté de ses traits délicats emprisonnait ma raison.

Si la voix angoissée de monseigneur Beauvais n'avait à ce moment résonné depuis l'entrée, ma résolution aurait sans nul doute fléchi et je serais retourné auprès d'elle. Je me suis accroché, les mâchoires serrées, à la prise qu'elle offrait dans la mer tumultueuse de mes sentiments. Et je ne l'ai pas lâchée avant d'apercevoir enfin la lumière du jour au bout du long tunnel. Durant ces derniers mètres, je n'ai pu répondre aux appels de mon maître. Il hurlait mon nom sans plus se soucier d'être repéré. Il lui importait peu de mettre ses hommes en danger, cela pour moi.

Quand, ébloui par le soleil couchant, j'émergeais à l'air libre le silence tomba sur la ravine, troublé seulement par l'écho des appels. J'entendais le cliquètement des épées au fourreau, le grincement des sangles de cuir fatigué, le vent qui sifflait en passant entre les parois serrées. Encore aveuglé par la luminosité, je brandis la dague aux yeux de tous puis m'approchai de Beauvais, l'arme à plat sur mes mains tendues. Dans un murmure, je lui dis : « L'eau est dans le pommeau monseigneur ». La clameur qui jaillit alors de toutes les poitrines, teintée de joie sauvage, me fit tressaillir. La liesse était sur tous les visages : j'avais réussi.

Lorsque mon mentor m'attira pour m'étreindre, je lui soufflai : « Monseigneur, que m'avez vous fait faire ??? Je suis prisonnier... elle... elle... elle est vivante, là bas au fond. Elle est seule et je l'aime. Monseigneur, laissez moi y retourner, laissez moi la revoir !!! Je vous en implore ». Je tombai à ses genoux, mains jointes, pleurant de détresse. J'étais perdu. Sa poigne ferme sur mon épaule me força cependant à me relever. Je levai la tête vers lui : ses yeux étaient humides, un pli soucieux barrait son front et sa bouche crispée hésitait entre peine et joie. « Jacobius, mon fils, ce que tu as vu en bas te place à part du reste des

hommes. Tu as survécu. Elle t'a accordé la grâce d'un instant à ses côtés et maintenant elle est en toi. Jamais plus tu n'en aimeras une autre, comme tous ceux qui ont eu la chance de l'apercevoir. Tu souffriras toujours de n'être auprès d'elle et ta seule consolation sera le souvenir de cet instant. Mais elle a déjà donné son coeur, Jacobius ».

Ses paroles tournèrent en moi comme la lame cruelle d'un couteau. Éperdu de colère, je grondai « Qui, qui a la chance de l'avoir ? Dites moi qui ? Cela ne se peut, elle... m'a souri... je suis...

- Le Seigneur, mon enfant. Qui d'autre? »

Il dit cela en plantant son regard dans le mien. Ses yeux ne cillaient pas : ils me scrutaient à la recherche des irrémédiables blessures infligées par ses mots. Il souhaitait connaître l'étendue des dégâts. Je relâchais mes épaules, écrasé par l'abattement et inclinai la tête vers le sol. J'étais anéanti. Quel adversaire plus redoutable que le Seigneur dans le coeur d'une femme ? Je demeurais immobile, dans l'impossibilité de voir, entendre ou ressentir. Ma seule pensée cohérente était pour elle. Je tentais de retenir son image un instant encore alors que le souvenir s'estompait.

Je fus relevé sans ménagement. La brutalité du geste me fit reprendre mes esprits. Beauvais, les mains sur mes épaules, parla avec une douceur qui contrastait avec son anxiété tangible : « L'heure n'est pas à la désolation. Tu auras tout le temps lorsque nous auront quitté cet endroit. Pour l'instant tu dois te reprendre pour nous guider. Tu as le devoir d'aider les hommes qui t'ont accepté. » Il me tourna le dos avant de poursuivre, froidement « A moins que tu ne souhaites trahir la confiance qu'elle t'as témoignée ? A moins que tu ne veuilles la rejoindre et mourir à côté d'elle, si près et pourtant à jamais séparés ? ». Des larmes douloureuses jaillirent spontanément à la simple vérité que mon maître venait d'énoncer. Non plus à cause de la séparation mais parce qu'il avait raison : elle s'était donnée au Seigneur. Qui étais-je pour espérer qu'elle me préfère à Lui ?

« Reprends-toi, Jacobius. Regarde. Les hommes t'attendent » D'un geste de la main, il me révéla la troupe, massée en un groupe compact, qui observait notre discussion. Dans la lumière déclinante je détaillais les visages interrogatif tournés vers moi en réalisant à quel point ils étaient vulnérables ici, tellement plus exposé que moi. Comme un écho à mes pensées, Beauvais reprit : « Réalises-tu à quel point ils te sont acquis ? Lorsqu'ils ont compris que le sanctuaire m'étais refusé mais que toi, du

haut de tes dix ans, tu y étais accueillis les bras ouverts, que crois-tu qu'ils ont pensé?

- Je ne sais pas, monseigneur ... » murmurais-je.

- Ils ont vu en toi la lumière. Ils savent que tu es choisi. Tous répètent que le Seigneur t'as mis sur notre route pour nous aider dans notre quête. Tu es leur fierté et l'objet de leur adoration. Tu es devenu leur guide, je ne suis plus que leur chef.

- Mais ce n'est pas mon souhait, monseigneur... je n'ai jamais voulu ça... je ne veux pas de leur

- Jacobius » m'interrompit-il doucement « il n'est pas question de ce que tu souhaites mais de ce que tu te dois de faire. Toi seul peut nous mener. Je ne peux pas utiliser l'eau ».

Joignant le geste à la parole, il me montra son poing étroitement fermé sur la dague ramenée du sanctuaire. La peau en contact avec le métal rougissait. Dans le froid, une vapeur chaude et blanche auréolait sa main avant de filer droit vers le ciel. Je regardais ses traits : sa bouche était figée, ses sourcil froncés. Il tentait de lutter contre la douleur mais tout dans son attitude montrait à quel point il souffrait. L'odeur piquante de la chair brûlée parvint alors jusqu'à moi. Dans un élan de compassion, je me jetai sur lui pour le soulager de son fardeau. Avec un sourire aimant, il me remercia. Le creux de sa paume portait la marque du manche.

« Ainsi tu acceptes ton destin ?

- Je n'ai aucune idée de ce que j'accepte, Monseigneur, mais ce dont je suis sûr c'est qu'il m'est impossible de vous laisser souffrir, tout comme il m'est impossible de tromper la loyauté de vos hommes. Je vous guiderai, pour ça et pour elle. Je veux être digne de sa confiance comme de la vôtre.

- Ainsi soit-il ! » dit-il avec un sourire ravi.

Nous nous retournâmes vers nos hommes et je brandis la dague pour que tous puissent la contempler. Le bras levé dans le soleil couchant, je sentis la tiède caresse du pouvoir s'étendre alentours en ondes bénéfiques. Un frisson saisit mon maître lorsqu'il fût atteint. Il était trop près et cela lui était douloureux : le pouvoir de l'eau était tel que même son ascendance pure ne le préservait pas de sa morsure. Quant aux soldats, ils étaient trop éloignés pour souffrir. Tout ce qu'ils perçurent fut une agréable sensation de chaleur et de lumière. Autour de moi, le sol dége-
lait avant de se couvrir de minuscules violettes.

Beauvais alla donner ses consignes alors que je revêtais un lourd manteau fourré tendu d'une main hésitante par un robuste fantassin, deux fois plus grand que moi. Il évitait de croiser mon regard. Je pris grand soin d'enrouler la dague dans un tissu épais et de la tenir à distance. Qui sait ce qui serait arrivé à ce pauvre bougre, si près du pouvoir ? Je le remerciai chaudement. Il me répondit par un sourire timide, déplacé sur ce visage sauvage, couturé d'horribles cicatrices. Comme un enfant. Dans ses yeux baissés et sa totale soumission, je compris la conséquence de ma visite au sanctuaire. Mon nouveau statut me crevait les yeux. J'étais, au même titre qu'un saint, sujet d'une adoration aveugle. J'aurais préféré le faire rire d'une plaisanterie enfantine, comme il m'arrivait de le faire lors de nos courts bivouacs pour m'intégrer à la troupe. J'aurais mille fois préféré lire dans son regard cette rustre tendresse dont me gratifiait mes compagnons lorsque mon âge excusait mes maladresses. Dorénavant, cela n'était plus possible. Jamais plus ils ne verraient l'enfant. Le chagrin, encore, vint à moi. Trop d'évènements. Trop d'émotions. Trop d'épreuves. Je me détournai pour lui cacher ma peine et le congédiai. Comme s'il avait toujours été sous mes ordres il s'exécuta.

Beauvais dû comprendre mon désarroi car il revint rapidement auprès de moi pour m'offrir son bras. J'acceptai avec reconnaissance. Derrière nous les hommes silencieux avaient pour ordre de nous suivre à vingt coudées, pas moins, pour ne pas succomber au pouvoir de l'eau.

« Je sens Sa puissance, même à travers l'étoffe. Mais cela n'est plus douloureux. Si jamais tu dois révéler la dague, essaie de me prévenir, Jacobius, car la souffrance est grande.

- Oui, monseigneur, j'essaierai...

- Et... quoi que tu voies, ne t'arrêtes pas. Certains d'entre nous ne verrons pas le soleil se lever, mais nous devons traverser la passe. Crois-tu pouvoir le faire, mon Fils ? ».

Je levai les yeux vers lui, étonné du soulagement que m'apportaient ces derniers mots. Il soutint mon regard avec une tendresse tangible. Je me jetai dans ses bras, trop heureux d'y trouver le refuge que chaque père doit être pour son enfant.

« Ne me regardez jamais comme eux, monseigneur, et j'irai jusqu'aux bords du monde pour vous.

- Je le promets Jacobius, je le jure » me répondit-t'il dans un souffle.

Verset 11 : Noirceur

« J'avancais précautionneusement à la lueur de la torche. Nous avons quitté notre campement depuis plus de trois heures mais n'avions pas dû parcourir plus de trois ou quatre kilomètres tant le chemin était devenu irrégulier et verglacé. L'obscurité rendait notre progression hasardeuse : j'entendais souvent des bruits de chute suivi de jurons provenant de la troupe. N'eût été l'atmosphère angoissante des lieux, j'aurais volontiers éclaté de rire au spectacle de ces valeureux guerriers incapables de tenir sur leurs jambes. Mais ici il faisait froid et noir. Les torches avaient du mal à brûler convenablement tant l'air semblait épais. Nos vêtements étaient insuffisants à nous réchauffer ; le vent incessant volait d'un paroi à l'autre, gagnant en puissance à chaque rebond et nous clouait sur place. Cela sentait la neige.

L'urgence de notre quête m'empêchait de replonger dans les ténèbres, là où gisait mon cœur. Auprès d'elle. Sa présence était à la lisière de chacune de mes pensées, pour l'instant chaude et rassurante. Je savais pourtant qu'au prochain cycle de sommeil je retournerai dans le sanctuaire auprès de celle qui avait conquis mon âme. Je savais que dans la noirceur de mes rêves je lui hurlerais mon désespoir de la perdre à jamais. Mais pour le moment mon prochain pas était ma seule préoccupation. A la lueur blafarde des torches j'avancais, la dague précieusement serrée au creux du bras. Sa légère vibration était un apaisement et je crois qu'à cet instant j'étais le seul à avoir l'esprit clair : je ressentais clairement la peur de nos hommes ainsi que l'énervement croissant dû à la lenteur de notre progression. Même mon maître, progressant à quelques mètres de moi, était tendu à l'extrême. Et pas seulement par la douleur qu'il devait sûrement éprouver à se tenir si près.

« Mon maître, puis-je vous demander... » mes mots, prononcés trop hauts, vrillèrent la nuit avant d'être emportés par le vent en échos monstrueux. Mais Beauvais sembla heureux de les entendre malgré son ordre intimant le silence à ses troupes.

« Oui ? Souffla-t-il.

- Vous semblez connaître l'endroit et son histoire. A quoi dois-je m'attendre ici ? Et pourquoi est-ce si précieusement gardé ? Est-ce que..

- Ce que tu dois savoir, Jacobius, c'est que nous sommes ici hors du temps. Personne n'a foulé cette terre depuis qu'Elle en a scellé l'accès, il y a une éternité.

+ Que voulait-Elle garder, monseigneur ? Qu'y a-t-il de si précieux ici ? »

Avec un sourire cynique, il répondit : « Il n'y a rien ici que l'on puisse désirer, mon fils. Rien, crois-moi sur parole. Nous devons traverser la passe pour prendre de vitesse l'horreur qui a détruit ton village comme ton ancienne vie et éviter qu'elle ne se propage plus avant dans le Royaume.

- Vous ne me répondez pas, maître. N'ai-je pourtant pas mérité la vérité ?

- Si ! Si bien sûr, Jacobius. Ce n'est pas ça... » répliqua t-il avec ferveur. « Je ne connais que peu l'histoire de ce sanctuaire. Je suis déjà venu ici lorsque j'étais un novice. A cette époque c'était une cérémonie obligatoire pour entrer dans les sphères supérieures de l'Ordre et j'étais fier de l'honneur qui m'était fait. Je suis descendu La visiter, avec mes disciples. Oh bien sûr nous avons été préparé pour ne pas succomber au pouvoir. Des mois durant nous avons jeûné, prié et communié dans l'Eucharistie. Nos pairs nous contaient chaque jour l'histoire de cette passe, et de celle qui y demeurerait. Mais lorsque je l'ai contemplée pour la première et dernière fois, j'ai compris que rien ne pouvait me préparer à un tel miracle. Et j'ai été changé. La pureté de mon sang fût altérée, améliorée. Ma foi connut un tel élan que je me crus longtemps le dépositaire de la sagesse du Seigneur. » Il contempla pensivement l'air froid devant lui pendant quelques secondes, avant de poursuivre : « Mais jamais je ne l'ai approchée comme tu l'as fait. Si elle est restée ici, Jacobius, ce n'est pas pour garder quelque précieuse relique ou conserver une vérité suprême. Si elle a accepté de demeurer éternellement immobile dans la prière, c'est pour empêcher le Mal de se répandre. »

Il prononça ces derniers mots avec tant de crainte que je fus saisi de frissons. « Tu sais, Elle est en bas depuis la Pacification. Aux côtés de Francis et des Apôtres, elle s'est battue pour arracher ces terres à l'Enfer et repousser le Mal hors du monde. Mais pour sortir victorieuses de la bataille, les Armées Saintes durent affronter ici les suppôts du Premier. Et toutes leurs armes ne pouvaient les vaincre, car ils n'étaient plus mortels. Le Mal étaient si puissant en eux qu'ils n'avaient pas besoin de se battre pour triompher. Alors, pour sauver son monde et sa foi, pour que l'homme ne disparaisse pas définitivement, elle fut touchée par la bénédiction de notre Seigneur. Son épée et son courage tinrent le mal en respect. Pour que jamais il ne s'échappe, elle scella le passage par le sacrifice de sa vie. » J'étais atterré par ces révélations. Il m'était difficile de

visualiser correctement l'histoire car mes connaissances religieuses étaient alors sommaires, mais j'en comprenais le sens. Et certains des termes m'étaient familiers. Le Premier. Le fils du Démon qui avait amené par sa naissance l'Apocalypse sur Terre. Celui qui avait détruit le monde d'Avant. La gardienne du sanctuaire avait affronté seule ses valets et les avait piégés ici.

« N'aies pas peur, Jacobius » murmura mon maître, comme s'il devinait mes pensées « Tu possèdes son pouvoir. Tu nous sauveras et nous verrons bientôt les plaines d'Évéria. » J'aurais tout donné alors pour partager son optimisme mais je me sentais pitoyablement faible. Que pouvais-je faire un enfant inculte face à de tels ennemis ?

La vibration provenant de la dague se fit un instant plus forte et j'en fus rasséréiné. Beauvais, retombé dans un mutisme morose, concentrait son attention sur le sol irrégulier. Je brandis plus haut ma torche pour mieux distinguer le chemin. Le froid mordant s'insinua dans ma manche, remonta le long de mon bras pour venir fouetter mon torse avec violence. Le cercle lumineux de la flamme n'éclairait qu'à quelques mètres mais cela était suffisant : le passage allait en se rétrécissant et nous pouvions à peine, mon mentor et moi, avancer de front. En tendant les bras je pouvais toucher les parois glaciales de la passe. Je décidai de le précéder.

La respiration difficile de mon maître dans mon dos m'était d'un grand réconfort car chaque pas était un calvaire. D'un sol rocailleux nous passions maintenant à un sentier terreux enfouit sous le gel où chaque ornière représentait un réel piège. Je resserrai mon manteau sur mes épaules d'une main, l'autre serrant convulsivement la torche crépitante. La température baissait encore, à un degré que je n'avais encore jamais connu. La vapeur de ma respiration, au lieu de monter, cristallisait presque immédiatement et tombait au sol en une fine averse scintillante. Par instants j'apercevais des signes incompréhensibles gravés dans la roche, recouverts par le givre, mais je n'avais ni le temps ni l'envie de les observer plus précisément : le froid tendait à l'extrême la peau sur mon visage, rendant douloureux le plus petit battement de cils. Je n'avais qu'une envie : quitter au plus vite cet endroit de cauchemar.

La main de mon maître s'abattit brutalement sur mon épaule et je ne pus retenir un hoquet de surprise. « Halte Jacobius. Ici s'arrête mon

savoir. » me glissa-t'il dans un murmure. « Nous pénétrons un territoire maudit. Affûte tes sens car tu es notre guide maintenant. Et quoi qu'il arrive... ». Il marqua une courte pause avant de reprendre « quoi qu'il arrive ne t'arrêtes pas. Ne nous attends pas. Je t'en conjure.

- Quoi ? Que dites vous monseigneur ? Il m'est impossible de...

- Chut. » dit-il en plaçant son index sur ma bouche. « Tu es précieux, mon fils, beaucoup plus que tu ne le crois. Et ce que tu transporte aussi. Tu dois sortir d'ici, car si cela ne doit pas être mon cas tu seras celui qui devra combattre l'abomination. A ma place. Toi seul compte maintenant.»

Je m'apprêtais à répondre par un sanglot pitoyable, à geindre comme l'enfant que j'étais. Ce qu'il me demandait avait achevé de détruire le peu de contrôle que j'avais sur ma peur et je sentais mon esprit céder à la panique. Il m'étais inconcevable de fuir, non par loyauté mais par angoisse de perdre mon seul repère dans ce monde de glace et de terreur. Mais je n'eus pas le temps. Beauvais me projeta au sol d'une bourrade brutale alors que le sifflement strident d'une flèche passa à côté de mon oreille pour terminer sa course dans le torse du lieutenant, un homme râblé à la musculature impressionnante, avec un bruit mou. Interloqué, il porta les mains à sa blessure avant de glisser doucement au sol, mort au milieu d'une mare de sang. Et la neige se mit à tomber. Un flocon, suivit d'un autre puis soudainement l'air fût saturé d'une neige épaisse, collante. Les sons en furent immédiatement atténués.

Mon mentor hurla des ordres dans la langue rugueuse des hommes de troupe tout en me poussant à l'abri d'un rocher. Les soldats obéirent immédiatement, sûrement rassurés par le passage à l'action. Ils se jetèrent au sol dans un ensemble parfait. Ceux du devant levèrent immédiatement leurs longs boucliers rectangulaires afin que ceux de derrière puissent préparer la riposte. Juste à temps, car trois autres traits mortels suivirent de près le premier et allèrent se ficher profondément dans le bois cerclé de métal, sans blesser personne cependant. Mais l'exigüité de l'endroit rendait la manoeuvre dangereusement malaisée. De plus, Beauvais et moi nous trouvions entre deux feux. Mon maître jeta un rapide coup d'oeil hors de l'abri puis se radossa à la roche : « Quatre hommes, sur deux rangs. Des archers. Je n'arrive pas à en voir plus. Mais ici ils pourraient retenir un régiment avant de tomber. Il n'y aurait pas meilleur endroit pour tendre une embuscade » Alors qu'il énumérait à haute voix les données du problème je pouvais presque voir les rouages

de son esprit fonctionner à plein régime pour en trouver la solution. Ses yeux cherchaient partout un indice, une piste qui nous aurait échappé jusqu'alors. Sa réflexion était rapide et froide, détachée de l'urgence de la situation. Eût-il existé une échappatoire qu'il l'aurait trouvée, sans nul doute, mais le seul espoir cette fois-ci résidait dans la fuite. Alors il donna l'ordre du repli et se prépara à me couvrir au péril de sa vie. Mais il ne m'avait pas vu me lever sous les flèches, déplier mon corps douloureux pour marcher vers nos agresseurs, bravant la tempête avec la torche dans une main et la dague dans l'autre.

Je n'éprouvais plus la peur car, alors que nos hommes réagissaient à l'attaque, j'avais senti la vague puissante du pouvoir m'envelopper et dissiper la terreur. La vibration, loin de s'atténuer, gagnait en force. Elle se propageait d'organe en organe, à chaque fois accompagnée par un curieux sentiment de plénitude. Je n'éprouvais plus ni fatigue ni abattement. Mon esprit était au calme, inaccessible à autre chose qu'à cette onde bienfaisante. Sans même les voir je pouvais sentir la présence de nos ennemis. En fermant les yeux j'arrivais même à imaginer très précisément leur position : les deux premiers avaient un genou à terre et prenaient calmement une flèche dans un carquois posé devant eux. Les deux autres se tenaient debout, juste derrière, l'arc bandé prêt à tirer. Cette position militaire ne nous laissait aucune chance dans un endroit comme celui-ci. Ils nous tireraient comme des lapins dès que nous quitterions notre cache. J'ouvris les yeux. Le pouvoir grondait en moi comme un torrent sauvage après une pluie soudaine et je sus pourquoi : ces hommes étaient des Régressifs. De la même espèce qui avait profané mon village et tué mes souvenirs d'enfance. Mon cœur s'accéléra à l'évocation du visage méconnaissable de ce qu'était devenu ma mère. A l'unisson de ses battements puissants la dague palpait sous mes vêtements. Oubliant les recommandations de mon maître je la tirai prestement pour la brandir devant moi, pointée vers nos ennemis.

La colère qui m'habitait, l'angoisse, la frustration comme la tristesse, tout se fondit en une rage aigüe et lumineuse, concentrée à l'extrémité de l'arme. La chaleur autour de moi augmenta encore. Dans l'alignement de la lame j'avais en mire les quatre créatures. Et j'allais les faire payer pour leurs actes autant que pour ceux de leurs frères. J'avançai alors, sans crainte aucune.

Les quatre créatures eurent une seconde d'hésitation. Sentirent-elles la puissance émanant de l'arme, ou bien le spectacle d'un enfant armé d'une simple dague venant à eux les plongea-t-elles dans la stupéfaction ? Je ne le sus jamais. Mais dans cette seule seconde le combat fût gagné : avant qu'ils ne se ressaisissent le pouvoir augmenta encore. D'une auréole de chaleur il devint un torrent de fournaise dévalant le sentier, se tendant vers le Mal que je percevais en eux. Il roula dans l'étroite passe, grondant comme mille tonnerres, transformant neige et glace en une étouffante vapeur. Derrière moi j'entendais les cris de douleurs des hommes de troupe qui devaient eux aussi ressentir les affres de la Brûlure, mais peu m'importait. J'étais devenu le pouvoir. Seule la mort de ces choses était présente à mon esprit.

Je courais à leur rencontre, hurlant le nom du Seigneur et l'onde me précédait. Je voulais sentir leurs chairs viciées céder lorsque je trancherai leurs gorges avec l'arme bénie. Je voulais qu'ils contemplent dans leur dernier souffle la colère du Dieu que leur seule présence offensait. Je voulais les punir d'avoir retenue ici celle qui remplissait mes pensées, de l'avoir forcée au sacrifice. Pour ça peu m'importaient l'art et la manière. Mais, arrivé à portée de lame, seule l'odeur du feu m'attendait. Les Régressifs s'étaient retranchés derrière leurs boucliers, comme si un simple épaisseur de bois suffisait à contrer le pouvoir. Je sautai par dessus un petit amas rocheux pour atterrir les deux pieds en avant sur leur protection. M'attendant à la résistance du muscle aguerri je fus déséquilibré lorsque les boucliers s'affaissèrent sous mon poids, comme s'ils avaient juste été posés en équilibre sur le sol. L'air déplacé par leur chute souleva un nuage de cendres chaudes qui s'éleva dans l'air. Je regardai le sol avec stupeur : la marque de leurs corps s'était imprimée dans la terre humide, brûlant la terre. L'onde les avait calcinés sur place, dans la position qu'ils avaient le seconde précédente. Il ne subsistait rien de leurs dépouilles. Le pouvoir s'apaisa sur le champ. Le contact amical de la main de Beauvais sur mon épaule acheva de dissiper l'exaltation.

Je me retournai, hagard, vers mon maître. Il était tordu par la douleur. Les tendons de son visage saillaient sous la peau. Ses yeux étaient injectés de sang. « R... range la dague, Jacobius. Nous souffrons tous. ». J'obtempérais et le soulagement fut immédiat. Reprenant sous souffle avec peine, Beauvais pointa la terre du menton : « Regarde Jacobius. Tu as réparé un grand mal ». Au sol, sous une épaisse couche de glace à peine entamée par la chaleur du pouvoir courait un mince filet d'eau,

sûrement bien plus important autrefois. J'en suivis le cours tranquille du regard et découvris un entrelacs de rigoles à nouveau pleines qui courait droit devant nous. L'étroit chemin que nous avons suivi semblait maintenant s'élargir de nouveau. Partout je sentait la présence de notre protectrice dans les vagues chaleureuses émanant de l'eau. Le barrage que j'avais détruit en bas, dans la grotte, devait empêcher la circulation normale du ruisseau mais maintenant le cours en avait été rétablies. J'en conclu que c'était la raison pour laquelle les régressifs n'avaient pas fait un geste pour venir à ma rencontre. Les lieux se purgeaient de la Souillure au rythme indolent de l'eau.

Notre troupe repris sa pénible progression dans la froideur. Un par un, les hommes sautèrent par dessus le bras du ruisseau qui barrait le passage. A chaque fois j'entendais le crissement de la peau qui se flétrit mais pas un seul ne broncha. La pureté de l'endroit infligeait sa morsure sur chacun, Beauvais y compris. Le dernier homme s'arrêta à quelques coudées de l'eau. Son regard chercha celui de mon mentor pendant qu'il bredouillait des mots dans sa langue natale. L'inquisiteur lui répondit avec emphase, avec forces signes d'encouragement. Il l'incitait à venir nous rejoindre. Courageusement l'homme tendit la main au dessus du ruisseau mais la retira aussitôt. Il la cacha prestement dans les replis de son manteau mais j'avais pu voir les os nus de ses phalanges, la peau affreusement brûlée formant des replis noirâtres et suintant. Il n'était pas assez pur pour nous suivre. Le regard baissé il recula d'un pas avant de s'agenouiller. Il priait. Mon maître retraversa le ruisseau et accompagna de sa voix rassurante le chant simple de l'âme dévouée. Il me regarda à nouveau, un ordre silencieux dans les yeux. Je hochai la tête. Je me souviens comme aucun d'entre eux ne contesta ma légitimité lorsque, ayant prit une dizaine de mètres d'avance, je leur fis signe de se mettre en route et de laisser l'inquisiteur seul dans le temple du Mal.

La douleur de quitter Beauvais s'effaça devant la responsabilité de guider mes hommes hors de ce cauchemar. Je décidai d'avancer rapidement. Le passage, maintenant suffisamment large pour laisser passer cinq hommes de front, était strié de ruisselets. Je prenais garde à les faire passer à l'écart pour leur éviter toute souffrance inutile, si bien que nous progressâmes rapidement. Les hommes reprenaient confiance peu à peu. Puis le chemin aboutit à une immense enclave circulaire de plus de cinquante coudée. L'eau, ici, glougloutait avec délice mais peinait à faire

fondre la glace et la neige qui recouvraient tout. Cependant le réseau y était particulièrement complexe.

Je fus le premier à pénétrer l'inquiétant cirque de pierre. De part et d'autre du chemin principal, creusées dans la paroi brute, je pouvais clairement voir des alcôves scellées par des portes de métal. Hautes de plusieurs mètres, elles m'apparaissaient démesurée et je n'arrivait pas à imaginer la raison de leur édification. Au dessus de chacune d'elle un nom était gravé dans la roche. Je n'étais pas assez proche pour les déchiffrer. Je n'en avais de toute manière aucune envie. Je me retournai pour indiquer au reste de la troupe que la voie était libre, qu'ils pouvaient avancer quand la peur me saisit. J'ignorais pourquoi mais des images d'horreurs rampant dans le noir, de corps flasques et blêmes s'imposèrent à moi, présence invisible d'une aura de vice et de bestialité. Cela m'évoquais les rêves gris que j'avais eu lorsque le Mal m'avait touché. Je sus à ce moment que des choses étaient enfermées là, des choses qui auraient dû être mortes depuis plusieurs siècles.

Nous traversâmes le cirque rocheux en faisant notre possible pour éviter tout contact avec l'eau, mais malgré mes précautions un jeune soldat posa le pied sur une plaque de glace trop fine. Il passa à travers, hurlant et fumant. En une seconde il disparût sous la glace, aspiré par le courant, brûlé par le pouvoir des lieux. J'empêchai le reste de la troupe de le suivre. Aucun d'entre nous n'aurait pu lui venir en aide de toute façon. A l'autre bout le chemin, visible d'où nous étions, se rétrécissait à nouveau.

J'avançai rapidement, impatient de quitter cet endroit. Les hommes suivirent ma cadence jusqu'à ce que je m'arrête brutalement. A la vue des cadavres immondes amoncelés devant la dernière des alcôves une chair de poule incontrôlable me prit. Exactement comme dans la grotte. Les corps étaient saisis dans la mort dans une incontestable posture de souffrance et de mouvement, comme s'ils avaient été abattus en pleine course. Au milieu de la chair en décomposition un oeil de rubis sanglant palpait enchâssé dans la garde d'une épée semblable à celle que j'avais retirée de la rivière souterraine et je pouvais sentir qu'à cet endroit précis le pouvoir de l'eau était beaucoup plus faible. Je levais le regard vers l'alcôve pour trouver la lourde porte ferrée grande ouverte. Les régressifs étaient venu pour libérer un des démons détenus dans ce sanctuaire depuis des siècles et leur mission semblait avoir réussi. Au dessus de la

porte il y avait un nom : Samaël. Un nom que j'entendrai bien souvent par la suite.

Je fus réveillé par une main serrée sur mon bras me secouant brutalement et les lèvres de monseigneur De Montorgueil, collées à mon oreille, criant mon nom avec une note de sadisme assumé. Il était entré discrètement pour me signifier la fin de ma période de convalescence ainsi que de la reprise des cours mais je sais que son intention réelle était de contempler ce qu'il m'avait fait.

Je jubile encore aujourd'hui à l'évocation de l'expression de son visage. Je revois clairement la souffrance mais surtout l'incompréhension, l'incrédulité lorsque je lui saisis fermement la main et qu'elle se mît à fumer dans la lumière matinale qui baignait ma chambre. Pour la première fois depuis longtemps, il perdît toute contenance.

Verset 12 : Rencontre

« J'imagine qu'il souhaitait me prendre au dépourvu. Il était entré silencieusement, convaincu de me trouver gisant dans la douleur, inapte à remplir les obligations de mon nouveau sacerdoce. Il m'avait examiné avec contentement sans se douter que sous les bandages la peau ne portait plus aucune marque de la punition qu'il m'avait infligée. Elle avait été effacée de mon corps par le pouvoir mais elle était imprimée dans mon esprit, tant par sa violence que par la déception qu'elle avait engendrée. Lentement il avait avancé la main juste à côté de ma joue droite, là où les demi lunes de métal avaient fait saillir l'os, pour écarter la gaze et contempler son oeuvre avec un rictus de contentement malsain. C'est alors que je la lui saisis d'un mouvement rapide, le prenant par surprise.

Je ne sais pourquoi mais le pouvoir est toujours plus puissant lorsque mon corps guérit de ses blessures, et plus elles sont graves plus l'onde est forte. Ainsi, lorsque nos mains entrèrent en contact, je savais quelles en seraient les conséquences : il dû d'abord ressentir une chaleur diffuse envahir le bout de ses doigts, s'étendant rapidement à sa paume. A cet instant il aurait encore pu la retirer ou m'ordonner de le lâcher, mais la surprise de me trouver réactif et éveillé l'empêchèrent d'agir comme il l'aurait fait avec un autre novice. A l'instant suivant la chaleur s'étendait dans tout son bras, se propageant déjà dans son corps à la recherche de la plus infime trace du Mal. La pureté du chanoine était grande mais elle n'était pas absolue, détail qu'il avait passé des années à oublier pour se convaincre de sa propre immunité. L'onde était en train de lui rappeler douloureusement qu'il avait été exposé au Mal. Certes il avait été sauvé par l'Hostie et le Mal était stoppé, mais il était toujours présent dans son organisme.

Lorsque sa main commença à rougir, que la fumée nauséabonde s'éleva en spirales dans la chambre, il était trop tard pour qu'il puisse faire autre chose qu'émettre un pitoyable geignement. Le pouvoir l'affaiblissait, assiégeait son être pour en extraire les traces du Mal. Son visage, où l'incongruité de la situation le disputait à la douleur, était pour moi une délectation totale. Une revanche peu honorable que je décidai cependant de faire durer un peu plus que de raison. Je m'assis dans mon lit tout en continuant à presser sa main et lui dis : « Veuillez accepter mes excuses, monseigneur, j'étais dans un rêve agité et je ne souhaitais nullement vous surprendre... » Incrédule, il planta ses yeux affolés

dans les miens puis abaissa le regard vers la douleur. Feignant la surprise je poursuivis : « Oh monseigneur, pardonnez moi, je vous tenais encore. » Je relâchai enfin mon emprise.

Malgré la douleur il tenta de se reprendre en cachant ses mains dans les amples manches de sa robe de bure. Il se raclât la gorge plusieurs fois avant, d'une voix atone, de m'indiquer la fin de ma période de convalescence et la reprise des cours. Il battait en retraite comme un mâtin à qui on a donné la bastonnade. « Levez vous et habillez vous, novice » dit-il en appuyant sur ce dernier mot. Il reprenait le contrôle de lui-même, tentant d'effacer de son visage l'humiliation du contact douloureux. Son esprit devait fonctionner à toute vitesse, essayant sûrement de comprendre ce qu'il venait de se passer. « Vous reprenez aujourd'hui votre formation. Ne soyez pas en retard. Soignez votre apparence, cachez vos cicatrices et présentez vous à une heure trente précise devant le grand amphithéâtre pour votre premier cours. Bien évidemment vous aurez du mal à comprendre étant donné l'excessive période de convalescence qu'à jugée bon de vous accorder maître Irvan, votre médecin. Vous pourrez demander au novice Barnier de l'aide pour rattraper votre retard, je lui ai demandé de recopier ses notes à votre attention.

- Bien monseigneur » répondis-je en me retournant pour saisir ma bure sur le dossier de la seule chaise de ma cellule, mais aussi pour lui cacher le sourire irréprouvable qui barrait mon visage. J'hésitais un instant avant d'enlever la chemise de nuit qui me couvrait les épaules depuis ma punition : je ne voulais pas lui révéler le miracle de ma guérison. C'était un secret qu'il me paraissait important de conserver pour moi, un levier qu'il me serait un jour utile de tirer pour me préserver de lui.

Je l'entendis ouvrir la porte puis avoir une hésitation calculée juste avant de la refermer : « Novice Jacobius, j'ai oublié de vous dire aussi que monseigneur Christobal vous attends dans son bureau, dans l'aile ouest, dans cinq minutes ». Et la porte claqua.

La panique me gagna. Il avait réussi son effet finalement : j'ignorais tout de la configuration de l'immense bâtiment, exception faite de l'infirmerie. Lors de mon entrée j'avais eu un aperçu de l'architecture compliquée du lieu et, sans l'aide des guides, je m'y serais perdu. Je passai hâtivement ma bure après avoir arraché tous les cataplasmes de mon torse, ne conservant que celui qui couvrait la moitié de mon visage puis me ruai dans le corridor, ne m'arrêtant même pas lorsque le médecin

voulût me donner des onguents pour conclure ma convalescence. Je ne sais même plus qui m'indiqua finalement le bon chemin pour monter à la tour ouest, après une bonne demie heure d'errance dans le cloître principal. J'étais hors d'haleine, devant la porte renforcée du Grand Inquisiteur de France. Les deux gardes de faction me dépassaient d'une bonne tête. Dans leurs armures complètes, portant bien droites leurs lourdes hallebardes, ils ressemblaient aux mannequins d'entraînement utilisés par les géorgiens pour entraîner leurs recrues, car leur posture était parfaites. Ils ne bougeaient pas d'une once malgré le poids écrasant de leur armement. Je leur annonçai à voix basse que j'étais attendu par le Grand Inquisiteur. Ils n'eurent aucune réaction mais de l'autre côté de la porte me parvînt une voix posée m'invitant à entrer. Je pris une profonde inspiration et poussai la porte.

Le soleil entra dans la pièce par trois immenses vitraux donnant sur la cour intérieure. Ses rayons jouaient malicieusement sur les vitres teintées, colorants de rouge, de bleu et de vert l'intérieur élégant du bureau de monseigneur Christobal. Trois silhouettes de géant me fixaient du haut de leurs cadres de verre, nimbées d'une auréole lumineuse, figées dans des scènes bibliques tirées des trois évangiles. A gauche Georges terrassait la Bête de l'Apocalypse d'un coup de lance en plein coeur, entouré des cadavres de soldats tombés pour la gloire du Très Haut. Au centre, Dominique bénissait du haut des remparts de la citadelle papale la foule des croyants qui venaient chercher asile lorsque éclata la Guerre des Démons. A droite, entouré d'inquiétantes ténèbres d'un bleu profond, Francis était représenté dans son ultime prière au sein de la caverne secrète du mont Eloch. Je savais, selon mon Evangile, qu'il y avait été changé en pierre pour attendre l'appel du Seigneur lorsque la fin des temps serait proche. J'allais détourner mon regard pour le porter sur la silhouette se dessinant en contrejour aux pieds du vitrail quand un détail retînt mon attention : dans le coin inférieur droit de la scène, perdu dans l'obscurité bleue, je distinguait un autre personnage lui aussi agenouillé en prière. Ses cheveux étaient peints dans un jaune tellement clair qu'avec la lumière ils paraissaient blanc et des parchemins innombrables, couverts d'écritures, jonchaient le sol à ses pieds. L'homme me ressemblait trait pour trait.

« Et bien, novice Jacobius, quelle merveille retient à ce point votre attention pour que vous oubliiez la plus élémentaires des politesses » demanda le Grand Inquisiteur en tournant son regard vers moi. Dans la

clarté j'avais du mal à distinguer ses traits mais sa voix amusée démentait ses paroles incisives. D'une grande taille, les cheveux sombres retenus en catogan, sa tenue n'était pas celle des vieillards tordus par les années ou celle replète des hommes préférant les attraits de la table à ceux de l'étude. Il se tenait droit dans la lumière, vêtu d'une robe vermillon finement cousue d'arabesques d'or, à la ceinture noire. Sa main gauche était refermée sur un livre que je devinais sacré, l'autre éprouvant les contours de plomb du vitrail central avec sensualité.

« Alors, jeune homme, vous avez perdu votre langue ou bien dois-je appeler le chanoine de Montorgueil pour qu'il vous rappelle avec délice la place qui est la votre dans notre collège ? » demanda t'il avec une nuance ironique qui, loin de m'effrayer, me mis immédiatement à l'aise. Je délaissai la contemplation des vitraux pour m'avancer au plus près de mon supérieur et poser un genou à terre, le regard fixé sur le sol, attendant qu'il me présente sa main pour la placer sur mon front. « Que monseigneur me pardonne, ma longue convalescence m'a laissé quelque peu fatigué et mes blessures ne m'ont pas permis d'être à l'heure à cette entrevue... ». Sa main ne s'abaissa pas devant moi, comme le protocole l'exigeait, mais me saisit le menton pour me forcer à le regarder dans les yeux.

« Jacobius, ta présence ici honore mon collègue et je suis heureux de te compter parmi nous. Mais n'offense pas la demeure du Seigneur avec un tel mensonge, c'est un trait de caractère que j'ai en horreur ». Sa voix avait perdu toute chaleur pour devenir aussi froide que la pierre. Tout ce que je voyais de son visage était le bleu clair de ses iris. Il me fixait avec l'attention d'un chat surveillant la souris qu'il laisse jouer entre ses pattes avant de la saisir. Je tentais de répondre : « Je... monseigneur... ne comprends p.. ». M'intimant le silence, il approcha son autre main des bandages qui recouvraient mon visage, s'en saisit et les arracha sans ménagement puis il m'attira dans la lumière. Doucement il palpait du bout des doigts la peau de ma joue comme en proie à la plus exquise des visions. « Plus une cicatrice... C'est stupéfiant... Les marques ont disparues ». Il reporta son attention dans mes cheveux où, s'enroulant autour de ma tête, les lanières du fouet avaient tracé des sillons profonds dans la chair. « Incroyable. Selon le rapport du médecin tu avais ici, et là, des blessures qu'il pensait ne jamais voir se refermer ». La manière dont il pointait précisément les endroits meurtris me fit comprendre l'inutilité du mensonge : le Grand Inquisiteur n'ignorait rien de mon état.

Il me prit le visage à deux mains avec gentillesse : « Jacobius, s'il te plaît, ne me mens plus. Je ne suis pas ton ennemi et je ne demande qu'à devenir plus qu'un maître pour toi. Je connais ton existence depuis que tu as rejoins monseigneur Beauvais, là bas, sur les Terre Souillées ». Il n'avais pas employé le terme « Barbaresques » communément utilisé par les Marcusiens pour nommer dédaigneusement ma terre natale. Cette attention acheva de me mettre en confiance : « Depuis que je suis arrivé ici, monseigneur, j'ai appris à tenir ma langue ou à ne parler qu'en cas d'absolue nécessité. Alors, encore une fois, je vous demande de bien vouloir m'en excuser. L'éducation religieuse est ici bien différente de celle dispensée à Varseau mais je jure de ne plus vous mentir, Monseigneur ». Il sembla convaincu de ma sincérité et me relâcha, m'indiquant un confortable fauteuil de cuir en vis à vis du sien. Il s'assît avant que je ne le fasse, ses mains venant se refermer sur les accoudoir de velours en un geste élégant et me dit : « Cher enfant, tu ne te doutes certainement pas de l'assiduité avec laquelle j'ai suivi ta guérison. Ce cher apothicaire m'a immédiatement fait part des capacités prodigieuses de ton corps dès qu'il a surpris tes stratagèmes pour les dissimuler. Je me rappelle même m'être dit que cette punition n'était finalement pas une mauvaise chose. Elle t'a appris la meilleure manière de survivre dans ce pays qui n'est pas le tien, où l'évangile qui t'a été enseigné est piétiné chaque jour. Le silence et le secret. Car, Jacobius, la carrière que tu t'apprêtes à entamer sera, n'en doutes pas, semée d'embûche. La première de toute, et pas des moindres, est le chanoine de Montorgueil qui t'a pris en grippe.

- J'ai eu l'occasion de m'en rendre compte, monseigneur. Il est venu me voir plusieurs fois pendant mon alitement. Je ne peux pas dire avoir apprécié chaque visite.

- Montorgueil est un homme de confiance lorsque les tâches qui lui sont assignées ne dépassent ni sa compétence ni son entendement. Et ta présence ici, ce que tu es, surpasse de loin ce qu'il est capable de comprendre ».

Alors que nous discussions j'observais la pièce plus attentivement : un bureau ouvragé, une bibliothèque recouvrant un pan entier de mur, une table basse et deux fauteuils de qualité. Les goûts de l'homme étaient certes ceux d'un nantis mais ils n'étaient en rien semblables à la débauche d'or et de pierreries qu'il m'avait été donné d'apercevoir dans plusieurs salles du collège, ou sur les vêtements des nobles de la troisième enceinte lorsque je les observais de ma cellule à l'infirmerie. Mes

yeux retombèrent sur le portrait aux cheveux lumineux. Je pris le temps de m'en imprégner pour mieux l'analyser, tenter d'en retrouver l'histoire parmi les textes saints que je connaissais déjà. Le Grand Inquisiteur suivit mon regard et comprit ce qui attirait mon attention : « Ne sont ils pas magnifiques ? Dessinés et réalisés par les grand maîtres verriers de Paris, un vitrail pour chaque Ordre, pour respecter la Trêve et honorer le Serment de Dolcino : l'inquisiteur doit être le garant de TOUS les Evangiles, sans discrimination ni intérêt personnel. Il est le garant de la volonté divine sur Terre, pas l'exécuteur des désirs d'un Ordre ».

Avait il dit cela dans le but de me signifier son intégrité ? Essayait-il d'attirer ma sympathie pour mieux connaître mon histoire ou bien tentait-il de savoir où allait mon allégeance ? Peu habitué aux finesses politiques ou aux habiletés rhétoriques, j'étais en pleine confusion. Je devais maintenir la conversation, sans rien lâcher avant d'être certain des intentions du religieux mais sans non plus montrer mes hésitations. « Un chef d'oeuvre, monseigneur » Et j'étais sincère, même si ce n'étais pas ma préoccupation de l'instant. Il se leva pour retourner auprès des vitraux. Il arborait un petit sourire songeur alors qu'il laissait sa main courir le long des panneaux de verre, semblant savourer la futilité de ma dernière remarque. Il pointa du doigt la mystérieuse silhouette d'un geste théâtral qu'il utilisait sûrement pour achever un témoin récalcitrant lorsque les preuves étaient accablantes. « Ceci est la représentation de Jacobius. Et tu le sais, à voir la manière dont tu l' observes depuis ton arrivée. Une légende pour mon Ordre, une manipulation émariste pour justifier de leur intérêt pour les impurs et de leur besoin de les sauver tous. Cet homme est un blasphème pour tout marcusien. Je partageais cette opinion jusqu'à ce que j'apprenne ton existence. Dès lors ton histoire, que je ne connais que par bribes, n'a cessé d'apporter une réalité à ce mythe. Je m'y suis beaucoup intéressé depuis. Et la question qui me vient, après t'avoir rencontré est comment expliquer cette incroyable analogie entre vous ? Tu lui ressemble trait pour trait, Jacobius. Plus de mille années séparent le jeune novice arrivé ici pour devenir inquisiteur et ce portrait, tiré de l'évangile émariste.

- Je n'ai aucune explication. Ce qui m'est arrivé depuis ma Salvation, mes épreuves, mes fautes, je ne l'ai jamais souhaité ni provoqué. Je découvre aujourd'hui la ressemblance, monseigneur. J'en suis le premier surpris ».

Il se tourna de nouveau et partit d'un rire clair, sincère. « Ah Jacobius, que ton innocence est vivifiante. Tu ignores encore comment dissimuler tes secrets. Tu ne sembles pas en éprouver le besoin contrairement à tous ceux qui se sont succédés ici, convaincus de l'absolue vérité de leur évangile. Alors je te retourne la faveur Jacobius et te livre mon secret. Si le Jacobius émariste a réellement existé alors l'Ordre Marcusien n'a plus aucune raison d'exister. Ses préceptes sont faux et la foi qu'il professe hérétique. Si un seul homme a pu revenir du Mal chaque impur détruit est un crachat à la face du Seigneur. Attention, Jacobius, je ne suis sûr de rien pour l'instant et les préceptes inculqués par mon Ordre sont encore vivaces. J'ai encore du mal à croire en cette vérité. Mais la question, une fois posée, reste dans mon esprit sans jamais en sortir.

- C'est pour cette raison que vous souhaitiez me rencontrer, monseigneur ? Vous vouliez confronter votre foi à une vérité risquant de l'anéantir ? Comment ma présence ici peut-elle vous aider ?

- Non Jacobius, ce n'est pas ma foi que je souhaite mettre à l'épreuve car l'existence du Seigneur est une évidence dans le Saint Royaume. Il nous a sauvé, donné les moyens de croître et prospérer, de nous protéger de la Souillure. Ceci n'est pas une interrogation mais un fait. Non je veux savoir si on m'a trompé depuis ma naissance, si l'Ordre Marcusien n'est pas simplement un moyen pour certains d'avoir le pouvoir sur les âmes de ceux qui l'écoutent. »

Il se rassit à nouveau en me prenant la main. Il était d'une pureté absolue car il ne sursauta pas lorsque nous nous touchâmes. « Vois tu Jacobius j'ai perdu un être cher il y a bien longtemps. Il était tout pour moi, un frère, un père, un guide. Il m'a appris à aimer le Seigneur comme un élément naturel du monde, pas une déité à la fureur aveugle. Son interprétation de l'évangile Marcusien comblait mes attentes, mes questions et toujours je chérirai ces heures passées à écouter sa voix m'expliquant la Création avec les mots les plus simples. La lumière, Jacobius, la lumière naissait dans mon esprit à chaque pages que nous complétions ensemble. Mais son enseignement n'était pas du goût des supérieurs de l'Ordre. Sa liberté de pensée déplaisait tant qu'il me fût imposé de quitter sa tutelle. Il était de cinq ans mon aîné. Un modèle pour le jeune prêtre idéaliste que j'étais. Mais, issu de la famille la plus noble de France, j'avais une ascendance irréprochable. Mes parents, les membres de mon Ordre me convainquirent de ma propre importance. Privé de son contact je devins l'opposé de ce qu'il avait souhaité pour moi : arrogant, imbu de ma personne, d'une suffisance intolérable ».

Il n'avait pas lâché ma main une seule minute. Ses yeux ne me voyaient plus mais contemplaient avidement le passé, un temps qu'il regrettait. Les rides sur son front lorsqu'il parlait de son maître, ses infimes hésitations quand il prenait le temps de choisir avec justesse le mot suivant... il me parlait avec une sincérité presque incongrue pour un homme de son rang.

« Deux années s'écoulèrent, sans que le revise. J'étais devenu inquisiteur. La fonction, le pouvoir m'avaient conféré l'arrogance aveugle et sourde des convaincus. J'avais assimilé son enseignement à un mensonge frisant l'hérésie. J'avais renoncé à croire ses mots purs pour leur préférer les caresses subtiles des prélats avides, croyant avoir enfoui profondément le sens incontestable de ses pensées. Ainsi, lorsqu'il vînt me visiter je fus détestable. Je le reniai, le menaçai, l'accusai des pires crimes avec une véhémence croissante jusqu'à ce que les mots quittent ma bouche. Il me sourit, m'attira à lui pour me donner l'accolade et me murmura à l'oreille : « Un jour viendra, mon Fils, où tu auras besoin d'un guide. Ce jour là n'oublie pas ce nom : Jacobius ». Il partît sans dire un mot de plus, sur l'heure et son départ me laissa éperdu, me permettant de réaliser à quel point sa présence m'avait toujours été nécessaire. J'appris bien plus tard qu'il avait renié l'Ordre Marcusien pour entrer au service des émariste, s'illustrant par son dévouement auprès des nécessiteux des Terres Souillées. Son exemple m'apprit bien plus que tous les cours magistraux de ma formation si bien que, libéré des chaînes tyranniques de mon Ordre, de ma famille par ma fonction inquisitoriale, je me suis efforcé depuis de devenir celui qu'il avait su voir en moi. Et j'ai depuis consacré beaucoup de temps à étudier l'histoire de celui qui avait changé mon maître ».

Il prononça ces derniers mots en plantant ses yeux dans les miens. J'y lu la vérité. Je ne savais comment réagir face à tant de simplicité. J'ignorais ce qu'il voulait de moi, quels mots il attendait. Mal à l'aise, je n'osai bouger. Mais la peur que m'inspirai sa fonction avait disparu. J'avais devant moi un homme que je devinai bon et loyal, comme monseigneur Beauvais même si leur foi étaient aux antipodes l'une de l'autre. Un homme que je serai heureux d'avoir comme repère dans mon nouvel univers. Il dû deviner ma gêne et pour l'apaiser se leva en me faisant signe de le suivre. Il se dirigea vers la porte et l'entrouvrît d'une main, l'autre se posant sur mon épaule : « Jacobius, je n'attends de toi rien que

tu ne souhaites me donner. Mais je te propose ceci : chaque soir, après ta journée de formation tu viendras ici. Tu t'assiéras au coin de l'âtre et tu me raconteras ton histoire. Tu n'omettras aucun détail, tu ne mentiras pas. Tu m'apprendras tout de toi, de ta naissance jusqu'à aujourd'hui. En échange, je te promets de t'apporter tout le soutien qu'il m'est possible ». Devant ma surprise il poursuivit en ouvrant la porte en grand « Prends ton temps Jacobius. Je ne te demandes pas de commencer demain, penses-y juste ». Et il me tendît la main. Je la serrai machinalement, trop estomaqué par ce geste simple. Il referma la porte.

J'étais dans le couloir, face aux gardes, complètement abasourdi par cette rencontre, hésitant entre la joie extatique et la prudence silencieuse. Je me tournai pour regagner l'amphithéâtre quand je bousculai presque le chanoine de Montorgueil qui attendait, immobile et incrédule dans le hall. Son expression symbolisait l'étonnement écoeuré à la perfection. Il avait les bras ballants, la bouche entrouverte et je pouvais lire mille questions tourbillonnant dans ses yeux. Seuls ses sourcils froncés indiquaient une colère sourde, une colère où le meurtre pouvait faire partie des futurs possibles.

Je m'esquivai prestement en lui adressant un salut purement réglementaire, ne lui laissant pas le temps de se reprendre, puis, lorsque je fus dans l'escalier je laissai éclater mon rire. L'expression stupéfaite de mon tortionnaire valait toutes les punitions du monde. Si, de plus, le Grand Inquisiteur en personne garantissait ma sécurité, l'avenir au collège de Paris m'apparaissait maintenant beaucoup moins sombre.

Je crois bien que c'est ce mélange de colère et de stupéfaction qui me fît accepter l'offre de celui qui allait devenir mon nouveau maître.

Verset 13 : Epilogue

« Pendant les semaines qui suivirent l'entrevue je repris ma formation avec joie. Je découvrais chaque jour les merveilles cachées au collège inquisiteur qui jusque là n'étaient que des mythes pour moi. J'appris à tolérer la présence du métal vivant mais surtout à accepter son utilisation. Les débuts furent ardues et mon aversion m'empêchait d'en comprendre réellement le fonctionnement. J'avais beau savoir que mon statut d'inquisiteur, même novice, me plaçait à l'abri de la tentation j'avais toujours en tête les Textes décrivant l'Apocalypse et le rôle qu'y avait joué le métal vivant. Ce fût le père Haubert, un de nos formateurs, qui permit à ma curiosité de prendre le pas sur mes a priori : « L'outil n'est pas mauvais en soi. Celui qui le manie est, lui, sujet à la tentation et donc au mal ». Ce ne fut qu'une fois convaincu de la noblesse de mes sentiments que j'appris à l'utiliser. Les résultats dépassèrent de loin mes attentes : il m'était possible d'accéder à toute information nécessaire à l'accomplissement de ma tâche. J'adorai l'immense bibliothèque du collège et j'y avais passé de nombreuses heures, seul en étude. J'aimais l'odeur des parquets cirés, celles des livres soigneusement rangés qui attendaient patiemment le lecteur. Cependant l'office du père Haubert devint mon repaire : la quantité d'informations puisée dans le métal vivant était tellement phénoménale qu'elle ne souffrait pas la comparaison avec les ouvrages de la grande bibliothèque. Et j'étais avide de tout connaître, tout voir. J'ingurgitais les données avec rapidité, me gorgeant de savoir jusque tard dans la nuit. Je ne m'arrêtais que lorsque mon esprit devenait trop fatigué pour retenir quoi que ce soit.

Au coeur de la nuit je me rendais alors aux appartements du Grand Inquisiteur, dans le silence du collège. Un sauf conduit m'avait été délivré, portant le sceau de mon maître, qui m'assurait l'impunité si, au hasard des rondes, un garde venait à croiser mon chemin. D'ailleurs quand monseigneur de Montorgueil apprit cela on me rapporta qu'il entra dans une rage folle. Je ne sais si l'intervention de monseigneur Cristobal y était pour quelque chose mais le chanoine ne faisait pas partie de mes professeurs. J'étais enchanté de ne le croiser que rarement dans les couloirs. Il tournait la tête pour ne pas me voir.

J'errais dans le collège avec pour seul but de me rendre à l'heure au bureau de mon maître, empruntant chaque fois un chemin différent. Là, nous nous asseyions confortablement, un thé parfumé à portée de main,

et je reprenais mon histoire où nous nous étions arrêtés la veille. Je n'enjolivais rien ni ne tentais de mentir ou cacher quoi que ce soit, car il l'aurait senti, il était très doué pour ça. Je n'aurais pas souhaité me retrouver confronté à lui lors d'un procès.

Depuis le début de nos entretiens nocturnes il avait changé. Le sourire sincère avec lequel il m'accueillait maintenant contrastait avec la prudente distance des premiers soirs et il était toujours plus empressé d'entendre la suite. Il m'étonnais toujours par les questions pertinentes dont il me bombardait avant que nous ne commencions. Il devait passer ses journées à retourner dans sa tête les histoires racontées la veille pour en réclamer les plus infimes détails. Ma rencontre avec la Sainte dans sa grotte semblait avoir sa préférence car il me la fit répéter trois soirs de suite, jusqu'à la connaître mieux que moi. C'est la seule fois où il prit des notes pour les comparer au contenu des multiples ouvrages saints qui s'étaient ouverts sur son bureau.

Mais ce qui le passionna fut sans conteste mes retrouvailles avec monseigneur Beauvais, alors que j'avais abandonné tout espoir de le retrouver vivant. Je lui décrivis avec détails notre sortie de la passe maudite et les trois nuits suivantes où nous ne nous reposâmes pas afin de rejoindre Varseau au plus vite. Les troupes exténuées me suivaient sans broncher ni renâcler malgré la difficulté du voyage, portées par la seule force de leur foi en moi. C'est là que pris conscience de mon importance, non pas comme merveille vivante mais comme porteur de l'espérance des autres. Tous les hommes pensaient devoir leur survie à ma seule présence et je les laissais le croire, gardant pour moi l'intime conviction que Beauvais était l'artisan de notre réussite.

Il me questionnait souvent sur les paysages proches des Forêts Frontières, m'interrogeait sur la faune et la flore, sur les habitants. Il était curieux de tout. Lorsque je lui racontais comment, au petit matin, nous entamâmes la dernière partie de notre voyage vers Varseau en traversant l'immense plaine glacée au fond de laquelle se découpent les Forêts Frontières, peintes de noir, il était accroché à mes mots. Je lui dépeignis comme les murs blancs de l'ultime forteresse de l'Est grandissaient à mesure que nous progressions, comme la cité étaient grande et comme elle nous attirait plus sûrement qu'un phare par une nuit de tempête. A part elle il n'y avait la glace et la forêt. Aucune créature vivante. Le silence dans la plaine était total, oppressant. Chaque homme savait qu'au delà

de cette forêt millénaire il y avait les bords du monde, le premier cercle de l'Enfer, d'où étaient sorties les hordes démoniaques pour envahir le Saint Royaume pendant la guerre des démons. Tous tremblaient de contempler ces lieux bibliques par leurs propres yeux sachant les horreurs qui y prirent place. Les Ecrits ne peuvent en rien décrire l'impression malsaine baignant l'endroit qui vous saisit lorsque vous êtes le seul être vivant à fouler le sol de ces terres blasphématoires. Je tentais de lui faire comprendre comment la cité nous appelait, nous criait de venir à l'abri de ses murs sans être sûr d'y parvenir vraiment.

J'avais appris à arrêter mon histoire lorsque son attention était maximale. J'appréciais cette lueur de désappointement mêlée d'envie insatiable de connaître la suite que je voyais dans ses yeux lorsque j'annonçais la fin de notre entrevue. C'était un petit pouvoir que j'avais sur l'homme le plus puissant de France. J'en jouissais grandement sans pour autant dépasser les bornes de sa patience mais lorsque arrivât le moment de lui conter le retour de Beauvais il ne put attendre le soir suivant. Il me fis mander en plein cours vers la fin de l'après midi et quand j'arrivai dans son bureau, m'attendant à une remontrance ou une punition, je fus surpris de l'entendre me supplier de lui raconter la suite. Mais il ne le fit pas avec impatience ou avidité. Il me le demanda simplement, comme un ami peu demander un service de premier ordre à un autre avec seulement l'espoir que j'accède à sa demande alors qu'il aurait pu le faire avec l'autorité d'un chef incontesté. J'en fus touché et m'assis immédiatement pour reprendre le récit où je l'avait arrêté.

Nous devons rejoindre Varseau aux premières heures le lendemain et j'avais jugé bon de laisser les soldats se reposer cette nuit là. Même si l'infâme silence sapait le moral de mes hommes la proximité de la cité et la perspective d'un abri en dur leur donnait des ailes. Je croisais parfois des regards heureux du simple fait d'être encore en vie, heureux d'une place pour dormir et d'un repas chaud. Les soldats étaient épuisés mais l'humanité renaissait en eux à chaque pas vers Varseau. Ils n'étaient plus des animaux apeurés. Pas encore totalement redevenus des hommes mais sur le bon chemin et je m'en félicitais. Je me suis placé ce soir là à l'écart du camp pour que le pouvoir ne trouble pas le repos de la troupe et ai sombré dans un sommeil profond le temps d'un battement de cil. Je suis tombé dans ces ténèbres rassurantes où voyage l'esprit lorsque le corps entier a un besoin vital de repos, là où les rêves ne parviennent pas.

Je ne sais pas combien de temps j'ai dormi avant qu'une étincelle de lumière ne vienne trouer le voile obscur et éveiller doucement ma conscience. Un point de lumière dans un océan de ténèbres qui grandissait et gagnait en force. Une lumière blanche qui attisait en moi une exaltation inexplicable accompagné d'une irrésistible envie de sourire. Lors la lueur devint brasier je m'éveillai. Immédiatement je prévins les gardes de se tenir prêts, à quoi je l'ignorais mais quelque chose arrivait. J'étais convaincu que cela n'était pas un danger pour nous cependant je préférais ne prendre aucun risque. J'avais la sensation étrange d'être éveillé mais la lumière étant encore là dès que fermait les yeux, grandissant toujours. Je pris la décision d'aller vérifier cela par moi même malgré les protestations de mon lieutenant.

Je parcourus cinq cents coudées dans la nuit et le froid lorsque soudainement je m'arrêtai, convaincu d'avoir trouvé la source de lumière. Un cheval se tenait à quelques mètres, prêt à détalier. L'animal aux oreilles abaissées semblait hors d'haleine : ses flancs se soulevaient à un rythme effréné. Une silhouette était assise sur la selle, courbée comme celle d'un vieillard. Je sortis ma dague pour la tenir à deux main devant moi. Le pouvoir ne trouva aucun écho dans le mystérieux cavalier et j'en fus rasséréner. Le cheval, comme toute tous les animaux, ne réagit pas aux ondes chaudes. Une voix fatiguée mais un brin sarcastique brisa le silence : « Je t'ai déjà dit, Jacobius, de prendre des précautions quand tu révéles ton arme... ». C'est en ces mots que Beauvais scella nos retrouvailles.

Je souriais malgré moi à l'évocation de ce doux souvenir et levai les yeux vers le Grand Inquisiteur. Il se tenait droit dans son fauteuil, une main sur l'accoudoir l'autre accueillant sa joue. Son visage irradiait de joie et son rire heureux emplissait le bureau éclairé par le levant. Sur l'instant je n'en compris pas la raison mais nous riions ensemble, un peu comme je l'avais fait en compagnie de Beauvais cette nuit là. L'histoire nous avait tenu éveillé toute la nuit, sans conscience du temps. Je lui demandai alors la permission de me retirer avec la promesse de revenir le soir suivant pour lui expliquer comment Beauvais avait échappé à la passe de glace et ramenait des informations de premier ordre sur Samaël, la créature dont la porte avait été ouverte. Comment il allait rejoindre la troupe et assister à mon admission au séminaire de Varseau quelques années

plus tard. Il accéda bien entendu à ma demande et nous nous quittâmes en complices.

J'aurais pu retourner directement au dortoir mais je décidai plutôt d'aller contempler l'éternel miracle du soleil levant du côté de l'infirmerie, à mon ancienne cellule de douleur d'où la vue est la meilleure. J'empruntai le chemin le plus court en passant par les remparts, croisant les gardes de nuit qui attendaient la relève sans que ceux-ci m'arrêtent : le mot était passé qu'un novice avait les faveurs du Grand Inquisiteur. J'arrivai finalement juste au dessus de mon ancienne cellule, dominant la foule rageuse venue réclamer l'oreille de l'Inquisition. C'est alors que la calèche de celle qui s'appelait Isabelle fendit la foule, bousculant même les plus nobles. Elle s'arrêta au pied du mur et la porte s'ouvrit sur le père qui traînait à sa suite la jeune femme. Il la tirait sans ménagement si bien qu'elle tombât durement sur le pavés, laissant du sang sur la pierre.

Un mouvement dans mon dos. Accompagné d'une indescriptible odeur de brûlé. Le pouvoir enfla en moi, s'étendant alentours. Je me tournai, prêt à faire face. Mes années passées avec Beauvais à Varseau m'avaient permis de devenir un combattant avertit, sachant tirer partie de la gêne que l'aura causait chez l'ennemi impur. J'avais dégainé ma dague. Jusqu'à présent personne ne l'avait vu ici, je l'avais soigneusement cachée et enfermée dans un étui métallique qu'un artisan d'Évéria avait fabriqué sur les indications de mon mentor.

Face à moi, la silhouette recroquevillée fumait comme un feu de bois vert. Pourtant il ne geignait pas. Il était tourné vers la cours, vers la jeune femme et je le reconnus immédiatement : l'impur qui grimpait aux murs.

Je lui dit : « Ne tentez rien hérétique, vous avez violé les Lois et je vous abattrais sans ciller si vous n'obéissez pas ». J'étais sérieux et prêt à passer à l'acte même si le courage de l'homme et sa maîtrise de la douleur m'inspiraient le respect. Il tourna vers moi son visage cloqué et fumant, des larmes lui coulant sur les joues : « Laissez moi juste une minute, monseigneur, laissez moi la voir encore une minute avant qu'elle ne disparaisse à jamais de ma vie et que je meurs sur le bûcher ».

Sans attendre ma réponse il retourna à la contemplation d'Isabelle traînée de force dans l'enceinte. Ma réponse à sa requête déterminait, je crois,

toute ma carrière en tant qu'inquisiteur. Elle m'attira les foudres des institutions mais grâce à elle je n'ai jamais renié ceux qui m'ont formé : « Une minute, rien qu'une minute » murmurai-je troublé par la profonde humanité d'un homme que ma fonction me forçait à haïr. Il soupira d'aise et continua à fixer la cours même lorsque le contact brûlant de mes mains sur son corps vînt le relever pour le conduire aux cachots.

Fin du livre un

Merci à vous qui avez lu,

Merci à toi Cédric d'être un fidèle compagnon suivant la formule consacrée

Merci à toi, Louis, d'avoir été le père que tu fus

Merci à vous Guillemette, Lorette et Nathan d'avoir donné une vie à ma vie.

Du même auteur sur Feedbooks

A l'aube la liberté (2011)

Trois clochards, un camion mystérieux, une arène et seulement à l'aube la liberté.



www.feedbooks.com
Food for the mind